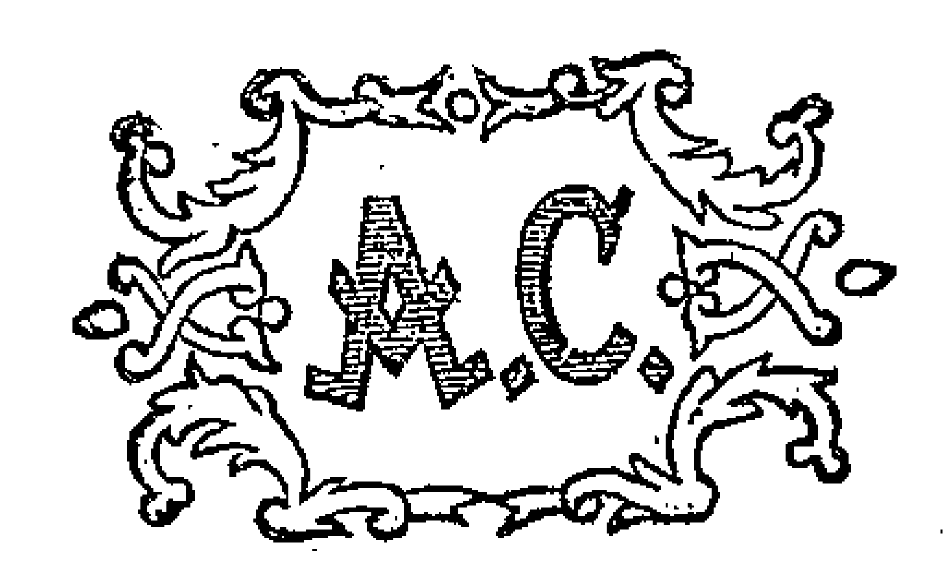
excentrique



COLLECTION A UN FRANC LE VOLUME.
1 FR. 25 CENT. POUR LES PAYS ÉTRANGERS.

VICTOR PERCEVAL.

UN EXCENTRIQUE



PARIS
A. CADOT ET DEGORCE, ÉDITEURS,
37, RUE SERPENTE, 37.

UN EXCENTRIQUE

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR.

Un excentrique. . . . . 1 vol.

La plus laide des sept. . . . . . . 1 vol.

Un Amour de Czar. . . . . 1 vol.

Béatrix . . . . 1 vol.

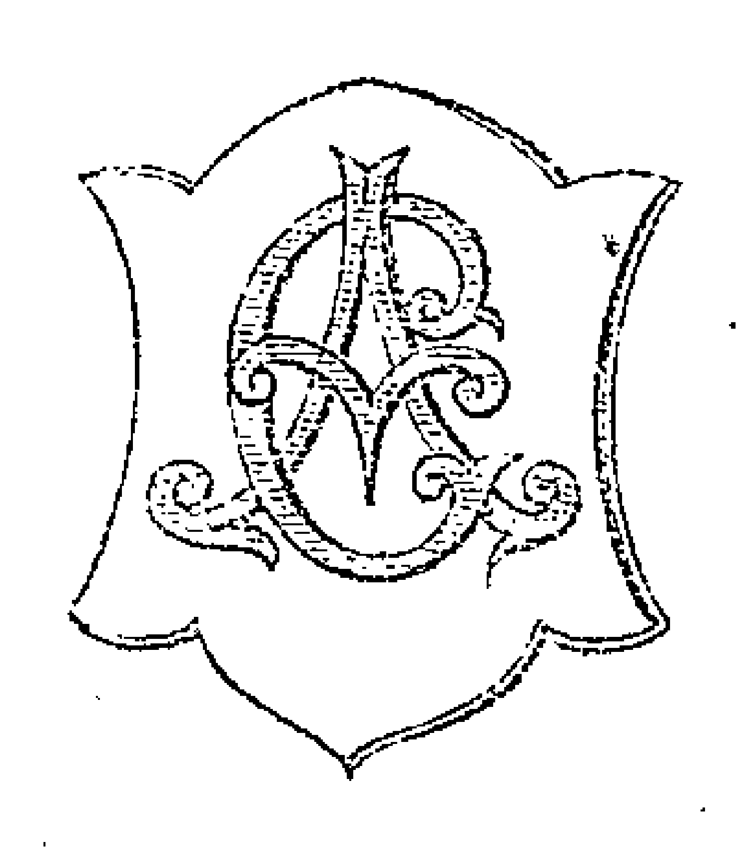
Mémoires d'un policeman. . . . . . 1 vol.

La pupille du Comédien. . . . . . 1 vol.

Sceaux. — Imprimerie de E. Dépée.

VICTOR PERCEVAL

UN
EXCENTRIQUE



PARIS
A. CADOT ET DEGORCE, EDITEURS,
37, RUE SERPENTE, 37

Ce récit n'est pas une histoire inventée à plaisir, car il n'en saurait ressortir aucune moralité. Quelque étrange qu'il puisse paraître, il est vrai en tout point : à défaut d'autres mérites, il a du moins celui de l'authenticité.

En le publiant, nous acquittons une dette d'affection, et, si nous entrons dans quelques détails, futiles en apparence, c'est parce que ces

détails doivent concourir à un effet de surprise que nous avons éprouvé, et au bénéfice duquel nous promettons de vous admettre, cher lecteur, si vous voulez bien faire preuve de patience en nous lisant jusqu'au bout.

UN EXCENTRIQUE

I

Dans le cours du siècle dernier, la société française a vu se produire, au milieu d'elle, un personnage qui, par l'étrangeté de ses allures et sa vie énigmatique, offre une grande ressemblance avec notre héros. Ils diffèrent seulement en ce point essentiel, que le personnage séculaire a occupé et intrigué, par ses prouesses galantes et ses aventures cavalières, toutes les cours de l'Europe; tandis que l'autre a passé obscurément en ce monde. Né cent ans plus tôt,

à une époque où l'attention publique était moins disputée, où les propos de la cour et de la ville suffisaient aux assises d'une réputation, il eût certainement acquis une notoriété égale à celle de son devancier; car la singularité de leurs titres à la curiosité, à l'étonnement et à la réprobation, est exactement la même. Le premier, à des reprises successives, et tout récemment encore, a eu les honneurs des mémoires historiques, du roman et du théâtre. Ces nombreux précédents nous autorisent à ne pas refuser au second, à notre contemporain, la modeste consécration d'un conte biographique.

Les faits et les événements que nous allons exposer remontent à une époque déjà lointaine, aux dernières années du règne de Louis-Philippe. Un acte d'origine plus précis n'ajouterait ni à l'intérêt, ni à l'intelligence du récit; bornons-nous donc, pour date première, à lui donner véridiquement une belle journée de printemps.

. . . .

Or, dans l'après-midi de ce jour printanier,

je me posais cette question : Dînerai-je au dehors ou au coin de mon feu? Le clair et fiévreux soleil de mars m'invitait à l'exercice et à la distraction; mais l'instinct casanier et la voix impérieuse de la nécessité plaidaient éloquemment pour la retraite et le travail.

En cet état d'irrésolution, que je prolongeais nonchalamment et avec l'espoir machinal qu'un hasard quelconque me déchargerait peut-être de la responsabilité d'une décision en si grave occurrence, la porte de mon cabinet s'ouvrit bruyamment, sous la main d'un jeune peintre, mon camarade d'enfance.

Ce camarade doit remplir un rôle notable dans cette histoire : le rôle de jeune premier. Je vous demande donc la permission de vous le présenter.

Au moral : cœur d'or, esprit paradoxal, caractère facile et parole libre jusqu'à la licence inclusivement.

Il ne voit rien ici-bas qu'à travers les lunettes de Démocrite; son observatoire est celui de Mo-

lière : il envisage tout, hommes et choses, au point de vue de la gaieté. Pour lui, le plus sage est celui-là qui s'amuse le mieux et rit le plus fort.

A ses yeux, le chef-d'œuvre de toutes les littératures, c'est *Don Quichotte*, et les œuvres théâtrales sont les meilleures qui sont les plus bouffonnes. On devine conséquemment, son assiduité aux représentations de tragédies. Enfin, il résume le parfait bonheur en deux mots : Bien-être et comique.

Aussi, toutes les fois que s'est offerte à lui l'occasion de voter, que ce fût pour la magistrature suprême de l'État, ou pour un simple grade de caporal dans la garde citoyenne, a-t-il invariablement inscrit sur son bulletin le nom de Sancho Pança. Il faut l'entendre dire : J'ai voté pour Sancho !

Tel est sous le rapport moral, il serait plus vrai peut-être de dire immoral, le personnage que j'ai l'honneur de vous présenter. Accueillez-le avec indulgence.

Si ce n'est pas une connaissance *utile*, croyez-m'en sur parole, ce n'est pas non plus une mauvaise connaissance à faire.

D'ailleurs, rien n'est perdu quand le cœur est sauf, dit l'affectueuse sagesse des mères. Et puis, l'originalité n'a-t-elle pas son prix ?

Quant au physique, quant à la personne de mon ami, j'ai sous les yeux son portrait photographié par Nadar, l'auteur plein d'humour, l'habile photographe, le spirituel caricaturiste, l'intrépide aéronaute, par le vrai Nadar, le grand Nadar!

Cette photographie, je vais en tirer une contre-épreuve, à votre profit, au moyen du procédé inventé par Guttenberg.

Excusez l'inexpérience de l'artiste. Voilà : Chevelure abondante crânement jetée au vent, front purement dessiné, large encolure, taille bien prise, jambe modèle, physionomie sympathique, sourire d'enfant, regard que l'on pourrait croire aimanté s'il attirait les métaux comme il attire l'attention des femmes ; mais les métaux résis-

tent à son action. En revanche, certaines femmes n'y résistent guère.

Reste le costume, qui, prétendent les observateurs sagaces, révèle le caractère même du costumé. Les mots de toilette et de tenue sont inapplicables à mon ami. La façon dont il recouvre ses membres et les produit aux yeux de ses semblables et de ses dissemblables s'oppose radicalement à ces dénominations. Sa manière de se vêtir appartient au genre débraillé; les pointes de sa cravate flottent au vent comme des flammes vénitiennes et caressent capricieusement sa barbe; les boutons de ses paletots font presque toujours mauvais ménage avec leurs boutonnières; ils vivent généralement séparés, et ne semblent se rapprocher que pour voisiner à des étages supérieurs ou inférieurs, au mépris de l'ordre et des lois de l'harmonie.

— Sapristi! s'écria-t-il en entrant, qu'il faut déployer de force pour pénétrer jusqu'à toi! En bas, j'ai dû soutenir un assaut d'éloquence avec ton concierge; en haut, ta femme de ménage s'obstinait à me refuser l'entrée du sanctuaire,

sous prétexte que tu étais sorti. — « Laissez-moi toujours entrer, s'il est absent, je le verrai bien. » — Comme elle me résistait, je ne l'ai point assassinée à la façon *d'Antony;* non ; — mais je l'ai prise galamment par le bras et l'ai envoyée exécuter quelques tours de valse sur le palier ; — puis, comme représailles, je lui ai fermé la porte au nez. — Va la lui ouvrir, et lui apprendre que les consignes ne me concernent pas.

Je cédai à cette invitation amicale, et avec d'autant plus de promptitude que ma ménagère carillonnait sa mésaventure à toute volée de sonnette.

— Tu as donc quelque chose de très-pressant à me dire? demandai-je en rentrant.

— Quelque chose de la plus haute importance.

— Voyons, parle.

— Je viens te débaucher, s'écria-t-il avec un rire éclatant.

— C'est grave, en effet.

— Et non pas pour des jours, pour des semaines; mais pour des mois! entends-tu bien?

— A quel propos me fais-tu cette offre malhonnête?

— A propos du plus grand bonheur qui puisse advenir à un homme marié. — Comprends ma joie, cher ami : je suis veuf!

— Es-tu fou?

— Je viens de mettre ma femme et mon héritier dans le coupé d'une diligence, qui roule depuis une heure déjà sur la route de Normandie. En un mot, madame Olivier Laroche va passer la belle saison chez son père, qui habite le Calvados, les gras pâturages de la vallée d'Auge, comme tu le sais. Me voilà donc pour un certain temps redevenu garçon. J'ai devant moi la radieuse perspective de six mois de liberté. Quelle joie! Ah! n'ouvre pas de si grands yeux et ne te mets pas en frais d'ébahissement! Je devine ta pensée. Tu te dis :

« Voilà un animal qui aime sa femme et adore

son moutard, et qui, néanmoins, ne dissimule pas son enthousiasme d'être séparé d'eux temporairement! C'est contre nature. »

A cela, je te réponds, moi, que rien n'est plus naturel.

Tu ne sais pas combien est dur aux esprits indépendants le joug domestique! Tu ne sais pas combien est tracassière et abrutissante la tyrannie affectueuse! Vrai, par intervalles, on a besoin de secouer l'un et de se soustraire à l'autre. Le rôle de mari débonnaire n'est pas de mon goût. Combien, à mon sens, est préférable, pour l'harmonieux équilibre de l'autorité d'un ménage, une absence convenablement motivée. Au départ, on se disputait le pouvoir. Au retour, on lutte de concessions, sans doute parce que, chacun de son côté, après examen de conscience, on a acquis le sentiment que l'indulgence est la vertu sociale essentielle. Allons, preste! habille-toi. De cette heure même doivent dater nos vacances. J'ai hâte de jouir de ma liberté, de reprendre ce joyeux train de vie que nous me-

nions ensemble quand j'étais, hélas! ce que je ne suis plus, quand j'étais encore à marier.

— Allons, j'y consens. Pour aujourd'hui, je m'abandonne à toi.

— Dieu, quel effort!

— Où vas-tu me conduire?

— Te plaît-il d'aller dîner à la petite taverne où autrefois nous nous restaurions plus ou moins?

— Chez Jeannette?

— Oui. Nous y dînerons médiocrement, c'est possible; mais nous y trouverons sans doute réunis plusieurs de nos anciens camarades, et nous nous livrerons avec eux à une de ces vertes et bruyantes parties de langue qui font dresser même les oreilles proverbiales des murs. Qu'en dis-tu?

— Soit! sacrifions la gastronomie à l'amitié.

— Je ne dois pas te dissimuler que, pour la fin de la soirée, je nourris des projets mondains. Je t'engage donc à te chausser de vernis et à parer ta poitrine de ton linge le plus fin.

— C'est en raison de ces projets sans doute que, de ton côté, tu as agrémenté ton *index* d'un diamant?

— Précisément; et puisque tu as remarqué ma bague, dis-moi, comment la trouves-tu?

— Très-belle. Mais tu n'ignores certainement pas qu'il n'y a guère que les ténors et les *grecs* qui se permettent ce luxe de mauvais goût.

— Bah! dans le monde sans nom, quoique mille fois nommé, où je prémédite de faire une excursion, le diamant est très-bien vu; il y est bien *porté*, comme on dit. A la vérité, il n'y est généralement pas porté longtemps: on le place vite et concurremment avec son cœur, l'un servant de passeport à l'autre. Sois donc rassuré: la délicatesse de ton regard cessera bientôt d'être offusquée par ce bijou; car, à peine suis-je veuf depuis deux heures que déjà, cependant, mon âme naturellement sympathique éprouve le besoin d'aimer. L'appât des conversations criminelles l'affriande, cette chère âme. Et si j'aime, alors, trois fois alors, adieu mon diamant!

— Fou!

— Enfin, te voilà prêt : c'est heureux! vite, partons!

Nous nous dirigeâmes vers notre ancien réfectoire, situé à l'entrée du faubourg Saint-Honoré.

Ce petit établissement culinaire, d'apparence très-modeste, était tenu par des *gens de maison* qui avaient renoncé à servir les particuliers, pour se mettre au service plus lucratif et prétendu plus honorable du public. Le mari présidait à la cuisine, et la femme, très-avenante et très-entendue, remplissait les fonctions de garçon de salle. C'était une sorte de pension bourgeoise. Les cinq ou six tables qui encombraient la pièce commune étaient presque chaque jour occupées par les mêmes personnes, et tout convive, en se retirant, laissait à la maîtresse du lieu, comme une tacite promesse de prochain retour, sa serviette enroulée dans un rond de bois numéroté. — On pouvait trouver ailleurs plus de luxe et meilleure chère, mais non pas plus de propreté, plus de soins prévenants et plus convenable compagnie.

Ce soir-là, il y avait foule chez Jeannette : nous y trouvâmes quatre de nos amis, et des gens de simple connaissance, d'anciens habitués, qui nous firent un accueil affectueusement démonstratif. Mais il était impossible de nous placer. Nos camarades se tenaient, pressés les uns contre les autres, à une petite table disposée pour recevoir seulement deux convives.

— Eh! bien, dit Olivier, après l'échange des compliments de bienvenue, et en s'adressant à nos amis, puisqu'il n'y a point de place ici pour nous, vous viendrez nous retrouver au restaurant de la Madeleine.

— Par exemple! s'écria Jeannette avec l'accent d'une protestation. Je m'y oppose formellement. Je veux vous donner à dîner.

— C'est très-bien. Mais où?

— Dans une grande pièce du rez-de-chaussée, qui se trouve au fond de la cour.

— Y a-t-il place pour six?

— Pour vingt personnes.

— Va donc pour la pièce du fond de la cour! Ces messieurs y achèveront leur repas avec nous.

— Il faut d'abord que je demande à la personne qui l'occupe si elle veut consentir à vous recevoir.

— Comment! là aussi, au fond de la cour, il y a quelqu'un?

— Oui; un monsieur tout seul, un de nos plus anciens abonnés, un homme très-distingué, un original, un Anglais, le chevalier Ralph Morton. Il sera charmé d'avoir votre compagnie. Mais, vous comprenez, il faut que je le prévienne. C'est l'affaire de deux minutes, dit Jeannette en s'éloignant avec promptitude.

Bientôt, en effet, Jeannette toute radieuse revint avec une réponse favorable. Nos amis levèrent le siége, et, tous les six, ayant pour chef de file notre accorte hôtelière, nous gagnâmes, à travers une étroite et sombre allée, le secret annexe de son établissement.

C'était une vaste pièce, simplement, mais con-

venablement appropriée à sa destination. Au milieu se trouvait le meuble indispensable : une table ronde recouverte de linge damassé; un divan à nombreux oreillers se détachait sur le panneau du fond et avait pour vis-à-vis, à l'autre extrémité de la salle, un buffet en bois d'acajou. Quantité de siéges, des consoles, des appuis de toutes sortes, masquaient, dans le bas, la nudité des murs, que des gravures et des lithographies encadrées ornementaient, par le haut, avec plus ou moins de bonheur. Enfin le luxe discret des tentures et le luxe galant des glaces n'étaient point ménagés dans ce gastronomique réduit, qui devait, en outre, au feu bien nourri de sa coquette cheminée, une température printanière.

Notre surprise fut grande, en franchissant le seuil de cette pièce perdue, d'y trouver tant de confort. Mais, presque aussitôt notre étonnement redoubla et changea de caractère, en même temps que d'objet, quand nous aperçûmes le suzerain du lieu. Nous eûmes, les uns et les autres, à nous imposer les plus violents efforts pour ne pas saluer en chœur, d'un rire impertinent, cet hospitalier et étrange personnage.

II

Le chevalier Ralph Morton, mollement étendu sur le divan, se leva dès qu'il nous vit entrer et s'avança, du fond de la pièce, à notre rencontre, avec la politesse aisée et les cordiales allures d'un maître de maison.

Disons quelques mots de sa personne.

Il était affligé d'une taille phénoménale en sa petitesse, d'une taille naine, dont il eût pu, à coup sûr, tirer une fortune en l'exhibant à la

curiosité des badauds civils et de messieurs les badauds militaires, dans les baraques de nos foires. Il tenait du Tom Pouce beaucoup plus que de l'homme.

Le chevalier Ralph paraissait âgé de trente-cinq ans. Il portait au vent une abondante chevelure noire, et sa lèvre était légèrement ombragée par une moustache d'adolescent. Il avait le front d'un penseur, les yeux pleins de feu, le regard sympathique, les dents belles, le sourire fin, spirituel, agréable, et, par un rare contraste, sa physionomie exprimait à la fois la souffrance et la bonté.

Il était vêtu avec soin, mais avec plus de recherche coquette que de bon goût. Il portait un habit bleu à boutons de métal, et à sa boutonnière appendaient, fixées par une brochette d'or, trois croix mignonnes d'ordres royaux ou princiers. Sous le châle d'un gilet de velours apparaissait la bande couleur bleu-ciel d'un second gilet, dit transparent : vieille mode de l'Empire. Les pointes de sa cravate de batiste, passées

dans un anneau d'or, allaient se fixer et se perdre de chaque côté de sa poitrine.

Au reste, et même au premier aspect, la taille ridiculement petite du chevalier était relevée par un grand air de distinction et par l'aisance aristocratique de sa tenue. Du même coup d'œil on voyait en lui le grotesque et le gentilhomme.

— Je suis heureux de vous offrir l'hospitalité dans ce caravansérail, messieurs, nous dit-il avec bonne grâce. Si d'habitude je vis seul ici, ce n'est point par goût, tant s'en faut, c'est uniquement pour ne pas produire en public mes misères maladives. Vous voudrez donc bien être indulgents pour un pauvre souffreteux.

Après un court et cérémonieux échange de politesses, chacun de nous commanda, selon sa fantaisie, son dîner à Jeannette et bientôt nous nous mîmes à table.

Le chevalier Ralph, placé à l'extrémité de la table, et au milieu de nous, présidait notre pique-nique, comme s'il nous eût fait chez lui les honneurs d'un festin. Après avoir produit

de nouveau ses excuses maladives, il tira de la poche de son habit une boîte maroquinée, renfermant plusieurs petites fioles : une sorte de pharmacie ambulante. Puis, et tout en causant, il composa un breuvage, un alliage liquide d'eau, de rhum, d'opium et de je ne sais plus quelle liqueur ou quelle drogue encore.

— La quantité d'opium que je mets dans cette potion suffirait à vous empoisonner tous, messieurs, nous dit-il en souriant avec tristesse, tandis que moi j'en ai fait un tel abus que, tout en augmentant de jour en jour la dose, je ne parviens pas même à obtenir de ce poison le bienfait du sommeil.

— Comment, vous ne dormez pas, pas du tout? m'écriai-je.

— Si je devais établir le compte de mon sommeil depuis dix ans, je n'aurais pas, comme vous tous, à additionner des nuits, mais seulement des heures.

— Puisque l'opium est sans efficacité sur vous, pourquoi en prendre? dit Olivier.

— Il m'est devenu indispensable, répondit sir Ralph, non pour dormir, mais pour agir, pour digérer, pour penser, pour vivre en un mot. Ce poison seul a la puissance de rendre à mes membres engourdis quelque élasticité, et d'entretenir l'économie de mon système nerveux dans un état d'activité factice. Son action sur mon tempérament endolori s'exerce contrairement à ce qu'elle se manifeste chez les organisations robustes. — Pour la généralité des hommes, surtout pour les Européens, l'opium, c'est la mort; pour moi, il est devenu le principe vital.

— Ainsi, faute d'opium, la vie s'éteindrait en vous? s'écria Olivier.

— Je mourrais de langueur, et plus bête qu'une autruche, la plus bête des bêtes dont le Seigneur ait désobligé notre planète, au dire de M. de Buffon.

— Vous devez alors, et avec toute raison, maudire le jour où, pour la première fois, vous avez demandé l'ivresse des rêves à cette liqueur redoutable?

— Non pas. Avant d'être un remède usuraire, cette liqueur a été, pour moi, un baume consolateur. Je lui ai dû l'oubli passager des plus violents chagrins que puisse éprouver, en ce monde, une créature de Dieu. Je lui ai dû, en outre, de franchir spéculativement les limites extrêmes de l'idéal; de pénétrer, par la pensée, dans ces poétiques régions où l'imagination des uns et le génie de quelques autres ne s'arrêtent que devant la borne de la folie. Vive l'opium, messieurs! s'écria-t-il, en portant son verre à ses lèvres et en le vidant à petits traits.

— Autant vaudrait crier : Vive la mort!

— Hélas! j'ai la douloureuse conviction que la mort n'est pas. Tout, gens, bêtes et choses, tout se transforme, rien ne cesse d'être. La vie est partout, même au plus profond des entrailles de la terre. J'ai dépensé, à la recherche du néant, les plus vivaces ressources de mon intelligence, et je ne suis parvenu qu'à acquérir la triste certitude de l'activité générale, du mouvement universel, de la sensibilité relative de toutes choses. Partout, j'ai trouvé le sentiment,

la vie, c'est-à-dire l'effort, la douleur. Alors, je me suis résigné à vivre sous la forme humaine. Autant celle-là qu'une autre. Ah! le néant! s'écria-t-il avec une charmante expression de plaisanterie, si j'avais le bonheur d'y croire, messieurs, je ne prendrais que le temps de vous tirer ma révérence, et j'irais immédiatement me brûler la cervelle!

Cette proposition de notre buveur d'opium, et plusieurs autres de la même famille, furent discutées avec la verve paradoxale et le joyeux entrain de gaillards qui font de la philosophie à table.

Le chevalier Ralph paraissait être plus friand que gourmand. Jeannette lui apportait successivement des soufflés, des pâtisseries, des crêmes : point de viandes. Son dîner consistait en une sorte de dessert. Mais s'il mangeait comme une chatte, en revanche, il buvait comme un Anglais.

Peu à peu, et à force d'absorber du vin et du rhum, l'un pour se désaltérer et l'autre, disait-

il, pour aider au travail de la digestion, le chevalier Ralph s'anima fiévreusement. Ses yeux, abrités par de larges sourcils, par le pli et le repli d'une double paupière et par un long rideau de cils noirs, ses yeux devinrent étincelants ; sa physionomie s'éclaira de cette vive et parfois éblouissante lumière qui a son foyer, non pas au cœur, mais au cerveau ; et son esprit éclata en saillies, en traits d'observation, en jets inattendus, comme les feux variés et resplendissants d'un bouquet pyrotechnique. Il possédait un répertoire inépuisable d'anecdotes piquantes, curieuses et même scandaleuses, sur le personnel de la société de notre pays et plus particulièrement sur le personnel de l'aristocratie anglaise. De même qu'un artiste habile *réussit* un profil en trois coups de crayon, le chevalier Ralph, en trois coups de langue, faisait un portrait frappant de ressemblance. Il avait aussi beaucoup voyagé. Non-seulement il avait exploré dans toutes leurs parties les trois Iles du Royaume-Uni, surtout l'Ecosse, sa terre natale, à laquelle il donnait des regrets aussi touchants et aussi poétiques que les adieux faits

par Marie Stuart à la France; mais encore il avait visité les possessions indo-anglaises, la Syrie et l'Egypte, séjourné longtemps à Constantinople, parcouru le littoral de la Grèce et, dans son entier, la péninsule italienne.

Notre attention était vivement captivée par les récits de l'original voyageur, et d'autant plus que le chevalier Ralph répondait complaisamment et avec une erudité pittoresque à toutes nos questions, lesquelles portaient invariablement sur les femmes de ces pays divers et lointains, sur le caractère respectif de leur beauté, sur les attraits particuliers à chaque race, sur le plus ou le moins d'abandon de leurs mœurs.

Quand les hommes se rassemblent, leurs oreilles s'allongent, a dit madame Rolland. — Elle ne parlait que des réunions politiques.

Ah ! si l'héroïque *bas-bleu* se fût prononcée sur les hommes réunis à table !

Bref, le chevalier Ralph était un conteur attrayant, varié, original, instructif, abondant et amusant. — Prompt à la réplique, une interrup-

tion ne lui faisait ni perdre, comme on dit vulgairement, le fil de ses idées, ni manquer à la logique de son récit. Brusquement apostrophé, il répondait sur-le-champ, toujours avec à-propos, souvent avec bonheur, et il reprenait son discours sans embarras, sans redite, au point même où il l'avait arrêté.

Ainsi, au moment où il nous donnait quelques détails sur son long séjour en Italie, Olivier s'écria tout-à-coup :

— Ah! monsieur le chevalier, pour bien connaître l'Italie, ce n'est pas en touriste qu'il faut la parcourir; c'est en artiste, à pied, et le sac sur le dos!

— C'est vrai, répliqua sir Ralph; et c'est ainsi que moi-même je l'ai visitée.

— En vérité?

— Oui, oui, à pied, et le sac sur le dos... de mon domestique, ajouta-t-il avec une fine et aristocratique expression de plaisanterie qui provoqua parmi nous un rire général.

En écoutant notre excentrique compagnon de table, en discutant, en buvant et en fumant plusieurs heures s'étaient rapidement écoulées. Jeannette vint nous informer que la pendule sonnait l'heure sacramentelle où, suivant la tradition théâtrale, les scélérats perpètrent leurs crimes, et où, selon l'usage, les laborieux boutiquiers parisiens se coiffent du casque à mèche : minuit!

Sur cet avertissement, chacun de nous paya son dîner à Jeannette, et nous vidâmes le logis. Le chevalier Ralph seul ne paya point. Il avait un compte ouvert dans la maison : habitude peu aristocratique.

Nous opérâmes notre retraite par l'entrée dite particulière de l'établissement, c'est-à-dire par une étroite allée dont la porte bâtarde s'ouvrait sur la rue du Faubourg-Saint-Honoré. On prit alors sa volée par groupes pour regagner ses pénates, ceux-ci vers le Faubourg-Saint-Germain, ceux-là vers le centre de la ville. Parvenue à la naissance de la ligne des boulevards, au pied de

l'église de la Madeleine, notre bande joyeuse, peu à peu amoindrie, se trouvait réduite à trois personnes : Ralph, Olivier et moi.

III

— Où logez-vous ? demanda le chevalier à mon ami, sur le bras duquel il s'était familièrement appuyé.

— Rue de Miromesnil.

— Quelle bonne chance ! nous sommes presque voisins ; moi, je loge rue de Ponthieu ; nous allons faire route ensemble.

— Merci de l'offre, mais je ne saurais l'accepter.

— Pourquoi ?

— Tout simplement, parce que cette nuit je ne rentre pas chez moi.

— Ah ! vous êtes un mauvais sujet. — N'importe, je vais vous faire la conduite. Quand ma compagnie vous gênera, vous me congédierez sans cérémonie. J'aime à vivre la nuit, à veiller quand tout sommeille, à agir quand tout repose, à être quand tout autour de moi offre le semblant de la mort et l'apparence du néant. Je jouis ainsi passagèrement d'une sorte de supériorité sur mes semblables. Et puis, cet imposant silence est sympathique à mon âme. — Ah ! c'est surtout en mer que le spectacle de la nuit est grandiose. Avez-vous navigué ?

— Non, répondit Olivier. En fait de navigation, je n'ai opéré qus la traversée de la Manche, de Calais à Douvres. C'est une simple promenade.

— Il est vrai que ce n'est pas un voyage. — Ah ! messieurs, croyez-moi, traversez l'Atlantique, fût-ce même sans aucun but ; seulement pour être initiés aux enseignements de la vie

maritime. On n'est vraiment un homme et surtout vraiment un artiste et un poète, que lorsqu'on a connu les émotions de la mer. Je le répète, après votre Châteaubriand et notre lord Byron qui l'ont dit avant moi, et qui, tous les deux, l'ont superbement exprimé. Le pont d'un navire est la meilleure chaire de philosophie que je connaisse. C'est même, par surcroît, une chaire scientifique. — Notamment, et pour mon compte, j'y ai acquis les premières notions d'astronomie.

— Vous êtes astronome, chevalier? m'écriai-je.

— Non, non, je n'ai pas cette prétention; j'avoue cependant que, depuis dix ans, l'astronomie est mon étude favorite.

En devisant de la sorte, nous étions parvenus au boulevard des Italiens, devant Tortoni. Malgré l'heure avancée, l'établissement n'était pas encore fermé. — Olivier qui, à la fin du dîner, avait accepté de sir Ralph un verre de vin de Champagne, nous proposa d'entrer là prendre des glaces.

— Entrons toujours, dit gaiement le chevalier;

mais en fait de glace, moi, je vote pour un verre de punch.

— A la bonne heure !

Nous restâmes à discourir, à spéculer, à divaguer, à boire et à fumer chez Tortoni, jusqu'à ce que l'un des garçons vint nous prier d'accélérer notre retraite pour cause de fermeture.

Bref, trois heures de la nuit sonnaient lorsque nous arrivâmes tous les trois devant la maison que j'habitais alors, rue Blanche.

— C'est donc ici que Rose respire ! dit le chevalier avec une plaisante expression.

— Durant le jour, c'est possible, répliquai-je du même ton ; mais à cette heure de la nuit, et attendu que j'ai dejà sonné deux fois, je commence à croire que la Rose en question ronfle, sous le fallacieux prétexte de respirer.

— Allons, messieurs, je vous quitte. A demain chez Jeannette, à six heures précises, dit le chevalier, en nous serrant britanniquement la main.

— A cette heure indue ne craignez-vous pas les mauvaises rencontres, chevalier? demandai-je.

— Moi, allons donc! Sachez d'abord, que je suis un des meilleurs boxeurs de l'Angleterre. Je possède, en outre, un assez remarquable talent de bâtoniste, ajouta-t-il en jouant avec sa canne aussi dextrement que l'eût pu faire un tambour-major. Enfin, loin de craindre les mauvaises rencontres, je serais au contraire tenté de les chercher. J'aime les aventures; la bataille me plaît, même la bataille de carrefour, à défaut d'autre. Adieu, messieurs, acheva-t-il en s'éloignant gaillardement,

— Drôle de petit bonhomme, me dit Olivier en regardant le chevalier disparaître dans l'ombre.

— Oui, nous avons fait là une singulière connaissance.

— Il a visité le monde entier.

— Il connaît le personnel de l'Europe comme un vieux diplomate.

—Impossible d'avoir plus d'esprit, de verve et de gaîté.

— C'est vrai, il est très-amusant à écouter.

— Et à voir donc!

— Comment! à voir?

— Sans doute. Est-ce que sa personne ne réalise pas l'idéal du ridicule?

— En effet, il participe du Quasimodo, plus que de l'Antinoüs.

— Et quand, nous autres artistes, nous créons un type grotesque, on crie à l'invraisemblable! Que sont nos créations fantastiques comparées à cette bizarre réalité!

— Pauvre garçon, pensai-je, avec une si parfaite délicatesse de sentiments et tant de distinction d'esprit, combien il doit souffrir!

— Je lui ai donné le bras sur le boulevard, à deux heures de la nuit, reprit Olivier: c'est très-

bien! mais, du diable si je consentirais à le lui donner, en pareil lieu, à deux heures du jour!

A ce moment, ma ménagère qui, l'oreille au guet, depuis longtemps déjà, attendait mon retour, parut sur le palier, la main chargée d'un bougeoir et la physionomie surchargée de reproches. Une fois entrés dans mon logis de garçon, tandis qu'Olivier s'évertuait à raviver le foyer et que, de mon côté, je me débarrassais de mes vêtements :

— Ah! çà, dis-je à mon ami, dans quel but es-tu monté ici à cette heure tardive? Pourquoi n'as-tu pas accompagné sir Ralph, puisque vous demeurez dans le même quartier?

— Ma parole d'honneur, ta question est charmante, comme la Fanchette de je ne sais plus quel opéra-comique; oui, charmante

« Par sa simplicité, »

chanta-t-il sur l'air de la romance en question.

— Mais, tais-toi donc; tu vas réveiller les voisins.

— Morbleu ! reprit-il en changeant subitement de ton, je ne viens pas ici à trois heures de la nuit par partie de plaisir ou pour y attendre vertueusement le lever de l'aurore. J'y viens coucher, j'y viens dormir; cela se comprend de reste.

— A la bonne heure! Delphine va mettre des draps au matelas du divan; tu as dormi bien des fois sur ce lit de camp, s'il t'en souvient, et personne n'y a couché depuis toi. Tu sais ce qu'il vaut. Mais une question encore, par simple intérêt de curiosité; pourquoi ne vas-tu pas coucher chez toi ?

— Je croyais te l'avoir déjà dit? n'importe! je vais te le répéter. Eh bien ! c'est une affaire d'amour-propre pour moi de ne pas rentrer ce soir ou ce matin, comme tu voudras, au domicile conjugal. Par le fait du départ de ma femme et de ma domestique, mon concierge est passé chez moi à l'état d'homme de ménage et de confiance. A ce titre, je lui ai fait des confidences et donné des instructions en vue d'une longue absence possible. J'étais loin de prévoir la rencontre de ce diable de petit Ralph. Or, et en raison de ces

instructions confidentielles, si je rentrais cette nuit chez moi, je perdrais mon prestige aux yeux de mon majordome. C'est pourquoi je te demande l'hospitalité. Es-tu satisfait ?

— Tu vas conquérir l'estime de ton concierge ; c'est l'essentiel : mon approbation serait du superflu. Allons! va te coucher, grand enfant, le lit est prêt.

IV

Après deux ou trois semaines de commerce gastronomique et bavard, nous étions devenus, le chevalier Ralph, Olivier et moi, des familiers, ce que dans le monde on appelle communément des amis.

O Pylade ! ô Léon Gatayes !

Sir Ralph Morton nous visita le premier. En raison de sa situation sociale apparente et de sa

brochette de croix, c'était faire acte d'affectueuse condescendance.

Un soir qu'il n'était pas venu dîner chez Jeannette, nous lui rendîmes ses visites.

Nous le trouvâmes en compagnie d'une jeune écuyère du Cirque-Olympique, qui devait, une heure plus tard, se produire dans un exercice nouveau. Il lui donnait, en termes techniques, des conseils que l'excellent et célèbre professeur Baucher n'eût certainement pas désapprouvés.

— Vous parlez d'équitation en maître, chevalier, lui-dis-je. Vous êtes, en vérité, initié à toutes les sciences, à tous les arts. Vous avez tout étudié, tout pratiqué : vous savez tout.

— Tout, excepté gagner ma vie, répondit-il avec tristesse. Ah! combien je troquerais avec bonheur ce qu'il vous plaît de nommer mon savoir, contre le simple savoir-faire d'un artisan qui trouve son pain au bout de son travail! Savoir un peu de tout, c'est ne rien savoir en effet. On ne cesse jamais d'être un écolier ; on a toujours pour maître celui-là qui ne sait qu'une

chose, mais qui la sait bien et complétement. Les années et les efforts d'intelligence que j'ai dépensés à acquérir des notions générales, je les eusse, à coup sûr, employées plus utilement pour les autres et pour moi-même à apprendre un métier quelconque. Un métier, mes amis, c'est l'indépendance, et l'indépendance, c'est la première condition du bonheur.

— Conclusion, s'écria plaisamment Olivier : le parfait bonheur sur cette terre consiste à savoir confectionner des escarpins ou des sabots !

— Oui ! oui, mauvais plaisant !

— Je le veux bien, chevalier. Mais vous faites là, tout simplement, le procès de l'éducation.

— Ce procès-là, Jean-Jacques Rousseau l'a plaidé avant moi et l'a gagné dans beaucoup d'esprits.

— Comment ! l'illustre Jean-Jacques, le philosophe de Genève ?

— N'a-t-il pas écrit que l'homme civilisé est un animal dépravé ?

— Je suis bien aise de l'apprendre. Jamais, je vous en fais le serment, jamais je ne voterai pour lui; je continuerai à voter pour Sancho Pança.

Sir Ralph éclata de rire.

En pénétrant dans le logis du chevalier, nous avions été tout surpris de l'insistance qu'il avait mise à nous attirer chez lui. On a, pour l'ordinaire, la pudeur de son dénuement.

Il habitait, au rez-de-chaussée, deux petites pièces dont les portes-fenêtres s'ouvraient, de plain-pied, sur un jardinet. Ces deux chambres semblaient être vides. Leur premier aspect inspirait la tristesse et donnait le froid. A part un orgue-Alexandre, au jeu duquel il trompait ses insomnies et troublait le sommeil de ses voisins, il n'y avait là que le mobilier rigoureusement indispensable : rien de ce superflu, *chose si nécessaire !*

Quant au jardinet, enclavé dans les quatre murs de hautes maisons, il consistait en un rond-point ensablé, que dessinaient de maigres plates-bandes de terre végétale, au milieu des-

quelles végétaient, en effet, les plus pauvres végétaux. Pas un arbre, pas un arbuste, pas une plante à parfum; rien que ce qui pousse de soi, sans semence et sans soins : mauvaise herbe et fleurs vulgaires.

Nous nous établîmes dans l'espace restreint de ce jardinet; Ralph fit apporter des cigares et des boissons diverses et à profusion. Mais les accessoires du service laissaient beaucoup à désirer. Les verres appartenaient à des paroisses différentes, et il n'y avait qu'une petite cuiller. Tout clochait. Le luxe des rafraîchissements ou des *échauffements* faisait ressortir davantage l'indigence du ménage de notre amphitryon. Or, l'élégance de la coupe entre pour une bonne part dans la renommée du nectar. L'ambroisie présentée dans une écuelle eût été certainement moins appréciée des dieux. — Malgré nos efforts à ne pas le lui laisser voir, le chevalier comprit qu'il en est du sans façon avec ses amis comme de la vertu : pas trop n'en faut! Sa réception tournait au *fiasco*, il devina notre embarras, et il y mit un terme en nous proposant d'aller achever

la soirée au Cirque, sous prétexte d'applaudir la jeune écuyère, sa protégée, que nous avions vue en arrivant.

De la demeure de Ralph au Cirque, le chemin se pouvait compter par des pas. Il était un des habitués du lieu, un des mille piliers de l'établissement. Comme tel, il lui était donné de pénétrer dans le foyer des artistes et dans celui des quadrupèdes, c'est-à-dire dans les écuries. Il se plaisait au milieu de ce monde et de ces bêtes-là. Cette assiduité s'explique par son enthousiasme pour l'art plastique. Les exercices de voltige l'émerveillaient. Ce goût passionné pour la beauté de la forme devait avoir bientôt, sur des théâtres plus distingués, une satisfaction plus réelle : nous ne tarderons pas à l'apprendre au lecteur.

En sortant du manége, Olivier prit le bras de Ralph.

— Se peut-il vraiment, chevalier, lui dit-il, que vous, un penseur, un philosophe, vous preniez plaisir à ce genre de spectacle, à coup sûr

le plus inintelligent de tous, en ce qu'il ne s'adresse ni à l'esprit, ni au cœur?

— C'est vrai; mais il ravit mon regard et parle vivement à l'un de mes instincts. Or, mon ami, sachez que les jouissances dont la durée se prolonge le plus, relèvent des yeux; sachez aussi que nos jouissances les plus réelles, en ce monde, sont celles-là qui se refusent au raisonnement et à l'analyse.

— Encore une demi-douzaine d'aphorismes de ce même tonneau, chevalier, s'écria plaisamment Olivier, — et je vous déclare que mon vote vous est à jamais acquis! Tant pis pour Sancho!.....

. . . .

Dans la suite, le chevalier me visita assez fréquemment. Il aimait la flânerie et la causerie. Nos entretiens familiers l'amenèrent à m'initier vaguement à ses affaires personnelles.

Son frère aîné, me dit-il, était pair d'Écosse et siégeait, à ce titre, à la Chambre haute d'Angleterre. En vertu de son droit d'aînesse, il jouissait de tous les biens patrimoniaux; mais il faisait à ses cadets, à tous les siens, une part équitable

dans ses revenus; il leur allouait une pension annuelle, variable selon le rendement des récoltes. Les divers membres de la famille avaient, d'ailleurs, leur place marquée au foyer fraternel, et libre leur était d'y vivre, sous la tutelle salutaire de celui qui avait hérité du père commun de plus nombreux devoirs que de droits enviables.

— Quant à moi, ajouta-t-il, qui mène depuis dix ans la vie de voyageur, de vagabond, je reçois de mon frère, chaque semestre, ma faible part des revenus paternels. Malheureusement, je ne puis jamais compter sur une époque fixe ni sur un chiffre précis : tout est variable dans les envois de mon frère, leur date aussi bien que leur valeur. Une fois, c'est mille écus que je reçois; une autre fois, c'est le double; de temps à autre, c'est dix mille francs; souvent deux envois me parviennent dans le même trimestre, et il arrive aussi qu'une année entière se passe pour moi dans l'attente. Or, comme je suis né avec des besoins de luxe, et que l'ordonnance économique ne fait point nombre parmi mes qualités acqui-

ses, je règle approximativement mes dépenses sur l'espoir du maximum de ma rente, et trop souvent, hélas! le minimum me surprend aux abois et criblé de dettes. — Parbleu, je sais bien que les dettes ne messiéent pas à un homme de mon rang! Tous les grands seigneurs en ont plus ou moins. Mais les grands seigneurs ont aussi un personnel domestique discipliné à tenir les braillards à distance; tandis que moi, il me faut entrer personnellement en pourparlers et en explications humiliantes avec les plus vulgaires fournisseurs. C'est affreux! Je ne saurais vous dire combien, en ces occasions, je suis douloureusement atteint dans ma fierté. Quand je suis en argent, je devrais payer mes dettes et me résigner à vivre modestement en vue du minimum de mon revenu; ce serait raisonnable, logique et digne. — Eh bien, non! je donne seulement des à-compte, au lieu de m'acquitter entièrement. Puis, tant que mon portefeuille est garni, j'oublie tout : mes engagements envers moi-même, les enseignements de la détresse passée, l'intérêt de mon orgueil, le soin de ma dignité; tout, j'oublie tout, pour donner satisfaction à mes

goûts fastueux, à mes fantaisies de gentilhomme, pour vivre enfin, durant des jours, de la vie que les hommes de ma valeur devraient pouvoir vivre toujours. Bref, j'agis en fou. Le froid de la raison ne recommence à se faire dans ma cervelle, qu'au moment où je change ma dernière banknote contre de menues monnaies d'or et d'argent. Alors, je m'accable de reproches et de mon propre mépris. Remède digne du mal, en vérité ! Et voilà dix ans que je suis bête comme ça !

Après m'avoir initié de la sorte à ses ressources financières, Ralph, en veine d'effusion, voulut m'initier encore à ses affaires de cœur. Mais, dès le premier mot qu'il m'en toucha, je fermai inflexiblement les oreilles, et lui déclarai net que le rôle de confident, en cette matière, ne me convenait pas.

Si bien que je me défendisse contre ses aveux, il me fallut entendre néanmoins que la dame de ses pensées était une princesse polonaise, belle autant que noble, et pauvre autant que Polonaise.

Maintes fois déjà, cet étrange garçon m'avait demandé à lui chercher du travail.

— Quel travail ? lui disais-je.

— Des traductions.

— Mais vous ne connaissez pas assez la langue française pour l'écrire.

— Je ferai corriger mes manuscrits.

— Les frais de correction emporteront le prix de la traduction.

— Vous me désespérez !

Un jour, Ralph insista davantage.

— Faites-moi gagner de l'argent, je vous en prie, je vous en supplie, me dit-il d'un ton et avec une mimique qui me firent comprendre, sans effort de perspicacité, que la descendante des Jagellons n'était point étrangère à ce vif appétit argentin.

L'occasion de lui rendre service se présenta bientôt, et je la saisis avec empressement.

Il obtint la traduction d'une correspondance dans un journal et fit ainsi le premier pas dans une carrière où, par malheur, tous les pas, le dernier aussi bien que le premier, sont difficiles à faire.

Quand il reçut le prix du travail de traduction que je lui avais demandé, il répandit des larmes d'enfant.

— Cet argent est le premier que je gagne, et, franchement, je me tenais pour incapable de gagner un sou : jugez de ma joie ! me dit-il avec une naïve émotion. Aussi, ces chères pièces de cinq francs, je n'en veux pas dépenser une seule. Je vais les faire encadrer, comme des médailles précieuses, pour les avoir incessamment sous les yeux. Ce tableau original sera pour moi, dans la suite, un orgueilleux souvenir et un encouragement.

— C'est très-bien ; mais vienne un besoin d'argent, gare au tableau !

— Vous pensez que, pressé par le besoin, je briserai la vitrine de mon trésor, comme on casse une simple tirelire ?

— Parbleu !

— Eh bien ! du tout. Je me bornerai à mettre, passagèrement, mon inappréciable tableau en gage ; je le porterai au Mont-de-Piété, ajouta-t-il en riant.

Nous rapportons ces détails, non-seulement parce qu'ils aident à la connaissance du caractère de notre personnage; mais encore et surtout parce qu'ils doivent concourir à un effet de surprise que nous ménageons, — la logique le commande, — pour la très-prochaine conclusion du récit. Nous ne disons rien d'inutile et rien que de vrai. Patience donc.

V

Le chevalier Ralph portait la discrétion jusqu'à l'excès. Dans le cours de nos rapports, une seule fois il manqua de réserve, et faut-il encore ajouter, à son excuse, que, dans cette occasion, il cédait au désir de plaire à la Polonaise de ses pensées.

L'amour conseille mal, lorsqu'il n'est pas le plus sublime des inspirateurs.

Il y avait sur mon bureau un coupon de loge

pour le Théâtre-Italien. A deux ou trois reprises, j'avais déjà gratifié Ralph d'une loge pour différents théâtres. La princesse en question était très-sensible aux émotions dramatiques et les recherchait avec avidité. Le chevalier prit silencieusement le coupon et le palpa avec convoitise.

— Quel malheur pour moi, s'écria-t-il, après un moment, de ne pas aimer une grisette, une simple ouvrière ! Quand je voudrais lui procurer une distraction, je lui offrirais mon bras, et nous irions ensemble nous confondre dans la foule qui encombre les théâtres de mélodrames. Pour un écu, nous serions convenablement placés tous les deux. Je lui offrirais un bouquet de violettes de deux sous ; et, au retour, je me mettrais encore en frais de deux sous pour de la galette ou pour des marrons, et ma bien-aimée serait très-satisfaite de moi et parfaitement heureuse ; tandis que j'aime une femme qui raffole du spectacle et qui, néanmoins, ne consentirait pas à s'y placer même dans une stalle de galerie ou de balcon. Il lui faut nécessairement une loge. Or, le prix d'une loge dans un théâtre royal, en y

comprenant les frais de voiture, du bouquet indispensable, des bonbons obligés et du vestiaire de l'ouvreuse, ce prix ne s'élève guère à moins de quatre-vingts francs. C'est une somme. On n'est jamais sans avoir un écu en poche; on n'y a pas toujours quatre louis. Mais il me serait impossible, absolument impossible, de me plaire dans la société d'une femme qui n'aurait ni éducation, ni grande toilette, ni grand air !

Il vit dans mes yeux que je devinais sa pensée.

— Ah ! que vous seriez aimable, s'écria-t-il en manière de conclusion, si vous vouliez disposer de cette loge en ma faveur, ou plutôt en faveur de la princesse *En-ska*, comme vous l'appelez.

En effet, cette noble étrangère était *inconvénientée* d'un nom bizarre, et plus long que n'est longue l'haleine d'un homme bien constitué. Il se terminait en *ska*, et sa prononciation demandait plusieurs minutes. Or, pour ne pas imposer à ma mémoire et à ma poitrine un inutile et pénible travail, je me bornais à désigner l'amie de Ralph par la dernière syllabe de son nom bis-

cornu et malsain : la princesse *En-ska*. Cette abréviation avait été adoptée entre nous.

— J'ai le regret de ne pouvoir vous offrir cette loge, répondis-je ; je l'ai promise.

— Vous rendriez cette chère princesse *En-ska* si heureuse ! Ne sauriez-vous charger votre conscience d'un petit mensonge pour me faire un grand plaisir ? Si, par exemple, vous écriviez à la personne qui attend cette loge, que vous n'avez pu l'obtenir ? L'excuse serait tout naturellement acceptée.

— Jugez-en ; cette loge est destinée à Olivier et à votre humble serviteur.

— C'est au mieux ; l'obstacle peut ainsi tourner à notre satisfaction commune, puisque ce coupon annonce cinq places.

— Oui, mais Olivier entend trôner dans sa loge. Sa vanité serait même très-flattée de mon exclusion personnelle. Il prétend que moins une loge est peuplée, plus ceux-là qui y siégent font preuve de savoir-vivre élégant et aristocratique.

— Olivier est un affreux égoïste. Je prends sur moi sa mauvaise humeur, et j'emporte le coupon. Nous garderons vos deux places, il en restera une encore de libre pour le décorum; c'est bien assez. Ce sera, d'ailleurs, une occasion naturelle de vous présenter l'un et l'autre à la princesse En-ska, dont vous avez jusqu'ici refusé si obstinément les invitations. A ce soir.

Et il gagna la porte, sans vouloir écouter une seule parole de protestation.

Je ne parlai pas à Olivier de cette petite scène indiscrète : je lui ménageais sournoisement le désagrément de la surprise. Procédé d'ami !

Le soir, en entrant au théâtre, je fis passer Olivier devant moi, et quand il se fut un peu éloigné, je dis au contrôleur le numéro de la loge où nous nous rendions, comme cela est de pratique habituelle.

Bientôt je le rejoignis; il avait déjà remis son pardessus aux mains de l'ouvreuse et donnait coquettement à sa chevelure un dernier apprêt; sa physionomie exprimait cet intime contentement

de soi qui se produit sur les traits de tout modèle d'atelier ou de salon, en tenue de pose pour l'ensemble.

Mais la porte de la loge s'ouvrit sous la main de la préposée à sa garde, et alors j'eus à subir le feu d'un regard dont l'expression courroucée n'échappa point aux premiers arrivés.

Ralph se leva précipitamment et nous serra la main avec cordialité.

— Jupiter ! s'écria-t-il avec gaieté s'adressant à Olivier, c'est moi qui suis Vulcain, c'est moi qu'il faut foudroyer. Je suis le seul coupable. Libre à vous de me précipiter dans le parterre. Mais, préalablement, permettez-moi de vous présenter à madame, ajouta-t-il en le faisant passer sur le siége de devant qu'il venait de quitter.

A la vue de la princesse et à l'accueil qu'elle lui fit, mon ami changea subitement de disposition. D'irritée qu'elle était, sa physionomie devint radieuse. Je devinai qu'il avait pris instantanément son parti de *poser* pour l'amie de Ralph,

au préjudice des belles inconnues qui peuplaient la salle. Toutes les variétés de pose sont dans la nature.

Après la présentation d'Olivier, vint la mienne, et nous prîmes définitivement place, la princesse et Olivier sur le devant, Ralph derrière Olivier et moi derrière la princesse.

On jouait la *Cenerentola* de Rossini.

La princesse En-ska était une grande et très-belle personne; elle avait la blonde et riche chevelure et les yeux célestes de la race slave, mais son galbe n'en avait point la finesse et la distinction. Le caractère de sa beauté semblait plutôt être frappé au type robuste et vulgaire de nos provinces alsaciennes. Son langage et ses manières contrastaient singulièrement avec sa vigoureuse prestance. Elle affectait la mignardise et le parler enfantin, indice presque toujours certain d'hypocrisie. Sa toilette était élégante et de bon goût. Comme la plupart des dames des loges voisines, elle était décolletée à l'excès, jusqu'au coude à peu près. La mode le voulait ainsi : les

femmes, si généralement rebelles au frein de la discipline domestique, ont toujours subi sans conteste le joug de la mode, sans doute parce qu'il est d'une nature fantasque et changeante et que, après tout, il est le produit tacite d'une sorte de suffrage universel.

Outre l'autorité de la mode et de l'exemple, la princesse En-ska eût été admise encore à présenter, en faveur du décolleté de sa parure, une excuse artistique. Elle découvrait, en effet, des épaules et un corsage dont Pradier et M. Ingres, ces dévots de la forme, eussent payé cher le droit de reproduire les lignes et les contours. De si parfaits modèles sont rares. En cette toilette, on ne pouvait approcher sans trouble de l'amie de Ralph, ni l'écouter sans distraction et sans embarras. Elle le voyait bien et reportait coquettement cette gêne d'autrui à sa vanité comme un succès. Les femmes, même les plus naïves, ont le sentiment réfléchi ou intuitif de l'impression immorale que, en certaine tenue d'apparat, elles exercent sur les hommes ; la preuve, c'est que, ainsi vêtues, elles n'oseraient recevoir à leur

foyer, dans leur salon, la visite de leur valseur de la veille. Il leur faut la protection des mille regards de la foule assemblée pour avoir l'audace de leurs séductions.

Durant un entr'acte, la princesse En-ska témoigna le désir de se délasser par quelques tours de marche au foyer du théâtre, et, pour cette promenade, elle accepta le bras d'Olivier. Ralph voulut les suivre et insista pour que je me joignisse à leur groupe ; mais je refusai sous prétexte de devoirs à rendre à la femme d'un de mes amis qui assistait à la représentation. Le rôle de chevalier d'escorte ne me convenait point et moins encore me convenait-il d'en accepter le ridicule en compagnie d'un grotesque.

Je suivis Ralph des yeux et, de l'une des portes d'entrée du foyer, j'assistai à une petite scène assez comique.

Olivier vit se diriger vers lui notre nouveau chevalier de triste figure, mais il feignit de ne le point voir, et bientôt, m'apercevant à mon poste

d'observation, il me lança un regard qui pouvait ainsi se traduire :

— Tu te débarrasses de l'Anglais à mon encontre; eh bien! tu vas voir comme je sais tenir les burlesques à distance!

Ralph alla se placer à sa droite et lui adressa quelques mots, comme pour attester sa présence.

Mais Olivier absorbé, ou paraissant l'être, dans une conversation très-animée avec la princesse, affecta de ne le point voir. En outre, il manœuvra de façon à frôler toujours les promeneurs avec lesquels il se croisait, de sorte que le malheureux Morton, en raison de sa taille lilliputienne, se trouvait à chaque instant repoussé en arrière. Lassé de ce manége, le pauvre disgracié prit le parti de se placer à la gauche de son adorée, qui, absorbée elle-même sans doute par un entretien intéressant, ne lui donna non plus aucune attention. De son côté, Olivier crut devoir faire bénéficier sa compagne de la manœuvre dont il avait usé pour lui-même, et quand, par occasion, l'espace se faisait autour d'elle, il l'o-

bligeait, toujours en causant avec vivacité, à opérer une brusque volte-face qui distançait d'assez loin l'importun, l'original, l'être compromettant. A la fin Ralph cessa toute tentative de rapprochement, et se résigna à marcher humblement et solitairement sur les pas de son amie, paraissant ainsi remplir auprès d'elle l'ancienne charge des temps féodaux désignée sous le titre de page porte-queue. Seulement, comme la princesse était vêtue du simple costume contemporain, au lieu de soulever la longue draperie de son manteau de cour, il portait coquettement à la main son propre chapeau.

Ce jeu de plaisante stratégie ne tarda pas à m'attrister, après en avoir ri à son commencement. Un esprit si délié, une âme si sympathique, dans une enveloppe si bizarre, si ingrate, quel pénible contraste! Par bonheur, la victime n'avait pas la conscience complète de sa difformité. Cet observateur si fin, si sagace, et parfois si impitoyable, ne comprenait pas que là, au milieu d'une société d'élite, sa drôlatique personne était pour ses amis un embarras, une gêne,

une souffrance, une mortification! L'apologue de la paille dans l'œil du voisin restera une vérité éternelle, et une leçon éternellement inutile. Certes, il faut avoir le courage de ses amitiés; c'est un devoir. Mais le courage du ridicule n'est permis qu'aux grands hommes et aux charlatans.

Ne voulant pas courir plus longtemps la chance d'être surpris par Ralph en flagrant délit de mensonge, j'allai dans une loge voisine serrer la main d'un ami.

A la fin de la représentation, la princesse, Olivier et l'Anglais, habitant le même quartier, montèrent tous les trois dans la même voiture, et je regagnai seul mon logis.

Quinze jours s'écoulèrent sans que j'entendisse parler ni d'Olivier ni de Ralph Morton. J'avais repris mon train de vie habituel. Leur absence ne pouvait m'inquiéter : je m'expliquai celle de mon ami d'enfance par la mobilité fantasque de son caractère; celle de Ralph n'avait pas besoin d'explication, elle était naturelle; il ne me visitait qu'à

intervalles inégaux, selon le vent de son caprice.

Enfin, un soir, je vis entrer ce dernier en tenue d'apparat, le col et la boutonnière plus enrubannés que jamais, la physionomie radieuse, le regard plein d'assurance, et dans la démarche un excès d'aplomb. Ce n'était plus le même personnage : au bohême avait succédé le *gentleman*, et le *gentleman* faisait presque oublier le difforme. Je compris sur-le-champ qu'il avait reçu sa rente, et j'aurais parié pour le *maximum !*

— Mon ami, me dit-il d'un air affairé, je viens vous inviter à un spectacle qui fera date dans les annales artistiques, au spectacle le plus merveilleux et le plus attrayant que vous puissiez imaginer. Rendez-vous ce soir même, à dix heures, chez M. X... Je serai à l'entrée du salon et vous présenterai au maître du lieu. Tout Paris sera là.

— Je connais M. X... depuis dix ans.

— Tant pis. J'aurais été heureux que vous me dussiez votre mise en relation avec cet aimable homme.

— Pensez-vous vraiment que tout Paris tiendra dans son salon ?

— Tout le Paris intelligent, oui. Ce salon serait même trop vaste si l'on exigeait des élus dix mots d'esprit, deux paroles de bon sens, ou une action méritoire.

Je refusai l'invitation de Ralph. Mais, pour vaincre ma résistance, il s'approcha et, quoique nous fussions seuls, conséquemment en garde contre les indiscrets, il laissa tomber à voix basse dans mon oreille certains mots cabalistiques qui déterminèrent, en effet, mon acceptation.

— A bientôt donc ! s'écria-t-il ; je vous quitte pour aller faire encore quelques invitations. Je veux, ce soir, réunir au complet le bataillon sacré de mes amis.

Je l'accompagnais dans sa retraite, quand, frappé d'un retour de mémoire, il s'écria de nouveau :

— A propos ! et notre ami Olivier, qu'est-il devenu ? Le savez-vous ?

— Je ne l'ai pas vu depuis la soirée des Italiens.

— Apprenez alors que depuis cette charmante soirée, il n'a pas mis les pieds chez lui.

— Il en est bien capable. Mais peut-être s'enferme-t-il pour travailler ?

— Non pas ; car, en raison de notre voisinage, j'entre chaque matin demander de ses nouvelles, et son concierge me montre un paquet de lettres, tous les jours grossi, qui attend son retour. S'il était simplement enfermé, on lui ferait au moins remettre sa correspondance.

— C'est probable.

— Nous lui écrirons demain à la façon de Henri IV : Pends-toi, brave Olivier, nous avons vu des merveilles, et tu n'étais pas là !

— Et la princesse En-ska ?

— Oh ! ne me parlez pas d'elle, je vous en prie ;

ma conduite à son égard est celle d'un monstre, répondit-il avec une expression de fatuité qui commandait le fou rire. Je l'ai négligée dans ces derniers temps; je ne lui ai pas rendu visite depuis..., ma foi, depuis la soirée des Italiens. C'est abominable de ma part. Dès demain, j'irai me jeter à ses pieds et implorer son pardon.

— Elle ne sera donc pas ce soir chez M. X...? lui demandai-je en riant.

— Chut! qu'elle ignore toujours que je me permets de semblables distractions. Un simple soupçon suffirait à me fermer son cœur à tout jamais. Allons, au revoir; soyez exact, ajouta-t-il en me quittant.

Et de ma fenêtre je le vis prendre place dans une calèche découverte, aux panneaux armoriés, et dont le brillant attelage répondait au luxe de la livrée du cocher et du valet de pied assis côte à côte sur le siége.

Le vieil enfant prodigue reprenait de cette fa-

çon éclatante, et pour la dixième fois, le chemin qui devait le ramener, avant huit jours peut-être, à la petite taverne de Jeannette, pour y dîner à crédit.

Il est des lois mystérieuses et organiques à l'action desquelles certains hommes, parmi les mieux trempés, sont impuissants à se soustraire.

VI

A dix heures du soir, nous nous trouvions réunis, au nombre de cinquante environ, dans le salon d'un de ces *corrompus* dont la fortune et l'influence ont été le scandale de ce temps-là.

Leur fortune, ils la devaient, non pas à un travail avouable, non pas à un talent quelconque, mais à leur savoir faire industriel, à prendre ces mots dans leur ancienne et leur plus mauvaise acception. Ce savoir faire, lorsqu'il s'exerce sur une petite échelle, échappe rarement à l'action

judiciaire; quand, au contraire, il se produit avec de grandes proportions, il réussit presque toujours à se soustraire au châtiment. Par l'habileté des combinaisons et la force même des choses, le droit de répression se trouve paralysé et tenu en échec. Il y a longtemps que les gros poissons emportent les mailles du filet où les petits restent captifs.

Leur influence s'étendait à toutes choses, principalement aux spéculations financières, aux intrigues politiques, et même aux théâtres.

L'utile et l'agréable. Ils le devaient surtout à l'emploi qu'ils donnaient à leurs capitaux. Comme actionnaires ou bailleurs de fonds, ils avaient, notamment, des intérêts considérables dans la presse, toute-puissante alors.

En outre, ils servaient réciproquement leurs projets et leurs passions, ce qui décuplait leur action occulte. Là, où ils n'étaient point maîtres, un ami agissait. Ils vivaient en camaraderie dans une sorte de demi-monde, le monde *entier* s'étant toujours refusé à leur donner place à son soleil.

A ne parler que des théâtres, en raison du fil argentin qui les attachait à certaines directions, et des amitiés qui les unissaient à certaines autres, une artiste, pour se produire avec éclat dans ces parages, devait se résigner à subir leur protectorat. Le décliner, c'était s'exposer à voir un début retardé, un engagement compromis, et se fermer les clefs des mille trompettes de la *réclame;* c'était enfin entraver sa carrière et mettre en question son avenir. Sans doute, il en est quelques-unes qui ont pris un rang honorable dans leur art sans l'appui de ces Mécènes; mais elles sont en petit nombre. Et c'est une triste vérité : les noms d'artistes vraiment entourés d'une auréole populaire, les noms qui agissent sur le public et qui, de la chronique contemporaine, passeront dans l'histoire, sont ceux-là qui ont été mis en lumière et acclamés primitivement par ces cabaleurs opulents, par ces singuliers entrepreneurs de succès.

Ce nom leur appartient légitimement.

Le succès a été leur étude spéciale, le but de leurs efforts, leur unique ambition; ils ont appris

à le déterminer, ils en ont fait, pour ainsi dire, une science. Aussi l'ont-ils presque toujours procuré à leurs clients et clientes; à quel prix? N'en parlons pas. — Ils l'ont obtenu pour eux-mêmes sous des formes diverses; par quels moyens? Notons-les simplement, pour mémoire. Succès d'argent, succès d'entreprises, succès de vanité, succès de galanterie, succès de scandale, succès d'amphitryon, quels encore? Ils ont connu tous ces succès et quelques autres peut-être: ils en ont goûté le miel et l'opium; ils ont joui de leurs douceurs et de leurs enivrements. Mais au fond même d'une coupe enchantée, il est un résidu amer. Le désespoir, l'expiation de ces Fontanaroses vieillis, c'est de ne pouvoir pas seulement prétendre au plus modeste succès d'estime. Ils éprouvent cette sorte de supplice de Tantale, de se voir entourés de tous les semblants de la considération, sans pouvoir jamais s'approprier la considération même, de s'entendre louer, prôner, chanter à l'occasion, et de sentir néanmoins qu'ils vivent dans une atmosphère de mépris.

Or, ce soir-là, il s'agissait de procéder à huis-

clos à l'appréciation d'une troupe de tableaux vivants, et, s'il y avait lieu, après examen et pourparlers, de poser les assises de son succès dans le public.

Sir Ralph Morton avait, dans ses voyages, connu le Barnum de ces artistes plastiques. Qui et que ne connaissait-il pas?

Ayant eu vent de son arrivée à Paris, il le visita au débotté, et lui proposa de faire, à ses frais, et devant le *tout Paris* de sa connaissance, une répétition générale du nouveau spectacle. Le Barnum accepta l'offre, sans pour cela, bien entendu, renoncer à solliciter le patronage des hommes influents.

X... fut le premier auquel il s'adressa. Celui-ci promit sa bienveillance, à la condition d'avoir, dans son salon, la primeur de l'exhibition. Conflit entre les deux protecteurs.

Il fut vidé par une transaction. Le spectacle aurait lieu chez X..., mais Ralph aurait le droit d'y convier vingt-cinq personnes. En outre, après la représentation, chacun d'eux offrirait un sou-

per à ses amis respectifs : le maître de la maison chez lui, Ralph chez un restaurateur voisin; et les dames artistes seraient invitées, par moitiés égales, à animer de leur présence les deux festins. Il est, entre sybarites, des accommodements.

Pour la circonstance, le salon, très-vaste, avait été disposé et décoré par Belloir, qui a le génie de la décoration intérieure comme Barillet-Deschamps, le régénérateur du Bois-de-Boulogne, a le génie de la décoration extérieure. Seulement, Barillet-Deschamps ne produit ses chefs d'œuvre qu'avec l'aide de deux collaborateurs, l'un tout-puissant sur terre, l'autre tout-puissant au ciel : l'Empereur et Dieu. Tandis que Belloir travaille seul. Aussi les succès du tapissier sont-ils loin d'avoir ceux du jardinier.

Au fond de la pièce s'élevait, à hauteur d'un mètre environ, un plancher scénique, avec sa rampe lumineuse, ses trappes, sa toile de fond, ses décors et ses coulisses. Deux splendides tentures de velours pourpre rehaussé de passementeries d'or, remplissaient l'office du rideau tra-

ditionnel. Sur le second plan et au milieu de la scène, on avait établi un large pivot tournant, qui devait, en fonctionnant, permettre aux spectateurs d'apprécier les groupes sous leurs aspects divers.

La partie du salon destinée au public semblait être éclairée à *giorno*, quoique cependant la lumière y fût savamment distribuée de façon à servir l'effet des tableaux. Cette sorte de parterre avait une ceinture de verdure coupée, çà et là, par des marbres et des bronzes, et au-dessus de laquelle rayonnaient, dans leur sérénité séculaire, des peintures de chefs d'école. En outre, des jardinières pleines de fleurs dessinaient dans l'espace deux allées, une en longueur, l'autre en largeur. Il résultait de cette disposition quatre compartiments, quatre petits salons, remplis les uns et les autres par de nombreuses et élégantes tables d'acajou entourées de leurs siéges.

C'était original et charmant.

En entrant, on serrait la main des ordonnateurs de la fête, et on allait se placer selon ses

sympathies ou ses relations. Aussitôt un maître d'hôtel venait prendre vos ordres, c'est-à-dire vous offrir des glaces, des sirops, des liqueurs, des vins fins et des pâtisseries. Le luxe en moins, et sauf la différence des spectacles, on pouvait se croire dans un café-concert des Champs-Elysées.

Enfin le double rideau s'ouvrit et commença cette exposition naturelle, qui relevait de l'art à plusieurs titres, notamment par la composition due aux maîtres de toutes les écoles et de tous les grands siècles.

Les artistes ne posaient pas en maillot, comme ils l'ont fait dans la suite, mais à crû. Seulement leurs membres étaient glacés par une poudre de riz, ce qui leur donnait la froide et pudique apparence du marbre.

On débuta par *les Trois-Grâces.* Ce premier tableau produisit sur l'assemblée un effet saisissant. Il se fit un silence absolu. Chacun sentit une étrange émotion gagner son cœur. Chez la généralité, le visage se couvrit d'une légère rougeur et

la plupart des physionomies exprimèrent un sentiment de fausse honte. Une gêne soudaine et indéfinissable paralysa tous les rapports; on semblait craindre de communiquer les uns avec les autres, même par un regard. On eût dit que, par un instinct de conscience simultané, chacun se reprochait sa présence en tel lieu. Mais cette impression n'eut point de durée; elle dura, moins longtemps que ne vivent les roses, ce que dure dans l'esprit de l'homme une bonne inspiration, le temps rigoureux d'y naître et d'y mourir. On se débarrassa donc promptement et à l'envi de cet importun manteau de respect humain pour reprendre la liberté de ses allures conventionnelles, et, quand les rideaux se fermèrent sur *les Trois-Grâces*, on leur fit des mains et de la voix la plus bruyante des ovations.

Vingt tableaux environ se succédèrent. Ils étaient empruntés aux mœurs primitives ou inspirés par la mythologie. Tout l'Olympe féminin défila sous nos yeux. Nous vîmes notamment, outre *les Trois Grâces*, *Eve cueillant la pomme*, *une Putiphar* d'après Prud'hon, une *Chaste*

Suzanne, *Vénus sortant du sein des eaux*, une *Diane chasseresse*, *Danaé*, etc., puis des groupes de bacchantes et de baigneuses.

Madame de Motteville a écrit :

« On ne saurait parler longtemps de l'amour sans dire des sottises. » Cette maxime est applicable aux tableaux vivants. Les hommes qui gouvernaient la France à la date de ce récit, étaient, sans conteste, des gardiens vigilants de la morale publique. Puisqu'ils ont autorisé sur nos théâtres ces exhibitions, c'est que certainement tout le monde les peut voir sans inconvenance et sans danger; mais, plus certainement encore, il serait inconvenant et dangereux de les décrire et d'analyser leurs effets. Bornons-nous donc à dire que les modèles étaient très-beaux, et que leur succès fut grand.

L'enthousiasme de Ralph tenait de la folie.

A la suite du spectacle, et après avoir revêtu un élégant costume de ville, les dames artistes vinrent se mêler aux spectateurs. On leur fit chaude fête. On ne leur marchanda ni les félici-

tations, ni les louanges; et elles les reçurent, comme les femmes reçoivent ces bonbons si doux à leur vanité, avec un plaisir manifeste, et bonne grâce, sans montrer le moindre embarras. Ceux qui les en gratifiaient, au contraire, en éprouvaient un très-réel à les leur présenter selon la formule des gens bien élevés.

Ralph seul ne gardait aucune mesure dans l'expression de ses sentiments admiratifs. Sa parole avait le vertige. Il avait accaparé la *Vénus sortant du sein des eaux*, et lui prodiguait avec une faconde intarissable les plus extravagants éloges. Il procédait par exclamations.

— Vous êtes la merveille des merveilles! s'écriait-il. Vous êtes admirable de la tête aux pieds! Dieu a créé en vous le type parfait de la beauté humaine! Vous surpassez en perfection ce que nous a légué de plus splendide la statuaire antique! Pauvre statuaire antique, vous consommez sa ruine; vous la faites déchoir au second rang dans notre enthousiasme d'artiste! etc.

La *Vénus sortant du sein des eaux*, très-belle per-

sonne, plus sotte encore que belle, acceptait ce langage comme monnaie de bon titre et interrompait, d'instant à autre, son fanatique admirateur, pour lui répéter avec un sourire de fausse modestie :

— Ah! monsieur, vous me flattez! Je n'ose pas vous croire.

Ce grotesque en extase et cette sotte en émoi nous donnaient une petite comédie finale bien divertissante.

La nuit s'avançait. Ralph réunit ses invités; et l'on gagna, en troupe, les salons de la *Poissonnerie anglaise* préparés pour nous recevoir. Nous nous trouvâmes là au nombre de vingt-cinq à trente, à peu près : hommes de tous âges, de toutes fortunes, de tous états, de tous pays. On y parlait toutes les langues : Babel en miniature.

Le chevalier Ralph, lui, parlait en outre un langage particulier, un français de son invention (s. g. d. g.) Par exemple, le mot tablette représentait dans sa pensée le féminin du mot tableau.

Pour lui, les dieux, les héros, c'étaient des tableaux; les divinités et les héroïnes, c'étaient des tablettes. Or, en toute bonne foi, il qualifiait ainsi les quatre dames qui étaient venues prendre part à son festin et place au milieu de nous.

Quatre tablettes pour tant d'amateurs de tableaux, c'était bien peu. Il y avait dans cette disproportion un germe de guerre intestine. Aussi les hostilités ne tardèrent-elles pas à se produire sourdement et sous les formes les plus étranges et les plus diverses. Le sang devait couler plus tard; mais on n'en était encore qu'au jeu puéril des escarmouches. Il s'agissait, pour le moment, d'appeler sur soi l'attention des reines de la fête et de la distraire d'autrui. Chacun marchait au même but, mais aucun ne suivait la même voie. L'un frisait sa moustache et prenait des allures de conquérant; l'autre visait à l'attitude mélancolique du saule pleureur; tel posait pour le torse, tel pour le jarret, tel autre encore pour une crinière luxuriante; celui-là faisait valoir la coupe de son habit, celui-ci la nuance de son pantalon; Isaac parlait de sa for-

tune; Albert, de son oncle le ministre; Henri, de ses ancêtres; Jules faisait flèche de son esprit : mauvaise arme pour toucher les cœurs de l'Olympe ; Edouard dénigrait tout le monde, instinctivement convaincu que l'abaissement général pouvait seul lui donner un semblant de grandeur.

D'autres ! et tant d'autres ! Mais la kyrielle serait trop longue. Bref, et pour employer une locution vulgaire, tous faisaient la *roue*, chacun à sa manière, devant nos quatre colombes, et, comme il arrive toujours quand c'est la vanité qui conseille, en cherchant à mettre en relief leurs avantages, ils réussissaient surtout à mettre en lumière leurs ridicules.

Ces manéges se renouvellent, avec variantes, chaque jour et à tous les degrés de l'échelle sociale; dans les salons où ne siégent pas seulement de respectables douairières, et jusque dans la plus modeste boutique, où se trouve un bonnet frais sur une tête jeune et belle. Ils constituent la véritable comédie, la plus divertissante, la mieux jouée et la plus instructive de toutes.

Ah ! que les hommes doivent prêter à rire aux femmes, quand elles ne leur ont pas donné le droit de les faire pleurer !

Bientôt on se mit à table. Le hasard me favorisa dans la distribution des places. J'avais à ma gauche la *chaste Suzanne*, à ma droite un Allemand, homme distingué à tous égards, professeur de philosophie à l'université de Z..., en Prusse. La *Vénus sortant du sein des eaux* me faisait vis-à-vis. Il va sans dire qu'elle occupait la place d'honneur, à côté de l'amphitryon. Ainsi placé entre la chasteté et la sagesse, et ayant pour perspective la beauté et l'amitié, mon siége valait évidement son pesant d'or. Aussi excita-t-il la convoitise de mon sage et savant voisin.

Il se pencha à mon oreille et me dit à voix basse :

— Voulez-vous me faire un grand plaisir?

— Volontiers.

— Changeons de place.

— Vous n'y pensez pas ! ce serait, de ma part, un outrage à ma voisine.

— C'est juste, n'en parlons plus. Quel beau sujet d'étude pour un observateur ! ajouta-t-il avec l'expression d'un regret.

— Comment cela ?

— Personne n'élève une fille dans la pensée d'en faire, comme dit Ralph, une tablette vivante.

— Je veux le croire.

— Elle est jeune, elle est belle, elle a de la distinction.

— C'est aussi mon sentiment.

— Eh ! bien, comment en est-elle venue à faire ce métier qui atteste l'impudeur, qui implique l'impudicité et une sorte de cynisme ? Quel a été son point de départ ? Quel chemin a-t-elle parcouru pour arriver là, presque au début de la vie, car elle n'a pas vingt ans ?...

— Vous me mettez sur la voie d'un filon, je

vais la suivre; si elle aboutit à une mine d'or, le premier lingot sera pour vous.

Je me disposai, dans mon intérêt de mineur, à remplir de mon mieux, auprès de la *chaste Suzanne*, les devoirs de cavalier-convive. Je lui adressai, pour entrer en connaissance, un premier propos banal. Beaucoup de relations amicales et même d'illustres amours ont eu semblable commencement. Elle me répondit par un gracieux sourire. Je lui désignai un hors-d'œuvre appétissant et lui en fis l'offre avec un commentaire propre à éveiller son goût. Elle me remercia par un signe négatif de la tête, accompagné cette fois encore de son charmant sourire. Une troisième tentative eut pareil résultat. Ce mutisme était singulier et peu encourageant. Ma vanité en exigeait impérieusement l'explication. J'en vins à penser que, sans doute, la *chaste Suzanne* n'entendait pas le français. Elle était Américaine et arrivée en France depuis dix jours seulement; rien de plus simple que son ignorance de notre langue. Ma vanité, facile créancière, se paya sur-le-champ de cette probabilité. Alors j'imposai la torture à ma mé-

moire pour lui faire rendre le peu d'anglais dont je l'avais gratifiée, à l'âge où l'on est avide d'apprendre un peu de tout, ce qui conduit à ne savoir rien qui vaille. Que j'eusse acheté cher, dans la circonstance, un *Pocket Dictionary !*

Je composai laborieusement une phrase anglaise pour m'excuser auprès de ma voisine de ne lui avoir pas tout d'abord adressé la parole dans sa langue maternelle, et, la phrase formulée, je m'appliquai à la produire avec le luxe d'une prononciation que mon professeur John Sinnett qualifiait d'irréprochable.

Cette malheureuse phrase n'était point achevée, — il est vrai qu'elle ne se recommandait pas par la brièveté, — que la *chaste Suzanne* l'accueillit par un rire éclatant, un de ces rires de jeune fille, francs, intarissables, que tout alimente, et qui finissent par passer à l'état de tic nerveux. Cette bruyante hilarité attira l'attention sur nous. Ralph me cria, à travers l'espace qui nous séparait :

— Bravo, bravo, mon ami ! réjouissez bien votre petite tablette !

Le rire gagna l'assemblée entière.

Après un moment, ma voisine me dit en français et sans le moindre accent britannique :

— Excusez-moi, monsieur, de n'avoir pas su me maîtriser. Mais vous parlez si drôlement l'anglais !... ajouta-t-elle en cédant à un nouvel accès de gaieté.

— C'est de la trahison ! lui dis-je avec reproche. Comment ! vous entendez le français, vous e parlez comme une Parisienne, et vous ne me répondiez pas ? vous m'obligiez ainsi à baragouiner un idiome...

— Bien drôle ! interrompit la rieuse. Jugez-en : plus drôle que le français du chevalier Ralph Morton.

Je protestai, elle persista ; et nous engageâmes une discussion sur le martyre des langues, au

point de vue comique. La glace cérémonieuse était rompue, et il s'établit dès lors entre nous une certaine familiarité. Ce premier avantage, sans doute je l'avais acquis à titre onéreux, au prix d'un peu de ridicule. Mais, bah! en dépit de la sentence proverbiale, le ridicule n'a jamais fait de blessures mortelles; il est, au contraire, un principe essentiel de vie pour quantité de gens, qui, sans lui, ne seraient que des morts-vivants. Il entre pour une part notable dans la renommée de la plupart des hommes célèbres. N'est-ce pas surtout à la queue de son quadrupède qu'Alcibiade doit la transmission populaire de son nom?

Ralph nous traitrait à la manière de ses compatriotes, qui, nul ne l'ignore, poussent jusqu'an faste le luxe de la table. L'ordonnance de son souper avait de la grandeur, et il y présidait avec une entente hospitalière qui faisait oublier qu'on était au cabaret. Selon la coutume anglaise, il porta de nombreux toasts : d'abord, aux dames; puis à chaque dame en particulier; puis à ceci et à cela; puis et puis; il en porta tant et l'on

y répondit si bien que plusieurs laissèrent leur raison au fond du verre, et que, insensiblement, l'ébriété gagna tout le monde.

Bref, les premières lueurs du jour contrariaient et atténuaient la lumière du gaz; on éprouvait la fatigue de l'immobilité. Cette séance gastronomique et bachique lassait à la longue; le besoin d'activité se produisait chez tous. A ce moment, et dans cette disposition générale, l'amphitryon se leva et demanda plaisamment la parole pour une motion d'hygiène.

— Mesdames et messieurs, il est d'usage chez les officiers anglais, après un souper prolongé, d'aller au bord de la mer se rafraîchir la bouche au moyen d'huîtres et de vin blanc. Cela remplace, pour eux, la soupe à l'oignon si chère aux buveurs français : autre pays, autres remèdes. Je vous propose donc de nous rendre, à défaut de la mer, au Bois de Boulogne, à Madrid, chez Born; nous y mangerons des huîtres d'Ostende, nous y boirons d'excellent chablis; et si, au vin blanc, les dames préfèrent le lait chaud, elles pourront

se passer la fantaisie de le voir traire sous leurs yeux, à la vacherie de l'établissement.

La proposition fut adoptée à une grande majorité, mais non pas à l'unanimité. Quelques convives prétextèrent ou le besoin de repos ou les exigences de leurs affaires et prirent congé. Parmi les déserteurs, mon voisin le philosophe faisait nombre. J'avais grande envie de l'imiter, n'ayant qu'un goût médiocre pour la marche et les mollusques. Mais j'avais une étude à poursuivre, et je restai parmi les promeneurs. L'étude a tant d'attraits!

VII

Au sortir de la chaude atmosphère des salons, la vivacité de l'air matinal nous saisit et ajouta au trouble de nos esprits. Sous cette impression, nous nous livrâmes à une course désordonnée, dans la rue de Rivoli, courant de droite à gauche, de çà et de là, et faisant tapage, comme des grives affolées de raisin. Mais, parvenus à la naissance des Champs-Elysées, à bout d'haleine et de jarrets, nous nous arrêtâmes, et l'on se groupa

selon ses sympathies, pour marcher régulièrement.

Chaque dame formait naturellement le centre d'un groupe.

La *Vénus sortant du sein des eaux* ouvrait la marche. Elle était escortée de Ralph et d'un hidalgo, une sorte d'hercule récemment débarqué de l'Amérique du Sud. Ce colosse avait la bouche et les poches pleines d'onces, de gourdes et de piastres, et ces diverses monnaies résonnaient incessamment dans ses goussets sous la pression de sa main, sur ses lèvres sous l'action de ses paroles. Premier groupe.

Le second se composait de *madame Putiphar*, au bras d'un magistrat en herbe. Quatre ou cinq amis les escortaient.

Venait ensuite une simple *Baigneuse*, entourée du plus nombreux des états-majors.

La *Chaste Suzanne* et moi fermions la marche, ayant pour compagnons un ténor et un officier d'artillerie.

D'elle-même, et sans que je le lui offrisse, Suzanne prit mon bras, préférence qui s'explique tout naturellement par notre voisinage de table.

Le jour naissait à peine. Les Champs-Elysées étaient complètement déserts : pas une âme. Dans cette solitude, ils nous semblèrent immenses, et les comparant, par la pensée, à ce qu'ils paraîtraient à nos yeux quelques heures plus tard, nous pûmes, occasionnellement, apprécier combien l'homme *meuble* mouvemente et amoindrit l'espace.

Bientôt nous arrivâmes au bois de Boulogne, non encore transformé, et qui, s'il n'avait pas, comme aujourd'hui, les agréments d'un parc, offrait du moins ceux que l'on aime à trouver dans les bois : les sentiers perdus, les endroits écartés, les retraites mystérieuses. Si l'œuvre nouvelle commande l'admiration, l'ancien bois n'a point disparu cependant sans laisser quelques regrets. On pouvait y échanger un coup d'épée et un baiser; on pouvait s'y entr'égorger et s'y aimer discrètement. Impossible de trouver là

désormais une place pour satisfaire sa vengeance ou sa tendresse. Pas un coin pour la haine, pas un réduit pour l'amour. Tous les sentiments, bons ou mauvais, en sont bannis. C'est un terrain neutre, un joli promenoir à l'usage des élégants eunuques de la reine des cités. On comprend donc les regrets donnés à l'ancien bois par les gens prompts à mettre leur cœur sur leurs lèvres et flamberge au vent.

Après avoir franchi la porte Maillot, notre troupe s'engagea dans la route qui longe obliquement l'avenue de Neuilly pour aboutir à Madrid, but et terme de notre pélerinage. Nous n'avions pas fait dix pas sur la poussière de cette route que Suzanne me dit à l'oreille, et avec autant de familiarité que si elle se fût adressée à son mari ou à son frère :

— Priez ces messieurs de nous devancer, j'ai besoin de renouer le lacet de ma bottine qui vient de se détacher.

Cette crainte pudique de montrer le bas de sa jambe, de la part d'une femme qui venait de po-

ser pour la *chaste Suzanne* devant cinquante lorgnettes, me parut un peu singulière. Mais la pudeur est toujours respectable, même dans la bizarrerie de ses inspirations.

A ma prière, le ténor et l'officier d'artillerie prirent du champ.

— Est-ce que vous trouvez bien amusant de nous promener en troupeau comme des moutons? me dit-elle à voix basse, et avec une certaine expression de honte.

J'ai perdu le souvenir de ce que je répondis, mais je tendis la main à ma compagne, elle m'abandonna la sienne, et nous prîmes, de toute notre vitesse, la direction d'Auteuil. C'était à peu près tourner le dos à nos compagnons. Nous courûmes assez longtemps, de peur d'être poursuivis et réintégrés, bon gré mal gré, dans les rangs de la bande joyeuse. Mais un quart d'heure suffit à nous rendre la sécurité, et nous fîmes une halte, moins par besoin de repos que par inspiration machinale, un peu déterminés par

un tertre de gazon qui s'offrait à nous sur la lisière du chemin. Suzanne y prit place. Je m'assis, non à son côté, mais en face d'elle; peut-être serait-il plus vrai de dire que je m'agenouillai sur l'herbe touffue que foulaient ses pieds.

Nons étions enveloppés dans un silence solennel, interrompu seulement, d'instant à autre, par le sifflement du merle ou par les cris joyeux dont les oiseaux saluent l'apparition du soleil. Tout autour de nous était paix et sérénité : pas un bruit humain. Quel lieu et quel moment propices pour l'expansion! Cependant, nous n'échangions pas une parole; nous cédions à l'embarras d'une entrée en intimité si prompte, à la surprise de nous traiter en amis avant d'avoir, pour ainsi dire, fait simple connaissance. Nous pensions, chacun de son côté, qu'il nous fallait faire un pas rétrograde. Notre désir d'apprendre à nous connaître était pareil. En manière de préludes, Suzanne arrêtait sur mes yeux un regard chargé d'interrogations. J'y répondais de mon mieux, et parfois, à la soudaine coloration de mon visage, je sentais que ce regard scrutateur

et plein d'effluves magnétiques avait pénétré jusqu'à mon cœur.

Nous ne pouvions, pour l'heure présente, sortir convenablement de cette situation tendue que par une diversion. Suzanne, la première, rompit le charme qui reliait nos pensées. Elle passa, à plusieurs reprises, la main sur son front, comme pour en chasser une idée importune, et elle s'écria d'un ton affecté de plaisanterie :

— Parlons anglais, parlons anglais! je vous en prie.

— *I do not understand.*

Et elle éclata en rires.

Adieu la rêverie, la muette contemplation, les regards sympathiques, la communion des esprits! Le rire tue tout cela.

La mobilité des impressions, chez les femmes, ne se peut comparer qu'à la tenacité de leur vouloir. Si je l'avais ignoré, Suzanne me l'eût appris. Elle redevint instantanément la rieuse du souper. En outre, ayant acquis conscience de son empire

sur moi, elle se plaisait à en faire us et abus. Sa conduite était celle d'une enfant gâtée. A tout propos, pour marcher au soleil ou à l'ombre, sur l'herbe ou sur le sable, elle se prononçait avec autorité et tranchait la question. Sans doute elle voulait éprouver ma faiblesse ; mais elle oubliait que, dans certaines circonstances, la faiblesse même fait la force des hommes, comme elle est toujours la sauvegarde des enfants.

Si parfois je tentais la résistance, elle prenait un petit air mutin, et accentuait avec lenteur ces trois mots : Je le veux ! A la vérité elle les commentait par un ravissant sourire. Je cédais alors, et avec plaisir, sachant bien qu'une femme en disant : « Je le veux, » perd naturellement l'habitude et le droit de dire : « Je ne le veux pas. »

Par exemple, en poursuivant notre promenade, nous nous croisâmes avec un jeune palefrenier qui conduisait à la station voisine trois de ces ponies qui font, à un franc l'heure, la joie des grisettes, des clercs d'huissier et des collégiens. Suzanne manifesta le désir de monter un de ces

ponies. Aussitôt je la pris dans mes bras et la mis en selle.

— Allons, en route! lui dis-je.

— Eh bien, et vous?

— Je vais vous suivre et maintenir, à l'aide de ma canne, votre monture dans la bonne voie.

— Du tout, du tout; j'entends prendre le galop, et il faut m'accompagner.

— Impossible. Si j'étais vu sur un tel bidet, je deviendrais la fable de tous les gens qui me connaissent.

— Mauvaise excuse. Vite, à cheval, je le veux!

L'ordre était précis, mais corrigé par un sourire dont l'éloquence m'inspira cette réflexion : Richelieu, pour plaire à sa souveraine, n'avait-il pas dansé la sarabande? Sans doute, le sang des Césars ne coulait pas dans les veines de Suzanne; mais n'était-elle pas une reine de jeunesse et de beauté? De mon côté, je n'avais peut-être pas

tout à fait le génie politique de l'illustre cardinal; pourquoi me montrer plus susceptible que lui à l'endroit de la dignité personnelle? Il avait gambadé, je pouvais chevaucher. C'était logique. J'enfourchai la bête.

Pourtant, grand Dieu! galoper sur une rosse de louage, en plein bois de Boulogne, escorté par un groom en blouse et en sabots, quelle sarabande!

Je pris la tête de la cavalcade, et la dirigeai, par les allées les plus ombreuses, vers la partie la moins fréquentée du Bois, vers le Point-du-Jour. Puis, nous fîmes une sortie sur la grande route et, la voyant déserte, nous la suivîmes jusqu'au pont de Sèvres. Là, nous congédiâmes nos montures et gagnâmes pédestrement le bord de l'eau. Suzanne voulut faire une promenade nautique; je cédai à ce nouveau caprice, sans produire une seule objection. Il n'y a que la première sarabande qui coûte.

Bientôt ma compagne s'attrista de voir la fati-

gue qu'éprouvait à remonter le fleuve notre vieux marinier, et nous reprîmes terre. Le hasard du débarquement nous amena dans un village de la rive, qui avait, le dernier dimanche, fêté son patron, et s'apprêtait manifestement à le *refêter* le dimanche suivant, car les voitures et les baraques des saltimbanques encombraient encore le champ de foire. Suzanne voulut visiter, dans le désordre où nous les surprenions, les divers phénomènes que l'on exhibait dans ces chariots et sous ces tentes. Il me fallut bien la suivre. Nous visitâmes donc, en leur déshabillé, la femme sauvage, la femme à barbe de sapeur, la femme naine, l'enfant cyclope, le veau à deux têtes, etc. C'était affreux. Mais c'était ma dernière sarabande!

Après tant de pérégrinations à pied et à cheval, *sur la terre et sur l'onde*, nous éprouvions le besoin du repos. Nous allâmes le demander aux ombrages de Saint-Cloud et aux pelouses de son annexe, le délicieux parc de Montretout. Suzanne était redevenue sérieuse et sympathique. Ce fut le moment des confidences et des épanchements. Je sus enfin comment une femme, jeune, belle

et distinguée, passe à l'état de *tablette vivante*. La mine que m'avait indiquée mon voisin de table, le philosophe allemand, renfermait les métaux les plus précieux et les plus vulgaires : de l'or, du fer et du cuivre. Ma compagne m'initia aux principaux faits de sa vie. Je ne les rapporterai point ici. Ce serait greffer un trop long drame sur la petite histoire de Ralph.

Bref, la nuit nous trouva dans une auberge du pays, attablés, face à face, devant un lapin *sauté* et une omelette aux herbes, et nous désaltérant avec du vin de Suresnes. Cela composait le luxe culinaire de la localité. Il ne nous en fallait pas plus, ni même tant; car nous étions tous les deux naturellement sobres. Les recherches gastronomiques du festin de Ralph avaient été des perles perdues pour nous. Satisfaits l'un de l'autre, et dans le plus parfait accord, nous vivions, depuis longues heures déjà, absorbés en nous-mêmes, dans l'entier oubli du monde, de ses lois, de ses conventions et des intérêts qui nous y attachaient. Ces heures d'oubli, plus tard, on les expie, et c'est justice; mais le souvenir en reste à jamais dans

la mémoire, comme un inaltérable parfum de jeunesse.

Il fallait se disposer à la retraite. Suzanne, infatigable, eût désiré opérer notre retour à pied. Mais, avant de rentrer à Paris, nous avions à faire escale à Madrid. Il nous importait de savoir ce qu'étaient devenus, après notre désertion, ses compagnes et mes amis. La diligence nous était commandée si nous voulions arriver chez Born avant la fermeture de l'établissement. Je la décidai donc sans peine à monter en voiture.

Elle avait désappris à dire : « je le veux. »

Aux approches de la maison Born, nous la vîmes brillamment éclairée, et des timbres de voix à nous bien connus frappèrent nos oreilles. Je fis arrêter à distance la voiture qui nous avait amenés, et j'allai aux écoutes. Les fenêtres du rez-de-chaussée étaient toutes grandes ouvertes. Les convives obstinés de Ralph siégeaient là. Du point obscur où je m'étais placé, je voyais et

j'entendais nettement tout ce qui se faisait et se disait dans cette salle de réunion. On y fumait, buvait, jouait et discourait. La table principale était chargée de verres de toutes formes et de tous pays. On y voyait, côte-à-côte, la fiole de Dantzic, la marie-jeanne du Rhin, la bouteille de la Jamaïque, le flacon de cognac, le cruchon de Hollande, et tant d'autres ! Ralph présidait toujours ; seulement, il avait échangé son habit d'apparat contre une robe de chambre, et son cou était enveloppé de nombreuses ligatures.

Quel singulier accoutrement ! avait-il donc établi là ses dieux lares ?

L'officier d'artillerie, qui fumait philosophiquement son cigare au dehors, m'aperçut à mon poste d'observation. Il vint m'y surprendre. En peu de mots, il m'apprit ce qui s'était passé depuis l'heure matinale de notre désertion.

Le mauvais exemple que Suzanne et moi avions donné, avait été suivi. On ne suit guère que ces exemples-là. Notre absence ne fut révélée

à la bande joyeuse qu'au moment où elle eut à constater celle de madame Putiphar et du magistrat en herbe. Pour mettre terme à ces fugues, Ralph exigea galamment des deux dernières dames qu'elles prissent le bras d'un cavalier, et naturellement il offrit le sien à la *Vénus sortant du sein des eaux.* L'hidalgo réclama pour lui cette faveur. Ralph fit valoir ses droits. Et comme, entre les deux, le choix de la déesse semblait balancer, le colosse aux piastres, pour le déterminer à son bénéfice, apostropha Ralph d'une moquerie injurieuse. Le nain, trop petit pour souffleter le géant, lui cingla le visage de son *stick*. Cet outrage demandait du sang. On se battit sur l'heure. Born prêta des épées, et la plus proche clairière servit de champ-clos. Le chevalier, selon son expression, tira une palette de sang à son ami l'Espagnol, et lui-même eut les chairs du cou labourées par le fer de son rival. Après s'être battus et serré la main, comme il convient entre gentlemen, le blessé fut reconduit en voiture à son domicile. De son côté, Ralph, refusant tout secours auxiliaire, pansa seul, dans un cabinet particulier, ce qu'il appe-

lait son égratignure. Seulement, il envoya chez lui demander sa ménagère et des vêtements de chambre. Depuis le matin, cette bonne vieille camériste, installée dans une pièce voisine de la salle du festin, venait, d'heure en heure, arracher son maître à la table pour renouveler son cataplasme.

Quant à la *Vénus sortant des eaux*, elle s'était vraisemblablement replongée dans l'onde, car, depuis l'alerte du combat, elle avait disparu. La *Baigneuse* avait demandé la permission de se retirer, et le choix qu'elle fit de son cavalier, choix dû au hasard sans doute, tomba sur un compatriote de Ralph, dix fois millionnaire.

— A midi, ajouta l'officier, on se mit à table, sous prétexte de manger des huîtres : le déjeuner dure encore. Tout à l'heure, il va changer de nom ; car la broche tourne pour le souper. Nous ne devons quitter la place qu'à bout de force vitale. Le chevalier le veut ainsi. C'est absurde, mais cette absurdité je la lui pardonne par sympathie pour sa bravoure. Tudieu, qu'il s'est bien

battu ! Moi, qui ai la prétention de m'y connaître, je lui signerai, quaud il voudra, un brevet de crâne.

Je recommandai la discrétion à l'officier et rejoignis Suzanne.

La nuit était très-avancée quand nous nous séparâmes à la porte de son domicile, derrière l'église de la Madeleine. Avant de me quitter, elle me fit promettre de revenir la prendre quelques heures plus tard, à neuf heures du matin, pour aller explorer ensemble une des forêts environnantes, Vincennes, Saint-Germain ou Fontainebleau. Cette enfant de l'Amérique avait dans les veines un reste de sang sauvage. Elle était amoureuse du silence, de la solitude et des senteurs des bois.

Le lendemain, je me réveillai à dix heures. Ah diable ! Le temps de faire ma toilette et de gagner la demeure de Suzanne, il serait midi; ma compagne de la veille aurait certainement perdu patience. Et puis, dans notre entier oubli de

toutes choses, nous avions conséquemment oublié de nous apprendre nos noms respectifs. Comment, sans inconvenance, la demander ou la désigner à son concierge? Peut-être faisait-elle le guet à sa fenêtre, comme sœur Anne à sa tour? Mais c'était une simple probabilité. Enfin, je replongeai ma tête dans les molles profondeurs de l'oreiller et lui demandai conseil. Si je revoyais Suzanne, je l'aimerais. Or, aimer une tablette vivante, c'était se condamner à mourir de jalousie et de honte. Je n'étais pas assez riche pour lui imposer le sacrifice de sa profession. Ce sacrifice, d'ailleurs, selon toute prévision, elle s'y fût refusée; car elle *posait* moins par nécessité que par goût. La veille, sur les pelouses de Montretout, elle m'avait parlé de son art avec une éloquence passionnée, et l'on ne renonce pas aisément à une carrière qui inspire l'enthousiasme. Mais, par supposition gratuite, eût-elle consenti, sur la foi d'un amour réciproque, à m'engager son avenir, que son passé n'en fût pas moins resté entre nous une source de muettes et poignantes douleurs. Nous avions eu, comme Figaro, notre folle journée; la raison

voulait qu'elle n'eût pas de lendemain. Je m'arrêtai donc au parti, sage jusqu'à l'héroïsme, d'une brusque rupture. Pourtant, nous devions nous revoir. Les hasards de la vie nous amenèrent, dans la suite, à des relations qui contrastaient étrangement avec nos rapports d'un jour.

VIII

A huit jours de là, je reçus la visite de Ralph; sa physionomie était empreinte d'une extrême tristesse. Je pensai que, à bout d'argent, l'heure des regrets avait sonné pour lui. Je me trompais. Après quelques premiers et inutiles propos, il me dit, avec des larmes dans les yeux et dans la voix :

— Je viens à vous pour soulager un peu mon cœur, en vous confiant mes chagrins. Il m'est

impossible de maîtriser le besoin de parler d'elle.

— S'agit-il de la princesse En-ska ?

— Oui. L'ingrate ! Elle que j'aimais tant !

— Elle était, vous le savez, ma compagnie habituelle, ma dernière affection sérieuse. Si, parfois, je cherchais, loin de sa présence, de passagères distractions, je ne lui en restais pas, pour cela, moins profondément attaché. Eh bien, nos relations déjà anciennes, mon active amitié, mes soins de tous les jours, ma sollicitude de chaque heure, mon dévouement cent fois mis à l'épreuve, de nombreux bienfaits offerts comme de simples bons offices, tout, elle a tout rompu, tout trahi, tout oublié ! Et de quelle façon méprisante et cruelle me l'a-t-elle appris, mon Dieu ! Partie à la campagne, sans me prévenir, sans me laisser un mot d'information sur le but et la durée de son voyage. Après quinze jours d'absence, elle m'a fait remettre inopinément une lettre de rupture, telle, par la brutalité de sa forme, qu'une vivandière ne l'écrirait point à un caporal; une lettre si odieusement injurieuse,

que je n'ose pas même vous la montrer, pas même la relire. Pour comble de souffrance, je suis fondé à croire, j'ai la certitude que cette abominable lettre lui a été imposée et dictée par un complice de sa fuite qui m'a ravi son affection. Aussi, je ne demande plus rien à Dieu, que de me laisser vivre assez longtemps pour découvrir ce misérable et le châtier de ma main. Quant à l'ingrate, ma colère ne l'atteint pas; je lui ménage mes malédictions pour m'avoir laissé, tout en me désespérant, une consolation. Oui, entre elle et moi, il y a un secret d'une nature délicate, et ce secret, elle l'a du moins respecté; la teneur de sa lettre en témoigne. Cette discrétion, de sa part, sollicite mon indulgence.

— Elle ne tardera pas sans doute à venir expliquer sa conduite, et, dans votre généreuse disposition, vous lui rendrez vos bons sentiments.

— Jamais. Je suis trop fier pour pardonner la trahison, et pas assez bon chrétien pour pardonner les offenses. D'ailleurs, elle a fait à mon cœur et à mon orgueil une double blessure dont je ne guérirai pas. Je suis touché à mort. Je le sens.

Que je vive seulement assez pour me venger, et je quitterai ce monde sans regret.

Avant de se retirer, Ralph me fit promettre une très-prochaine visite.

— Ne tardez pas à venir, ajouta-t-il, si vous voulez me donner la poignée de main du grand départ et recevoir mon adieu suprême.

Quelques minutes à peine s'étaient écoulées, depuis la sortie de mon cabinet du pauvre Ralph, qu'Olivier entrait chez moi. Je ne l'avais pas vu depuis la soirée des Italiens, c'est-à-dire depuis trois semaines environ. Sa physionomie était radieuse.

— Ralph sort d'ici, lui dis-je; vous vous êtes rencontrés sans doute ?

— Non, Dieu merci ! Ne me parle pas de cet affreux petit monstre; il provoque toutes mes répulsions. Parlons de toi. Qu'es-tu devenu durant ma longue absence?

— Ou je ne te connais pas, Olivier, ou tu es

plus pressé de me raconter tes prouesses que de connaître l'emploi de mon temps.

— C'est vrai. Mon cœur déborde de joie, et je suis venu surtout pour l'alléger un peu de ce trop plein de satisfaction, en le déposant dans le tuyau de ton oreille. — Je suis, mon cher ami, je suis le plus heureux des hommes !

— Je t'en félicite : laisse-moi, je t'en prie, te regarder bien en face et tout à mon aise. Tu comprends : un homme parfaitement heureux, cela contraste avec ce que l'on voit communément.

— Allons, pas de plaisanteries !

— Soit ! — Tu es donc le plus heureux des hommes. Eh bien, là, franchement, tu en as l'air; tu as, en vérité, le physique de ton emploi, comme disent les comédiens.

— Tu devines qu'il y a de l'amour sous jeu ?

— Oui ; je vois que tu as trouvé le placement de ton diamant.

— Mais à quelle main aristocratique il brille, il te faudrait le voir pour le croire, c'est le cas de le dire. Ah ! mon ami, quelle femme! s'écria-t-il avec une expression enthousiaste. De la jeunesse, de la beauté, de la grâce, de l'esprit, de la naissance. Elle réunit toutes les séductions et toutes les distinctions. Elle fait, à la fois, raison à mon cœur, à mon intelligence, à mon orgueil et à ma vanité. J'avais toujours ambitionné l'amour d'une grande dame; c'était mon rêve. Je voyais terne, faute d'une étoile, le ciel de ma jeunesse. Aujourd'hui, ce ciel est radieux : mon rêve est réalisé. Sans doute, j'avais été aimé par des femmes jolies et charmantes; mais, je puis l'avouer à présent, elles ne s'élevaient pas au-dessus du niveau banal. Aucun relief dans le caractère, aucune saillie dans l'esprit. Absence complète d'éducation; la vulgarité en fin corsage, le vide de la parole atténué par la fraîcheur des lèvres; en un mot, le même moule agréablement commun. Toutes, dès leur jeune âge, s'étaient mises également en révolte contre la règle sociale et la règle des participes. L'expression écrite de leurs sentiments causait à la syntaxe les plus atroces douleurs. Comme d'autres

cherchent la richesse dans le mariage, j'en étais arrivé, moi, à fuir la pauvreté de l'orthographe dans l'amour. Le croirais-tu? je n'ai jamais osé relire ma correspondance amoureuse, tant elle avait d'analogie, au point de vue grammatical, avec un livre de cuisinière. Quelle humiliation! Au contraire, les petits billets parfumés que je reçois à présent, outre qu'ils me ravissent moi-même, sont de nature à réjouir, par la vivacité de leur formule, les ombres de madame de Sévigné et de Balzac, et, par leur correction, les ombres de Lhomond, de Boiste, de Girault-Duvivier et de Chapsal. Quelle caresse pour ma vanité! — Ah! quelle femme, mon cher ami, quelle femme!

Sur ce thème exclamatif, que je croyais épuisé, Olivier s'abandonna, un quart d'heure durant, à des fantaisies d'éloquence descriptive, qu'il est au moins inutile de rapporter ici. Il m'apprit ensuite qu'il cachait son bonheur et sa châtelaine dans un cottage situé sur les bords de la Marne, à quelques lieues de Paris; et, en veine d'éloquence, il consacra plus d'un quart d'heure encore à la description de cet Eden, qui, par ses

enchantements, faisait passer relativement les jardins d'Armide à l'état de simple potager. Enfin, et en manière de conclusion, il me dit plaisamment :

— Mes devoirs de chevalier français ne me permettent pas de t'en dire davantage. Mais j'espère bientôt triompher des scrupules de mon adorée, et la décider à t'admettre dans notre secret et dans notre intimité. Tu la verras, tu l'admireras, et tu m'envieras !

— Je ne veux point la connaître.

— Pourquoi ?

— Tout simplement parce que je suis l'ami de ta femme, et que, à ce titre, il y aurait indignité de ma part à visiter ta maîtresse.

— Ah ! traître ! Quand je t'ouvre mon cœur en effusion, tu y glisses sournoisement le remords : tu me parles de ma femme !... Va, tu n'es plus mon ami ! Je ne te reverrai jamais. Adieu !

Et il s'enfuit avec précipitation.

Je connaissais Olivier de trop longue date pour me méprendre sur la portée de ces paroles de colère. Il était plus mécontent de lui que de moi.

IX

J'allai voir Ralph, comme je lui en avais fait la promesse. Je le trouvai au lit. Après les premiers propos, il fut amené à me dire :

— Je sens ma fin prochaine, cher ami ; je sens de jour en jour, d'heure en heure, la vie se retirer de moi. Mon entourage expliquera ma mort prématurée par ceci et cela, surtout par l'usage de l'opium. Vous saurez, vous, que mon pauvre corps aura cédé aux souffrances de mon âme,

que je serai mort de chagrin. Ne tardez pas à revenir, je vous en prie. Ce n'est pas, croyez-le, que je redoute de m'éteindre dans l'isolement. Non; que mes yeux dépossédés de la lumière, soient fermés par une main amie ou mercenaire, je ne m'en soucie point; que même je sois enseveli les yeux grandement ouverts, il m'importe peu. C'est pur préjugé. Je connais les ficelles de la mise en scène des derniers moments, et j'en fais le même cas médiocre que de la pompe des funérailles. Ceux qui auront quelque raison de me regretter, me regretteront parfaitement chez eux, à leurs moments de réflexion, et dans dix, dans vingt ans, aussi bien et davantage peut-être, qu'à mon heure finale. Je ne tiens donc nullement à m'éteindre au milieu de démonstrations puériles. Mais j'ai un secret à vous confier, et je n'aurai le courage de m'en ouvrir à vous qu'au dernier moment. Revenez, revenez bientôt, je vous en prie.

Il me sembla que Ralph exagérait son mal. Rien chez lui ne révélait un danger de mort. Retenu, d'ailleurs, par d'autres devoirs, je laissai

dix ou douze jours s'écouler avant de lui faire une nouvelle visite.

Je n'eus pas plutôt franchi le seuil de sa demeure que je pressentis un événement.

Un groupe de commères stationnait sous la voûte. Elles discouraient entre elles d'un air contrit et avec la gesticulation extra-expressive particulière à cette sorte de gens. A distance, j'aperçus, grandement ouverte, la porte du logis de Ralph. Tout ce désordre annonçait un malheur accompli ou imminent.

Je pénétrai dans la première pièce. Un monsieur tout de noir habillé, comme le page de madame Marlborough, siégait devant le petit bureau du maître. — Il écrivait sur du papier timbré. Etait-ce donc un magistrat ?

Plusieurs locataires de la maison l'entouraient. Leurs physionomies exprimaient la consternation. La vieille ménagère du malade, me reconnaissant, vint à moi et me dit tout en pleurs :

— Ah! monsieur, quel malheur! vous ne saviez rien non plus, n'est-ce pas? Comme il nous a tous trompés!

Je la crus folle et m'adressai au monsieur tout de noir habillé.

— Le chevalier Ralph Morton est-il donc plus malade, monsieur?

— Monsieur, me répondit-il, tout est fini pour *elle*.

— Il est mort?

— Oui, monsieur, *elle* est morte.

— Nous ne nous entendons pas, monsieur. Je vous parle du chevalier Ralph.

— Monsieur, le chevalier Ralph Morton était une chevalière.

— Que voulez-vous dire?

— Ce prétendu chevalier était une femme.

— Impossible !

— Je viens de constater le fait, légalement, par ce procès-verbal. Si vous en doutez, lisez.

Le monsieur tout de noir habillé était le médecin chargé par l'autorité municipale de constater les décès, fonctionnaire que le peuple désigne sous la qualification de médecin des morts.

Je le saluai et m'enfuis, plus honteux encore qu'attristé.

Quoi! ce bohême, cet intrépide voyageur, cet érudit, ce linguiste, cet astronome, cet artiste, cet original, cet admirateur passionné du plastique, ce boxeur, ce bretteur, ce coureur d'aventures, ce buveur d'opium, ce penseur, ce franc parleur, ce décoré, ce gai compagnon, c'était une femme !

Mes amis et moi, et cent autres, et mille autres avec nous, nous avions été complètement dupes de ce travestissement ! — Mais si Ralph était une femme, — et désormais le fait était notoire, —

comment expliquer certaines habitudes de sa vie? Comment expliquer, notamment, le chagrin mortel que lui fit éprouver l'abandon de la princesse En-ska? Je me perdais en naïves conjectures.

Les journaux du lendemain annoncèrent la mort de Ralph, et révélèrent, comme singularité, le secret qu'il avait eu l'art de si bien garder durant sa vie.

Dès le matin, deux de mes amis, devenus, depuis quelques mois, ceux de Ralph, montèrent chez moi; la révélation des journaux les avait émus autant que, la veille, je l'avais été moi-même. Nous tînmes conseil.

Nous rendrions-nous d'office, puisque personne ne nous y conviait, aux funérailles du mystificateur?

Il y avait pour et contre.

Ralph n'avait revêtu le costume masculin que pour jouir d'une plus grande liberté d'allures;

non point pour capter la confiance. Ce n'était point un intrigant ou une intrigante. Sa vie était modeste, et son train à peu près proportionné à ses ressources. Depuis dix ans il était fixé à Paris; il y avait de nombreuses et très-honorables relations, et nul ne lui refusait enfin cette considération banale à laquelle la bonne tenue personnelle et la plus vulgaire probité donnent droit. Sans doute, il avait surpris notre bonne foi! mais fatalement et dès le premier jour. Nous désabuser dans la suite, n'était-ce pas altérer ou même rompre nos rapports? — Quant à sa brochette de croix, où, à quel titre et sous quel costume les avait-il obtenues? Il était permis de conclure à une usurpation. Mais cette usurpation probable relevait surtout, en ce temps-là, du spirituel tribunal de la moquerie. Délit chez tout autre, ce n'était chez Ralph qu'une fantaisie de parure. Des juges de police correctionnelle même l'eussent absous. Dans sa jeunesse, lorsqu'il portait des robes, il mettait des rubans à son corsage et à ses bonnets; plus tard, lorsqu'il adopta les pantalons, il mit des rubans à son cou et à ses boutonnières. Simple inspiration de

goût pour les fanfreluches, affaire de toilette, pas autre chose. Très-certainement, sa vie n'était point de celles que l'on offre en exemple dans les pensionnats; il n'avait aucun titre à figurer, comme héros, dans le livre de la *Morale en action*. A coup sûr, ce n'était pas un philanthrope. Mais enfin, malgré ses étrangetés et ses bizarreries, sa vie n'était point dépourvue de toute valeur. Et puis, si l'un de nous l'eût précédé dans la tombe, il lui eût, à n'en pas douter, rendu les derniers devoirs. Il fut donc résolu que nous aurions le courage de notre affection pour le défunt ou la défunte.

Quand nous arrivâmes au seuil de la maison mortuaire, nous le trouvâmes encombré de nombreux et brillants équipages. Ils attendaient là les parrain et marraine et toute la famille d'un enfant né dans la nuit même et que l'on se disposait à présenter au baptême. La modeste voiture qui renfermait la dépouille de Ralph faisait route, seulement depuis quelques instants, vers le champ du repos. Les cérémonies se succèdent et ne se ressemblent pas. Tout ici-bas se peut

résumer en deux mots : destruction et reproduction.

Après avoir fait ainsi, à l'égard du chevalier et en pure perte, acte de cordialité dernière et d'abnégation vaniteuse, nous nous séparâmes. Je pris machinalement, pour regagner mon logis, le chemin que sans doute avait suivi le convoi du mort : le faubourg du Roule et les boulevards extérieurs.

Je passe rarement devant le cimetière du Nord sans y entrer. Il y a là plusieurs tombeaux qui me sont chers et que je vais saluer d'un souvenir. Un gardien du lieu m'apprit que Ralph avait reçu la sépulture des pauvres. Les mots de *fosse commune* me firent froid au cœur. Je refusai enfantinement l'offre du gardien de m'y conduire. La sépulture en commun se présentait à mon esprit avec tout l'attirail d'une de ces idées croquemitaines que l'on surprend aux lèvres de sa nourrice, et que la réflexion corrige ou détruit plus ou moins complètement et tardivement.

Je quittai le cimetière en même temps qu'une

dame vêtue de deuil. Sa démarche était très-élégante, mais l'épaisseur de son voile m'empêchait de distinguer ses traits. Nous descendions, pour ainsi dire, côte à côte, l'avenue qui, du champ du repos, aboutit au boulevard. La première, et après quelque hésitation sans doute, elle m'adressa la parole. Je reconnus alors la princesse En-ska.

— Ah! monsieur, me dit-elle avec des larmes dans la voix, quel excellent ami nous avons perdu tous les deux!

— Il paraît, madame, que c'est une excellente amie que nous avons perdue?

La noble dame éluda une réponse.

Parvenus au lieu où sa voiture l'attendait, et avant d'y prendre place, elle me dit encore :

— Venez me voir, je vous en prie. Ce n'est qu'avec vous que je puis parler de lui à cœur ouvert!

Elle me tendit familièrement la main, moins

en signe d'adieu que d'un prompt revoir, et le cocher tourna bride.

Je regardai avec une sorte d'hébètement la voiture s'éloigner, et, la voiture disparue, je restai un certain temps encore à cette place et en telle disposition. A la main que venait de me donner à presser sympathiquement la princesse En-ska, j'avais reconnu le diamant d'Olivier.

Nul n'ignore, pour l'avoir appris des philosophes de tous les temps et pour en avoir fait soi-même quelques expériences, que le cœur des femmes est un foyer de contradictions et de bizarreries, une énigme inexplicable. C'est une banalité anté-diluvienne. Dès qu'on a vingt ans, on est fixé sur ce sujet. On ne dépense plus sa peine à l'étude d'un hiéroglyphe indéchiffrable, sans refuser, toutefois, son admiration aux caractères étranges et charmants dont il est composé. Néanmoins, on admettra que, dans la circonstance, l'énigme se produisait assez compliquée pour provoquer un premier saisissement de stupéfaction.

En rentrant chez moi, j'y trouvai Olivier. Il

parcourait, en m'attendant, les mémoires de la chevalière d'Eon, ce Ralph du siècle dernier.

Dans un premier regard, nous échangeâmes le sentiment intime de notre mutuelle confusion.

— Quelle école! me dit-il.

— Oui. Elle nous servira dans l'avenir.

— Pour moi, elle a été double.

— Je le sais.

— Comment cela?

— Je viens de rencontrer au cimetière Montmartre une Armide éplorée qui portait au plus joli doigt de sa main ton diamant vainqueur.

— La malheureuse! que ne me donnait-elle dans ses affections, dix rivaux plutôt que cette affreuse rivale! J'en éprouverais moins de honte! s'écria-t-il, en cachant sa tête dans ses mains.

Il me fit alors, en détail et au long, le récit de ses rapports avec la princesse En-ska, histoire banale des plus vulgaires amours. Il en eût lui-même haussé les épaules, s'il n'en eût été le héros.

Voyant Olivier si triste et si abattu, je fis effort pour le distraire.

— Voyons, lui dis-je, monte à ton observatoire habituel; après tout l'aventure a son côté plaisant. Envisage-la au point de vue de la vieille gaîté gauloise.

— Impossible! Je sens sur ma tête quelque chose comme mille kilos de plomb. Je voudrais rire, que je ferais la grimace.

— Allons dîner à la campagne et nous retremper un peu au grand air?

— A la campagne? Tu n'as donc pas remarqué ma toilette?

— Tu as ton costume d'atelier! qu'importe!

— J'ai mon costume de voyage et je pars dans une heure.

— Tu pars ? et où vas-tu ?

— Tu me le demandes? Morbleu ! s'écria-t-il avec explosion, je vais retrouver ma bonne chère femme et mon adoré bambin. Je vais, à force d'amour pour eux, tâcher d'oublier que je les ai momentanément délaissés ; je vais enfin, comme tu le disais, me retremper dans l'air pur et sain, dans les franches senteurs des affections de famille. Ce sont les seuls sentiments vrais et les seuls vraiment bons qu'il nous soit donné d'éprouver ici-bas... Marie-toi !

Ce trait jovial, quoique lancé très-sérieusement, me rassura sur la disposition humoristique de mon ami. Le naturel revenait chez lui, sinon au galop, du moins à petit trot d'agréable allure.

Je fus lui faire conduite jusqu'à l'embarcadère. — Aux approches de la séparation, il me dit :

— Sais-tu quelle conclusion morale il faut tirer de nos relations avec Ralph et son Armide En-ska?

— C'est d'aller vivre au milieu des bois, en compagnie des loups ?

— Non. C'est seulement de mettre une sage lenteur à donner sa main et son cœur.

— Vivre dans la défiance de tout témoignage primesautier de sympathie, de toute démonstration amicale spontanée, c'est bien triste!

— Oui, sans doute : moins triste cependant qu'une école semblable à celle que nous venons de faire.

Et changeant subitement de ton, il poursuivit :

— D'ailleurs, la morale serait, en vérité, d'une observation trop facile, si respectable, déjà à tant de titres sacrés, elle se recommandait encore par la gaîté.

Cette fois, on le voit, le naturel d'Olivier revenait à fond de train. Je le vis partir sans inquiétude.

X

Dix ans se sont écoulés.

Un de mes amis, négociant-exportateur, qui a des intérêts considérables dans l'Amérique du Sud, vint un jour m'inviter à dîner. Il voulait me mettre en rapport avec le nouveau ministre d'une des petites et turbulentes républiques de ce pays.

C'était un aimable homme que ce diplomate d'outre-mer. Il me présenta lui-même à sa femme

qui, à ce moment, dans un coin retiré du salon, recommandait la sagesse à deux beaux enfants *terribles*, c'est-à-dire adorés. J'eus alors à maîtriser un peu d'émotion : dans la femme de ce dignitaire américain, de ce riche et galant homme, je reconnus Suzanne, ma petite tablette vivante.

Ma joyeuse et expansive compagne du bois de Boulogne et de Montretout, ne parut éprouver de ma présence aucun embarras, pas même le plus léger trouble. Son accueil fut plein de bonne grâce, mais elle ne parut pas me reconnaître. Je suivis naturellement son exemple.

Puisqu'elle ne voulait pas avoir de mémoire, il m'était impérieusement commandé de laisser la mienne au repos. Je crus que, par réminiscence de son ancien métier, elle *posait* pour l'oubli. Je me trompais. Nous nous trouvâmes seuls; j'attendais, sinon un mot, du moins un mouvement de physionomie, un simple regard de reconnaissance. Rien, absolument rien. Elle avait bien et entièrement oublié notre folle journée. Je

l'ai vue cent fois depuis, et je la vois souvent. Nous sommes très-bons, quoique encore nouveaux amis.

A coup sûr, et en toute sincérité, elle me qualifierait de menteur si, par impossible, je m'avisais de lui apprendre que notre affection réciproque remonte à une date déjà respectable, — respectable si l'on veut.

Je cite ce fait pour apprendre au lecteur ce que peut devenir, exceptionnellement, une tablette vivante, et aussi comme trait caractéristique des mœurs américaines.

Dieu a béni le repentir d'Olivier. Il a aujourd'hui quatre enfants, quatre garçons ! Il les aime avec passion et les élève dignement.

Cet ex-coureur de femmes est, à présent, comme la généralité des Français, bon père, bon mari, médiocre citoyen et garde national exécrable! un pensionnaire endurci de l'hôtel des Haricots. Mais il est, en outre, un grand artiste, un hôte honoré

du Louvre, du Luxembourg et des meilleures galeries particulières.

Le hasard, ce maître chroniqueur, nous a appris que les lettres de noblesse et de naturalisation polonaise de la princesse En-ska, n'avaient été scellées que du cachet de Ralph Morton. C'était simplement une de ces belles Alsaciennes qui se rendent aux sources thermales, durant la saison des eaux, pour y assister les malades plus ou moins impotents. Son parrain l'avait connue dans l'exercice de ces fonctions et baptisée sans doute sur les lieux mêmes avec de l'eau du Rhin, ou peut-être avec du vin de Champagne. Aujourd'hui, elle tient un comptoir de pâtisseries et de liqueurs sur un de nos boulevards les plus suivis. *Sic transit gloria mundi.*

Quant à l'étrange personnage auquel nous avons consacré ces quelques pages, son dernier vœu a été exaucé.

Dans sa misère maladive, il avait désiré plus ou pis que la mort : le néant; et le néant s'est

promptement réalisé pour lui. Sa tombe a disparu. Elle a été relevée, selon l'expression des édiles. A la place où sa dépouille fournissait sa fin providentielle, une autre dépouille fournit la sienne à son tour. Du chevalier Ralph, il ne reste donc rien en ce monde; rien, car la bêche du fossoyeur, en profanant la terre de son dernier sommeil, a sans doute livré aux vents jusqu'aux émanations même de son enveloppe charnelle déjà tombée en poussière. Rien donc, plus rien de lui ici-bas : — Le Néant.

Que son âme ait trouvé des régions reposées!

FIN

LA CHUTE D'UN MINISTRE

LA

CHUTE D'UN MINISTRE

I

A l'avénement de la maison d'Autriche au trône d'Espagne, les intrigues de cour tiraillèrent en tous sens l'autorité royale, et répandirent sur les premiers temps de ce règne leurs ténébreuses influences.

Philippe III, monarque indolent, faible et superstitieux, avait abandonné aux mains du duc de Lerme les rênes du gouvernement. Le duc, avide de plaisirs et possesseur de richesses immenses,

dont il faisait un usage plus fastueux que noble, partageait, avec Rodrigues Calderon, le pouvoir qu'il tenait du roi. Issu d'une famille obscure, mais doué d'un caractère audacieux et d'un génie supérieur, Calderon était une créature du duc de Lerme.

La nature et la fortune l'avaient généreusement servi, mais, si grand que fût son mérite, Calderon dut moins à ses talents qu'à l'ardeur avec laquelle il poursuivait les infidèles, l'immense autorité dont il parvint à s'emparer.

A l'époque où ce récit commence, le roi, cédant aux sollicitations incessantes de l'inquisition, avait résolu de chasser d'Espagne tout le peuple maure, c'est-à-dire la partie de la population la plus riche, la plus active et la plus industrieuse du royaume.

— J'aimerais mieux, avait dit le bigot monarque, — et ces paroles avaient été saluées par les acclamations enthousiastes du clergé catholique, — j'aimerais mieux dépeupler mon royaume que d'y laisser un seul hérétique.

Le duc de Lerme seconda le roi dans l'exécution de ce projet fatal, qui lui fit perdre des milliers de sujets dévoués. Il espérait, pour prix de son zèle, le chapeau de cardinal, qu'il obtint en effet quelque temps après. De son côté, Calderon se montra animé d'une haine si vigoureuse contre les Maures, il fut si ingénieux dans les cruautés qu'il exerça contre eux, qu'il semblait plutôt guidé par une vengeance personnelle que par son dévouement aux intérêts de la religion. Son acharnement dans la répression lui attira les bonnes grâces du monarque, et cette royale faveur, il ne la dut pas seulement au duc de Lerme, mais aussi au moine fray Louis de Aliaga, célèbre jésuite, confesseur du roi.

Cependant les calamités de toute espèce occasionnées par cette barbare croisade qui engloutit les revenus de l'État et causa la ruine d'une foule de grands d'Espagne, dont les Maures cultivaient et exploitaient avec autant d'intelligence que de probité les immenses domaines, attirèrent sur la tête de Calderon le courroux du peuple espagnol. Mais les ressources extraordinaires

de Calderon, son audace et son habileté consommée dans l'art de l'intrigue, l'aidèrent à conserver et même à augmenter encore son autorité. Il s'était rendu nécessaire au monarque, qui, bien qu'à la fleur de l'âge, n'avait qu'une santé faible et précaire. D'ailleurs Calderon avait également su se faire un ami de l'héritier présomptif du trône. Cette conduite lui était dictée par la politique même de Philippe III; en effet, celui-ci redoutait l'ambition de son fils, qui, dès l'enfance, avait déployé des talents qui l'eussent rendu redoutable, s'il ne se fût plongé dans les plaisirs et la débauche. Le rusé monarque s'applaudissait d'avoir donné pour compagnon de plaisirs à son fils un homme haï du peuple, comme l'était Calderon; il pensait avec raison que, moins le prince est populaire, plus puissant est le roi.

Cependant un complot formidable se tramait à la cour pour renverser à la fois le duc de Lerme et Calderon, son confident.

Le cardinal ministre, afin de conserver et de cimenter son autorité, avait placé son fils, le

duc d'Uzeda, dans un poste qui lui permettait d'approcher à chaque instant de la personne du roi; mais la perspective du pouvoir excita l'ambition d'Uzeda, et bientôt il n'eut plus qu'un but : celui de supplanter et d'évincer son père.

Sans Calderon, il eût aisément réussi dans son projet, mais il trouvait un obstacle presque invincible dans la vigilance et le génie de cet homme, qu'il détestait comme rival, méprisait comme parvenu, redoutait comme ennemi.

Philippe fut bientôt au courant des intrigues et des menées des deux partis, et, toujours dissimulé dans sa politique de roi et d'Espagnol, il prit plaisir à suivre les progrès de ces luttes incessantes.

Les fréquentes missions dont Calderon fut chargé, notamment à la cour de Portugal, permirent à Uzeda de s'insinuer de plus en plus dans la confiance du roi. Calderon ne se défiait pas assez de son rival, et le traitait peut-être avec trop de dédain; il ne pouvait voir en lui un

successeur, car Uzeda, bien que doué d'une certaine habileté comme courtisan, eût été néanmoins incapable de remplir les fonctions de premier ministre.

Telle était la position respective des acteurs du drame que nous allons raconter, et dont la première scène va se passer dans l'antichambre de don Rodrigues Calderon, où plusieurs seigneurs attendaient, un matin, le lever du ministre.

— Ma foi ! c'est à n'y plus tenir, s'écria don Félix de Castra, vieil hidalgo dont les traits anguleux, le menton pointu et la petite taille attestaient la pureté du sang espagnol qui coulait dans ses veines.

— Voici, dit à son tour don Diego Sarmiente de Mendoza, voici plus de trois quarts d'heure que j'attends une audience d'un homme qui se serait autrefois trouvé fort honoré si je lui eusse ordonné de faire avancer mon carrosse.

— Eh ! messieurs, puisque vous n'aimez pas à faire antichambre, pourquoi venir ici? Don Ro-

drigues se soucie fort peu de votre présence, répondit d'un ton assez brusque un jeune homme de bonne mine, dont le tempérament fougueux et irritable se trahissait par une pantomime animée. Il parcourait à pas pressés l'appartement, heurtant çà et là les groupes de courtisans qu'il rencontrait, puis il s'arrêtait brusquement, relevait sa moustache et son manteau, jouait avec le manche de sa dague, plongeait un fier regard dans la foule, et, par ses observations piquantes, faisait monter le rouge au visage des courtisans. Etranger à la cour, il s'était fait dans les camps une réputation de générosité et de valeur chevaleresques. Ce brave soldat se nommait don Martin Fonseca et était d'illustre origine; ses aïeux avaient conservé intact l'éclat de leur blason, mais c'était l'unique héritage qu'ils lui eussent transmis. Ajoutons qu'il était parent à un degré éloigné du premier ministre, le cardinal duc de Lerme.

Appelé dans son enfance à jouir un jour de l'immense fortune de son oncle maternel, Fonseca avait été introduit à la cour par le cardinal

ministre, qui en avait fait un page. Mais la rude franchise du jeune Fonseca s'accommoda fort mal de l'atmosphère et de l'étiquette d'une cour hypocrite et bigote. Plus d'une fois, il offensa gravement le premier ministre, et celui-ci, malgré toute sa puissance, comprit que son parent ne ferait jamais son chemin à Madrid; aussi chercha-t-il quelque prétexte honnête pour l'éloigner du palais. A cette époque, l'oncle de Fonseca se remaria, et bientôt sa jeune femme lui donna un héritier.

Le duc de Lerme ne crut pas devoir ménager plus longtemps don Martin; il lui ordonna d'aller rejoindre à la frontière une division de l'armée espagnole.

Le jeune homme ne tarda pas à s'y distinguer par son courage; mais la franchise de son caractère nuisit à son avancement. Il passa plusieurs années sous les drapeaux, et vit des officiers qui n'avaient ni son mérite, ni sa naissance arriver aux premiers grades, tandis qu'il restait dans les rangs subalternes.

Depuis quelques mois, il était revenu à Madrid pour faire valoir ses droits auprès du gouvernement; mais, au lieu d'obtenir l'avancement qu'il désirait, ses efforts imprudents et mal dirigés n'avaient abouti qu'à le brouiller davantage avec le cardinal ministre, qui lui avait intimé de nouveau l'ordre de retourner tout de suite à son régiment.

A l'époque où commence cette histoire, nous trouvons encore Fonseca à Madrid, mais cette fois, ce n'était pas pour demander de l'avancement et prêcher dans le désert.

Dans tout autre pays que l'Espagne, don Martin Fonseca eût parcouru une carrière brillante ; mais Philippe III régnait alors, et Fonseca n'était pas un courtisan ; aussi, était-ce un grand sujet d'étonnement pour les personnages avec lesquels il était mêlé, de le voir faire antichambre chez don Rodrigues de Calderon, comte d'Oliva, marquis de Siete Iglesias, secrétaire du roi, compagnon des plaisirs et favori de l'infant d'Espagne.

— Vraiment, messieurs, répéta don Martin, j'admire la patience qui vous fait attendre si longtemps une audience de Calderon.

—Jeune homme, répondit avec gravité don Félix de Castra, des hommes de notre rang se doivent aux intérêts de l'Etat, quel que soit le caractère des ministres du roi.

— C'est-à-dire que vous allez ramper à genoux pour obtenir des pensions et des places... Pour vous, traiter des intérêts de l'Etat, c'est avoir la main dans ses coffres...

— Monsieur ! s'écria avec colère don Félix en portant la main à la garde de son épée.

Le jeune officier sourit dédaigneusement.

En ce moment, un huissier ouvrit avec fracas la porte des petits appartements, et les courtisans s'empressèrent d'aller présenter leurs hommages à don Rodrigues.

Ce célèbre personnage, grâce à l'appui du duc de Lerme, était devenu secrétaire du roi, et, en

réalité, il présidait aux destinées de l'Espagne. Il était, nous l'avons dit, d'une naissance fort obscure. Longtemps il avait cherché à la cacher; mais quand il vit que la curiosité publique se livrait à de sérieuses investigations, de nécessité il fit vertu et déclara ouvertement qu'il devait le jour à un pauvre soldat de Valladolid. Il fit même venir son père à Madrid et le logea dans son propre palais.

Cette adroite conduite arrêta les propos malveillants qui pleuvaient sur lui; mais quand le vieux soldat eut cessé d'exister, le bruit courut qu'à son lit de mort il avait confessé qu'aucun lien de parenté n'existait entre lui et Calderon, qu'il s'était prêté à cette imposture pour se procurer dans sa vieillesse une existence paisible, qu'il ne s'expliquait pas pourquoi Calderon l'avait forcé d'accepter les honneurs d'une parenté mensongère.

Cet aveu fit surgir des accusations plus outrageantes encore contre Calderon. Ses ennemis supposèrent qu'outre la honte qu'il éprouvait de l'obscurité de sa naissance, il avait d'autres motifs

pour cacher son nom et son origine. N'était-ce pas par crainte qu'on ne découvrît que dans sa jeunesse il avait enfreint les lois de la société ? N'avait-il pas commis quelque crime, et ne cherchait-il pas à se soustraire à l'action de la justice?

On ajoutait que souvent, dans la gloire de ses triomphes et au milieu de ses plus joyeuses orgies, on voyait son front s'assombrir, sa contenance changer, et que c'était avec les plus pénibles efforts qu'il parvenait à rester maître de lui-même et à reprendre sa sérénité.

Au reste, quelle que fût la naissance de Caldéron, on ne pouvait lui refuser une éducation brillante et une instruction solide, car les savants vantaient son mérite et se glorifiaient de son patronage.

Le peuple, qui voyait son influence si grande sur le monarque et son autorité si fortement établie, pensait qu'il avait fait un pacte avec le diable.

Cependant, tout l'art de Calderon, qui n'était rien moins qu'un magicien, consistait à se servir

de ses hautes facultés dans l'intérêt de son égoïsme et de son ambition.

Rien ne lui coûtait pour atteindre son but, et ce système n'avait même pas le mérite de la nouveauté dans un monde où le succès justifie tout.

Une mission diplomatique l'avait forcé de s'absenter de Madrid pendant plusieurs semaines : aussi les courtisans se pressaient-ils en foule à son premier lever. Calderon dédaignait le luxe de la toilette; il portait un manteau et un habit de velours noir sans broderie d'or. Sa chevelure était noire et luisante comme l'aile du corbeau; son front, sauf une ride profonde entre les sourcils, était blanc et uni comme le marbre; son nez aquilin et régulier; ses moustaches retroussées et sa barbe taillée en pointe donnaient un étrange éclat à son teint, un peu cuivré.

Bien qu'il fût dans la maturité de l'âge, il conservait un air de jeunesse; sa taille haute et admirablement proportionnée, ses manières naturellement gracieuses, sa fière et noble mine, faisaient de Calderon un des plus beaux cavaliers

de cette cour si brillante. En un mot, c'était un homme fait pour commander à un sexe et pour fasciner l'autre.

Les courtisans vinrent tour à tour lui présenter leurs hommages, mais il ne les accueillit pas avec la même faveur; il y avait des nuances et des degrés dans sa politesse. Sec, incisif avec les gens qui n'avaient point à ses yeux de valeur réelle, il gardait avec les grands une attitude digne et fière. Devant un Guzman ou un Medina-Cœli il s'inclinait profondément; on voyait errer sur ses lèvres un imperceptible sourire qui révélait le mépris qu'au fond du cœur lui inspirait l'humanité. Enfin il était familier, mais bref dans ses discours, avec les rares personnes qu'il aimait ou estimait réellement; mais à l'égard de ses ennemis et des intrigants qui rêvaient sa ruine, il prenait un air de franchise, de cordialité et d'abandon; ses manières étaient pleines de charme et sa voix devenait caressante.

Sans se mêler à ce troupeau de courtisans, don Martin Fonseca, la tête haute et les bras

croisés sur la poitrine, jeta sur Calderon un regard de curiosité et de dédain.

J'ai contribué, pensait-il, à l'élévation de cet homme, dont je viens aujourd'hui solliciter la faveur.

Don Diego Sarmiente de Mendoza venait de recevoir un salut de Calderon, quand les yeux de ce dernier s'arrêtèrent sur la noble et mâle figure de Fonseca. Le front du favori se colora soudain d'une vive rougeur. Il se hâta de promettre à don Diego tout ce qu'il désirait, puis, tournant le dos à la foule des courtisans, il rentra avec vivacité dans son appartement. Fonseca, qui s'était vu reconnu par Calderon, et qui n'augurait rien de bon de son brusque départ, allait s'éloigner du palais, lorsqu'un jeune page vint lui frapper sur l'épaule en disant :

— Vous êtes donc Martin Fonseca ?

— Oui, répondit-il.

— Veuillez me suivre ; don Rodrigues, mon maître, désire vous parler.

Le front du jeune officier rayonna d'espérance. Il suivit le page, et se trouva bientôt dans le cabinet du Séjan de l'Espagne.

II

Calderon vint au-devant de Fonseca, et le reçut avec des marques non équivoques de respect et d'affection.

— Don Martin, — lui dit-il, et sa voix respirait la tendresse la plus vraie, — je vous ai les plus grandes obligations; c'est votre main qui m'a poussé sur le chemin de la fortune. Mon élévation date du jour où je suis entré dans la maison de votre père pour devenir votre précepteur. Je

vous suivis à la cour, où vous avait appelé le cardinal ministre, et quand vous avez renoncé à ce séjour pour embrasser la carrière des armes, vous avez prié votre illustre parent d'assurer l'avenir de Calderon. Vous voyez ce qu'il a fait pour moi. Don Martin, nous ne nous sommes jamais rencontrés depuis, mais j'espère que maintenant il me sera permis de vous prouver ma reconnaissance.

— Oui, répliqua vivement Fonseca, vous pouvez me sauver du désespoir et me rendre le plus heureux des hommes.

— Que puis-je faire pour vous ? demanda Calderon.

— Vous souvient-il, reprit Fonseca, que j'aime bien tendrement une femme nommée Margarita?

— Margarita ! dit Calderon d'un air pensif et d'une voix émue, c'est là un doux nom : c'était celui de ma mère !

— De votre mère ! Je croyais qu'elle s'appelait Maria Sandalen.

— Oui sans doute, Maria-Margarita Sandalen, répliqua Calderon d'un air distrait.

Mais parlons de vous... A l'époque de votre dernier voyage à Madrid, j'étais chargé d'une mission en Portugal, et j'ai été privé du plaisir de vous voir; on m'a dit que vous aviez alors offensé le cardinal ministre par un projet d'alliance indigne de votre naissance. S'agissait-il de Margarita? Quelle est cette jeune femme?

— C'est une orpheline d'une humble condition. Une femme, sa nourrice, je crois, a pris soin de son enfance. Elles demeuraient ensemble à Séville. La vieille brodait à l'aiguille, et Margarita vivait du produit de ce travail. Plus tard une attaque de paralysie fit perdre à la pauvre femme l'usage de ses membres, et Margarita reconnaissante, voulut rendre à sa bienfaitrice ce que celle-ci avait fait pour elle.

Margarita connaissait la musique et possédait une voix merveilleuse. Le directeur du théâtre de Séville en fut informé, et lui fit les propositions les plus avantageuses pour chanter sur la

scène. Margarita, enfant pleine de candeur et d'innocence, ignorait les dangers de la vie d'actrice; elle accepta les offres avec empressement, car elle ne songeait qu'à l'appui qu'elle allait pouvoir prêter à la seule amie qu'elle eût au monde! J'étais alors avec mon régiment en garnison à Séville; nous devions surveiller les Maures de ce pays et les écraser à la première démonstration hostile.

— Ah! les maudits hérétiques! murmura Calderon d'une voix sourde.

— Je vis Margarita; je l'aimai et m'en fis aimer. Je quittai Séville pour obtenir de mon père qu'il consentît à me laisser épouser Margarita. Mais cette démarche fut inutile; mes prières ne purent fléchir l'orgueil de mon père. Cependant des admirateurs de la jeune cantatrice, que son talent et sa beauté avaient déjà rendue célèbre, parlèrent d'elle à la cour, et bientôt, par ordre royal, elle dut quitter Séville pour le théâtre de Madrid. Une dernière fois je voulus solliciter le duc de Lerme, et je vins à Madrid en même temps que Margarita. Je suppliai le cardinal ministre de me

confier un emploi qui m'assurât une existence moins précaire que l'état militaire, où je végétais sans obtenir un avancement mérité. Je voulais, foulant aux pieds les préjugés de la naissance et de la fortune, épouser Margarita, sans qui je ne saurais vivre. Le ministre fut encore plus inexorable que mon père... Mais j'adorais Margarita, et je lui offris ma main... Eh bien ! elle refusa.

— Pour quels motifs ? Craignait-elle de partager votre pauvreté ?

— Ah ! vous la calomniez ! Non ; elle ne voulut pas nuire à mon avenir et être la cause de mon exil. Le lendemain je reçus un brevet de capitaine et l'ordre formel de rejoindre immédiatement mon régiment. J'étais amoureux, mais soldat, et désobéir, c'eût été me déshonorer. D'ailleurs mon cœur était plein d'espérances ; j'attendais tout de l'avenir : avancement, honneurs, richesses. Nous jurâmes, Margarita et moi, de nous aimer toujours, et je partis.

Nous nous écrivions souvent, et ses dernières

lettres me firent concevoir quelques craintes. Malgré toute sa réserve, je compris qu'elle regrettait d'être actrice, et qu'elle s'effrayait des persécutions auxquelles l'exposait cette profession. La vieille dame qui jusqu'alors lui avait tenu lieu de mère était mourante, et Margarita, désespérant de voir s'accomplir notre union, exprima le désir de chercher un refuge dans un cloître. Enfin, dans une dernière lettre, elle me dit un éternel adieu. Sa nourrice était morte, et la pauvre Margarita était entrée au couvent de *Sainte-Marie de l'Épée blanche*. Vous comprenez mon désespoir. J'obtins un congé, et je partis en toute hâte pour Madrid; mais il me fut impossible de voir Margarita. Voici sa dernière lettre, ajouta-t-il en donnant à Calderon la lettre de la novice; lisez-la, de grâce.

Calderon s'abandonnait rarement à des élans de sensibilité; mais la lettre de Margarita était si touchante, elle exprimait des sentiments si nobles et si purs, qu'il ne put la lire sans manifester une certaine émotion. Mais, composant son visage :

— Don Martin, dit-il avec un sourire amer, vous êtes la dupe des manœuvres d'une femme. Un jour vous serez désabusé; mais l'expérience vous coûtera cher. Cependant, si ma position me permet de servir maintenant vos intérêts, d'adoucir un peu vos peines, disposez de moi. Je crois qu'il sera facile d'intéresser la reine en votre faveur; je lui remettrai cette lettre, qui ne peut manquer de faire impression sur le cœur d'une femme. La reine est patronne du couvent, et par elle nous sommes sûrs d'obtenir l'ordre de rendre à la liberté la jeune novice. Pourtant ce n'est pas tout : il faut encore que votre famille consente à ce mariage. Margarita n'est pas noble; mais des lettres patentes du roi lui donneraient ce qui lui manque de ce côté.

En vous les accordant, le roi vous pourvoira d'un emploi lucratif et honorable, et votre père sera bien exigeant s'il ne considére pas de tels avantages comme un douaire suffisant pour la future épouse. Votre mérite est grand, et l'on s'accorde à reconnaître que vous portez dignement le nom de vos ancêtres.

Quant à moi, je vous vois avec peine arrêté sur le chemin de la fortune, et j'ai hâte d'aplanir pour vous tous les obstacles. J'avoue que quand je vous ai vu faire antichambre dans mon palais, j'ai rougi de mon ingratitude; mais je veux réparer mes torts envers vous. On dit généralement que je fais un mauvais usage de ma puissance... votre avancement prouvera le contraire.

— Cher et généreux Calderon, balbutia Fonseca vivement ému, j'ai toujours méprisé l'opinion du vulgaire; des envieux seuls peuvent vous calomnier.

— Non, répondit Calderon, j'ai mes défauts; mais je possède au moins le sentiment de la reconnaissance...

Venez me voir demain.

III

Calderon se leva, et le jeune cavalier prit congé de lui.

— Sur mon âme, se dit Calderon, je m'intéresse à ce brave officier. Quand j'étais abandonné de tous, que je n'avais plus ni famille ni patrie, je me souviens qu'il me vint en aide. Comment ai-je pu l'oublier si longtemps! Il n'est pas de cette race que j'abhorre; le sang maure ne coule pas dans ses veines. Il n'est pas non plus de ces

grands qui rampent servilement et que je méprise; c'est un homme dont je puis servir les intérêts sans rougir.

Il continuait ce monologue, lorsqu'une main invisible souleva la tapisserie qui masquait une porte dérobée, et livra passage à un jeune homme qui entra brusquement et vint droit à Calderon.

— Rodrigues, dit-il, te voilà de retour à Madrid! Je veux t'entretenir seul un instant; assieds-toi et écoute.

Calderon s'inclina respectueusement, plaça un large fauteuil devant le nouveau venu et alla s'asseoir à quelque distance sur un tabouret.

Faisons maintenant connaître au lecteur celui que Calderon recevait avec tant de déférence. C'était un homme de taille moyenne : son air était sombre, son visage d'une pâleur livide; il avait le front haut, mais étroit, le regard profond, rusé, voluptueux et sinistre; sa lèvre inférieure, un peu forte et dédaigneuse, indiquait

que le sang de la maison d'Autriche coulait dans ses veines. A l'ensemble des traits on devinait un descendant de Charles-Quint. Son maintien assez noble et ses vêtements couverts d'or et de pierreries attestaient que c'était un personnage du plus haut rang.

En effet, c'était l'infant d'Espagne qui venait causer avec Calderon, son ambitieux favori.

— Sais-tu bien, Rodrigues, dit le jeune homme, que cette porte secrète de ton appartement est fort commode? Elle me permet d'éviter les regards observateurs d'Uzeda, qui cherche toujours à faire sa cour au roi en espionnant l'héritier du trône. Il le payera tôt ou tard. Il te déteste, Calderon, et s'il n'affiche pas publiquement sa haine contre toi, c'est à cause de moi seulement.

— Que Votre Altesse soit bien persuadée que je n'en veux pas à cet homme. Il recherche votre faveur, quoi de plus naturel!

— Eh bien! son espérance sera trompée. Il me fatigue de ses plates et banales flatteries, et s'i-

magine que les princes doivent s'occuper des affaires de l'État. Il oublie que nous sommes mortels, et que la jeunesse est l'âge des plaisirs.

Calderon, mon précieux favori, sans toi la vie me serait insupportable; aussi tu me vois ravi de ton retour, car tu n'as pas d'égal pour inventer des plaisirs dont on ne se lasse jamais. Eh bien! ne rougis pas, si l'on te méprise à cause de tes talents, moi je leur rends hommage. Par la barbe de mon grand-père, quel joyeux temps que celui où je serai roi, avec Calderon pour premier ministre!

Calderon attacha sur le prince un regard inquiet, et ne parut pas tout à fait convaincu de la sincérité de Son Altesse. Dans ses plus grands accès de gaité, le sourire de l'infant Philippe avait encore quelque chose de faux et de méchant; ses yeux, glauques et profonds, n'inspiraient aucune confiance. Calderon, dont le génie était infiniment supérieur à celui du prince, n'avait peut-être pas autant d'astuce et d'hypocrisie, de froid égoïsme et de corruption raffinée que ce jeune homme presque imberbe.

— Mais, ajouta le prince d'un air affectueux, je viens de faire des compliments intéressés. Jamais je n'eus plus besoin qu'aujourd'hui de mettre à l'épreuve tout ce que tu as d'imagination, d'adresse et de courage; en un mot, Calderon, j'aime!

— Prince, reprit Calderon en souriant, ce n'est certainement pas votre premier amour. Combien de fois déjà Votre Altesse m'a tenu le même langage!

— Non, répliqua vivement l'Infant, jusqu'à ce jour je n'ai pas connu le véritable amour, et je me suis contenté de plaisirs faciles; mais on ne peut aimer ce qu'on obtient trop aisément. La femme dont je vais te parler, Calderon, sera une conquête digne de moi, si je parviens à posséder son cœur.

Ecoute. Hier j'étais allé avec la reine entendre la messe à la chapelle de *Sainte-Marie de l'Épée blanche;* tu sais que l'abbesse de ce couvent est protégée par la reine, dont elle a été autrefois dame d'honneur. Pendant le service divin, nous

entendîmes une voix dont les suaves accents ont porté le trouble dans mon âme !

Après la cérémonie, la reine voulut savoir quelle était cette nouvelle sainte Cécile, et l'abbesse nous apprit que c'était une célèbre cantatrice, la belle, l'incomparable Margarita. Eh bien, que t'en semble ? lorsqu'une actrice se fait religieuse, pourquoi Philippe et Calderon ne se feraient-ils pas moines ? Mais il faut te dire tout : c'est moi, moi indigne, qui suis cause de cette merveilleuse conversion.

Voici comment : il y a de par le monde un jeune cavalier nommé don Martin Fonseca, parent du duc de Lerme ; tu le connais. Dernièrement le duc me dit que son jeune parent était amoureux fou d'une fille de basse extraction, et qu'il désirait même l'épouser.

Ce récit piqua ma curiosité, et je voulus connaître l'objet de cette belle passion. C'était cette même actrice que j'avais déjà admirée au théâtre de Madrid. J'allai la voir, et je fus frappé de sa beauté encore plus enivrante à la ville qu'au

théâtre. Je voulus, mais en vain, obtenir ses faveurs. Comprends-tu cela, Calderon ? Je pénétrai de nuit chez elle. Par saint Jacques ! sa vertu triompha de mon audace et de mon amour. Le lendemain je tâchai de la revoir ; mais elle avait quitté sa demeure, et toutes mes recherches pour découvrir sa retraite furent infructueuses jusqu'au jour où je retrouvai au couvent l'actrice que j'avais connue. Pour rester fidèle à Fonseca, elle s'était réfugiée dans un cloître; mais il faut qu'elle le quitte et qu'elle soit à l'infant d'Espagne. Voilà mon histoire, et maintenant je compte sur toi !

— Prince, dit gravement Calderon, vous connaissez les lois espagnoles et leur rigueur implacable en matière de religion... Je n'oserais...

— Fi donc! point de faux scrupules... ne crains rien. Je te couvre de ma personne sacrée et te mets à l'abri de toute atteinte. Prends donc un air moins sombre. N'as-tu pas aussi ton Armide ? Quel est ce billet que tu tiens ? N'est-il pas d'une femme? Ah ! ciel et terre ! s'écria le prince en s'emparant de la lettre : Margarita ! Oserais-tu

donc aimer celle que j'aime? Parle, traître, mais parle donc!...

— Votre Altesse, dit Calderon d'un ton digne et respectueux, Votre Altesse veut-elle m'entendre?... Un jeune homme que j'ai élevé, qui fut mon premier bienfaiteur, et à qui je dois ce que je suis, brûle de l'amour le plus pur pour Margarita. Il se nomme don Martin Fonseca. Ce matin il est venu me prier d'intercéder en sa faveur auprès de ceux qui s'opposent à cette union avec Margarita. Ah! prince, ne détournez pas vos regards. Vous ne connaissez pas le mérite de Fonseca : c'est un officier de la plus haute distinction. Vous ignorez la valeur de pareils sujets, de ces nobles descendants de la vieille Espagne. Prince, vous avez un noble cœur. Ne disputez pas cette jeune fille à un illustre soldat de votre armée, à celui dont l'épée défend votre couronne. Epargnez une pauvre orpheline; assurez son bonheur, et cet acte magnanime vous absoudra devant Dieu de bien des plaisirs coupables.

— C'est toi que j'entends, Rodrigues! répliqua

le prince avec un sourire amer. Valet, tiens-toi à ta place. Lorsque je veux entendre une homélie, j'envoie chercher mon confesseur; quand je veux satisfaire mes vices, j'ai recours à toi... Trêve de morale... Fonseca se consolera; et quand il saura quel est son rival, il s'inclinera devant lui. Quant à toi, tu m'aideras dans ce projet.

— Non, monseigneur, et que Votre Altesse me le pardonne.

— Tu as dit non, je crois? N'es-tu pas mon favori, l'instrument de mes plaisirs? Tu me dois ton élévation; veux-tu me devoir ta chute? Ta fortune trop rapide t'a fait tourner la tête, Calderon, prends garde! Déjà le roi te soupçonne et n'a plus en toi la même confiance; Uzeda, ton ennemi, est écouté avec faveur; le peuple te déteste, et si je t'abandonne, c'en est fait de toi!

Calderon, debout, les bras croisés sur sa poitrine et les yeux pleins d'éclairs sinistres, restait muet devant le prince. Celui-ci, interrogeant la

physionomie de son favori, parut vouloir sonder ses pensées.

Tout à coup il se rapprocha de lui, et dit d'une voix émue :

— Rodrigues, j'ai été trop vif : tu m'avais rendu fou ; mais mon intention n'était pas de te blesser. Tu es un serviteur fidèle, et je crois à ton attachement. J'avoue même que, s'il s'agissait d'une affaire ordinaire, je trouverais ton raisonnement juste, tes scrupules louables, tes craintes fondées ; mais je te répète que j'adore cette jeune fille, qu'elle est maintenant le rêve de ma vie, qu'à tout prix il faut qu'elle soit à moi ! Veux-tu m'abandonner ? veux-tu trahir ton prince pour un officier de fortune ?

— Ah ! s'écria Calderon avec une apparence d'émotion vraie, je donnerais ma vie pour vous, et je sens ce que me reproche ma conscience pour avoir voulu satisfaire vos moindres caprices. Mais en me prêtant cette fois à vos désirs, je commettrais une trop lâche perfidie ! Don Martin a remis entre mes mains la vie de sa vie, l'âme

de son âme... Prince, si vous me voyiez traître à l'honneur et à l'amitié, pourriez-vous désormais vous fier à moi ?

— Traître, dis-tu ? Mais n'est-ce pas moi que tu trahis ? Ne me suis-je pas fié à toi ? ne m'abandonnes-tu pas ? ne me sacrifies-tu pas ? Au surplus, comment pourras-tu servir ce Fonseca ? comment prétends-tu délivrer la jeune novice ?

— Avec un ordre de la cour. Votre royale mère...

— Il suffit ! cria le prince en fureur. Va donc, tu ne tarderas pas à te repentir.

Cela dit, Philippe se précipita vers la porte.

Calderon effrayé voulut le retenir; mais le prince lui tourna dédaigneusement le dos et sortit de l'appartement.

IV

A peine le prince fut-il sorti, qu'un vieillard portant le costume ecclésiastique entra dans le cabinet de Calderon.

— Etes-vous libre, mon fils ? demanda le vieux prêtre.

— Oui, mon père, venez, car j'ai besoin de votre présence et de vos conseils. Il ne m'arrive pas souvent de flotter irrésolu entre deux sentiments opposés, celui de l'intérêt et celui de la con-

science. Eh bien! je suis placé dans un de ces rares dilemmes.

Calderon raconta sa double entrevue avec Fonseca et avec le prince.

— Vous voyez, dit-il, l'étrange perplexité dans laquelle je me trouve : d'un côté, j'ai des devoirs à remplir envers Fonseca, j'ai engagé ma parole; il est mon bienfaiteur, mon ami; il a été mon pupille; et l'infant d'Espagne veut que je l'aide à séduire la fiancée de ce jeune homme! Ce n'est pas tout : le prince veut encore me faire participer à l'enlèvement d'une novice!... Consommer un rapt, et dans quel lieu, juste ciel! dans un couvent! D'autre part, si je refuse, j'encours la vengeance du prince, et lorsque j'ai déjà presque perdu la faveur du roi pour avoir voulu conserver celle de l'héritier du trône. L'infant, irrité contre moi, encouragera les efforts de mes ennemis; en un mot, toute la cour se liguera pour précipiter ma ruine.

— Vous êtes en effet soumis à une terrible

épreuve, dit gravement le moine, et je conçois vos craintes...

— Moi, craindre! moi, Aliaga! répliqua Calderon avec un rire méprisant, l'ambition véritable a-t-elle jamais connu la crainte? mais ma conscience se révolte.

— Mon fils, répondit Aliaga, quand, nous autres prêtres, nous nous sentons assez puissants pour dominer les rois et fouler leur couronne sous nos pieds, tous les grands de la terre ne sont dans nos mains que des instruments destinés à défendre les intérêts sacrés de la religion. C'est dans ce but que Dieu a voulu que je devinsse le confesseur du roi Philippe. Si alors je te prêtai mon appui, si j'attirai sur toi les faveurs du monarque, c'est que je reconnus que tu étais doué de l'intelligence et de la volonté que les chefs de notre ordre exigent des hommes qu'ils veulent attacher à leur cause. Je te savais brave, habile, ambitieux; je savais que ta volonté forte briserait tous les obstacles qui entravaient ta marche. Tu te souviens du jour de notre rencontre. Il y a quinze ans de cela; c'était dans la vallée du

Xenil. Je te vis plonger tes mains dans le sang de ton ennemi; tes lèvres, crispées par la fureur, s'ouvrirent pour exhaler un cri de joie sauvage. Souillé d'un meurtre, tu allais fuir ta patrie, lorsque moi, seul possesseur de ton secret, je me présentai devant toi, je t'interrogeai. En te voyant calme, froid et maître de ta raison : Voici, me suis-je dit, un homme qui serait pour notre ordre un précieux auxiliaire.

Le moine s'arrêta. Calderon ne l'écoutait pas; son visage était livide; il tenait ses yeux fermés; sa poitrine, gonflée de soupirs, se soulevait violemment.

— Terrible souvenir ! murmura-t-il, fatal amour ! O Inez ! Inez !

— Calme-toi, mon fils, je n'ai pas voulu retourner le poignard dans la plaie.

— Qui parle ? s'écria Calderon en frissonnant. Ah ! le moine ! le moine ! Je croyais entendre la voix de la mort. Continue, moine, continue; parle-moi des intrigues de ton ordre, de l'inqui-

sition et des tortures qu'elle a inventées; dis-moi quelque chose qui puisse me faire oublier le passé.

— Non, écoute-moi, Calderon, je veux te révéler l'avenir qui t'attend. Je te disais qu'un soir je te rencontrai, couvert du sang de ton ennemi. Tu allais fuir lorsque je te saisis par le bras : Ta vie est en mon pouvoir, m'écriai-je. Ton mépris pour mes menaces, ton dégoût de la vie, me firent penser que le ciel t'avait fait naître pour servir les intérêts de notre ordre et de la religion. Je te mis en sûreté, et tu ne tardas pas à te vouer à notre cause. Plus tard je te fis nommer précepteur du jeune Fonseca, alors héritier d'une grande fortune. Le second mariage de son oncle et l'enfant que lui donna sa nouvelle femme détruisirent les avantages que notre ordre devait attendre de ta position auprès de ton élève. Mais tout ne fut pas perdu, Fonseca te présenta au duc de Lerme, son parent; je venais d'être nommé confesseur du roi, et je jugeai qu'il était temps de faire arriver dans tes mains les rênes du gouvernement. L'âge avait mûri ton génie, et la

haine implacable dont tu étais animé contre les Maures me fit voir en toi l'homme que Dieu suscitait pour chasser d'Espagne cette race maudite. Bref, je devins ton bienfaiteur, et tu ne fus pas ingrat. Tu as lavé ton crime dans le sang des hérétiques; tu n'as plus rien à craindre de la justice des hommes. Qui pourrait retrouver dans Rodrigues Calderon, marquis de Siete Iglesias, l'étudiant de Salamanque, l'assassin Rodrigues Nunez? Ne frémis donc plus au souvenir d'un passé qui n'est plus qu'un rêve dans ta vie... Songe à l'avenir : il s'ouvre radieux pour toi si nous marchons toujours ensemble! Osons tout pour arriver au but. Et d'abord, il faut que le futur monarque d'Espagne devienne entre nos mains un instrument docile. Tu le tiendras captif dans les liens du plaisir, tandis que nous dominerons par le fanatisme son esprit superstitieux. Le jour où Philippe IV montera sur le trône sera un jour de triomphe pour l'inquisition et tous les fidèles de la chrétienté. L'inquisition doit être notre grande épée, et la postérité verra en nous les apôtres de la foi catholique. Dans une telle entreprise, doit-on se laisser arrêter par des

scrupules vulgaires? Non! et, pour obéir à un mouvement généreux, ne t'expose pas à perdre ton empire sur les sens et l'esprit du voluptueux Philippe. Avant tout, sauve ton autorité, car c'est à elle que se rattachent les espérances de ceux qui ont fait de l'intelligence un sceptre.

— Ton enthousiasme et ton fanatisme t'aveuglent, Aliaga, répondit froidement Calderon. Je t'ai déjà dit que tes grands desseins ne peuvent réussir. Laisse le monde se sauver lui-même. Cependant ne crains riens de moi; mes intérêts s'identifient avec ceux de ton ordre; ma vie même vous appartient, et je ne trahirai pas votre cause. Quant à vos prudents avis, je les méditerai. Mais voici l'heure du conseil, permettez-moi de vous quitter.

Et Calderon rentra dans les appartements intérieurs.

V

Devant une table couverte de papiers étaient assis le roi d'Espagne et Calderon.

Philippe III était sombre, grave et taciturne. Rien dans son extérieur ni dans ses relations avec son ministre n'eût pu indiquer, même au plus fin observateur, si Calderon était en disgrâce ou en faveur auprès du monarque.

Philippe avait reçu une éducation monacale; l'astuce et l'hypocrisie, nécessités d'une politique

despotique, s'alliaient en lui au fanatisme religieux.

Le plus profond silence régnait dans l'appartement; il n'était interrompu que par les brèves remarques du roi et les explications du ministre. Quand ce dernier eut terminé son travail, le roi dit en lançant à Calderon un regard furtif :

— L'infant me quittait quand vous êtes entré; l'avez-vous vu depuis votre retour ?

— Oui, sire, il m'a honoré d'une visite ce matin.

— Et de quoi vous êtes-vous entretenus... d'affaires d'État?

— Votre Majesté sait que son humble secrétaire ne parle qu'avec elle d'affaires politiques.

— Le prince a été votre protecteur, Rodrigues!

— N'est-ce pas Sa Majesté elle-même qui m'a ordonné de rechercher sa protection ?

— Oui, c'est moi. Heureux le monarque dont

le serviteur fidèle est le confident de l'héritier du trône !

— Sans doute, et si le prince pouvait avoir une pensée contraire aux intérêts de Votre Majesté, j'essayerais de la faire disparaître de son esprit, sinon je vous la révélerais ; mais Dieu a béni Votre Majesté en lui donnant un fils soumis et reconnaissant.

— Je le crois ; l'amour des plaisirs éteint en lui l'ambition. Je ne suis pas d'ailleurs un père trop sévère ; conservez sa faveur, Rodrigues ; mais n'avez-vous rien fait qui puisse l'offenser ?

— Non, sire, je ne pense pas avoir encouru une telle disgrâce.

— Cependant il ne fait plus de toi le même éloge. Je te le dis dans ton intérêt : tu ne peux me servir qu'à la conditon d'être l'ami de ceux dont l'affection est douteuse pour moi.

— Sire, les courtisans qui approchent votre fils cherchent à me déconsidérer dans son esprit

afin de gagner sa confiance, et leurs calomnies finissent par m'atteindre.

— Qu'importe ce qu'ils disent de toi ! Le peuple et les courtisans font rarement l'éloge des ministres fidèles. Mais, je te le répète, ne perds pas la faveur du prince.

Calderon s'inclina profondément et sortit.

En traversant les appartements du palais, il aperçut dans l'embrasure d'une fenêtre son ennemi juré, le duc d'Uzeda, causant familièrement avec le jeune prince.

Au même instant le duc de Lerme entra par la porte opposée.

Ce dernier fut désagréablement surpris de voir régner entre son fils et le prince une intimité que tous ses efforts n'avaient pu empêcher.

Il fit rapidement à Calderon un signe d'intelligence, et sans être aperçu de son fils, il sortit par la porte même qui lui avait donné entrée.

Calderon suivit le duc, et ils pénétrèrent dans une chambre, dont ce dernier ferma soigneusesement la porte.

— Rodrigues, dit-il, que signifie cela? d'où vient cette liaison de mauvais augure?

— Votre Eminence sait que j'arrive de Lisbonne; cette liaison est encore une énigme pour moi.

— Il faut en pénétrer la cause, mon bon Rodrigues. Le prince détestait Uzeda; il faut réveiller en lui les mêmes sentiments, sans cela nous sommes perdus.

— Non pas, s'écria fièrement Calderon; je suis secrétaire du roi, et j'ai des droits à la reconnaissance et à la protection de Sa Majesté.

— Ne t'abuse pas, dit le duc en souriant. Le roi n'a pas longtemps à vivre... je le tiens de son médecin. Sache donc qu'un complot formidable a été formé contre toi. Sans son confesseur et moi, Philippe t'eût déjà sacrifié à la colère du

peuple et des courtisans. C'est ton influence sur l'infant qui te sert d'égide. Fais donc en sorte que le duc d'Uzeda n'obtienne jamais l'amitié du prince.

Calderon fit un geste d'assentiment, et le duc entra dans le cabinet du roi.

— Insensé que j'étais, se dit Calderon, moi qui croyais avoir encore une conscience! Quoi! je serais supplanté par un Uzeda! non, il n'en sera pas ainsi!

Le lendemain le marquis de Siete Iglesias se présenta au lever du prince. L'infant jeta sur Rodrigues un regard sévère, lui tourna brusquement le dos... et il affecta de causer amicalement avec Gonzalez de Léon, un des ennemis de Rodrigues. On vit alors les courtisans, naguère si humbles et si rampants devant Calderon, s'en éloigner prudemment. Mais ce n'était que le commencement de sa disgrâce. Uzeda parut bientôt : l'infant courut à lui, et un instant après on les vit entrer ensemble dans le cabinet particulier du prince. « L'étoile de Calderon pâlit, »

se dirent les courtisans; mais l'orgueilleux ministre ne fut pas de cet avis; un sourire de triomphe ne quitta pas ses lèvres, et ses joues pâles se colorèrent d'une vive rougeur quand il fendit la foule pour monter dans sa voiture et retourner à son palais.

A peine Calderon s'était-il retiré dans son cabinet, que Fonseca, fidèle au rendez-vous, se faisait annoncer.

— Eh bien? Rodrigues, avons-nous de bonnes nouvelles?

Calderon hocha tristement la tête.

— Mon cher pupille, dit-il d'un ton plein de cordialité, nul espoir ne vous reste; oubliez un vain rêve; retournez à l'armée. Je puis vous assurer de l'avancement, un grade magnifique, mais il n'est pas en mon pouvoir de vous faire obtenir la main de Margarita.

— Et pourquoi? s'écria Fonseca pâle d'émotion; d'où vient un changement si soudain? Est-ce que la reine...

— Je ne l'ai pas vue; mais le roi s'est formellement prononcé à l'égard de la jeune novice. L'inquisition est du même avis; l'Église crie au scandale, et se plaint de la perte de son autorité; personne n'ose intercéder en faveur de Margarita.

— Ainsi, Rodrigues, il n'y a plus d'espoir?

— Non; ne songez plus maintenant qu'à la glorieuse vie des camps. Tâchez d'oublier Margarita.

— Jamais! s'écria le jeune homme. Quoi! j'aurais maintes fois versé mon sang pour le service du prince, et je ne pourrais pas obtenir une faveur qu'il lui était si facile de m'accorder! Puisqu'il en est ainsi, je brise mon épée! Mais, crois-le bien, Calderon, je ne renonce pas à mon projet. Margarita ne restera pas enterrée dans son tombeau vivant; je saurai braver les espions du saint-office et pénétrer dans le cloître; j'enlèverai la femme que j'aime, et j'irai avec elle dans un pays étranger chercher le bonheur qu'on me refuse en Espagne. Je ne crains ni l'exil ni la pauvreté, je ne demande au ciel que ma maîtresse, j'obtiendrai le reste avec mon épée.

— Ainsi, vous persistez à vouloir enlever Margarita? dit Calderon d'un ton distrait : après tout, c'est peut-être le parti le plus sage si vous vous y prenez adroitement et avec les précautions nécessaires. Mais avez-vous le moyen de voir Margarita ?

— Oui, hier je suis allé au couvent, et comme la chapelle est une des curiosités de Madrid, j'ai pu y pénétrer sans exciter le moindre soupçon. Le hasard m'a servi, j'ai reconnu dans le portier un ancien serviteur de mon père. C'est un vieux soldat, dégoûté de sa nouvelle profession et qui consent à me suivre. Il doit remettre une lettre à Margarita, et j'aurai la réponse aujourd'hui même.

— Don Martin, que le ciel vous protége! je vous aiderai de tout mon pouvoir, répliqua Calderon en faisant un signe d'adieu au jeune homme, qui s'éloignait sans remarquer le trouble et la pâleur de Rodrigues.

VI

Le lendemain, au grand désappointement des courtisans, l'infant d'Espagne et Calderon se promenèrent ensemble au Prado, et Rodrigues accompagna encore le prince au théâtre. Son influence sur l'héritier du trône paraissait plus grande que jamais.

Cette rupture, suivie d'une réconciliation si prompte, était une énigme pour tous. Les uns l'attribuaient à un caprice du prince; les autres

soutenaient que c'était une comédie imaginée par l'astucieux Calderon pour humilier le duc d'Uzeda, qui ne s'était réchauffé un instant aux rayons du soleil levant que pour être plongé ensuite, aux yeux de tous, dans la plus complète obscurité.

Cependant Fonseca réussissait au delà de ses espérances. La pauvre Margarita, qui avait quitté un monde qu'elle aimait pour la solitude glaciale du cloître, fut bientôt dégoûtée de la vie monotone du couvent. Sa seule consolation était de penser qu'elle n'était entrée dans cet asile désolé que pour rester fidèle à Fonseca et échapper aux poursuites dangereuses de l'infant d'Espagne. En mourant, sa vieille nourrice avait révélé un grand secret à Margarita, puis elle lui avait remis une lettre écrite de la main de sa mère. Cette lettre avait fait verser bien des larmes à la jeune fille, et lui avait appris ce qu'il y a parfois de force, de constance, de tristesses et d'angoisses dans l'amour d'une femme. Un affreux pressentiment s'était emparé de Margarita; elle crut que la fatale destinée de sa mère projetait une ombre

sur sa propre existence, et cette pensée lui avait fait rechercher la paix du cloître.

Quand, par l'entremise du portier, la jeune fille reçut la lettre de Fonseca, lettre où respirait la passion la plus profonde, la plus vraie, elle ressentit une grande émotion. La nature reprit ses droits, et le cœur de Margarita se rouvrit aux plus doux sentiments. La novice n'avait pas encore prononcé les vœux terribles qui devaient à jamais la retrancher du monde. Elle pouvait donc être à l'homme qu'elle aimait. La jeune fille répondit à Fonseca; elle lui parla des dangers auxquels il s'exposait; mais chaque mot de cette lettre était dicté par l'amour et devait ranimer l'espoir du jeune homme. Cédant à son propre cœur et aux sollicitations de son amant, Margarita consentit à fuir le couvent, et à fuir avec Fonseca.

Dans la soirée, le jeune officier vint trouver Calderon. Le marquis était descendu dans les jardins de son palais. La lune projetait ses pâles lueurs à travers les allées d'orangers et de grenadiers; on voyait ses blancs rayons se jouer en

nappe argentée sur le marbre des statues qui peuplaient cette délicieuse retraite. L'air doux et tiède n'était troublé que par les murmures des fontaines, dont les jets d'eau, éparpillés par la brise, retombaient en pluie scintillante. Au-dessus de ces jardins régnait une terrasse immense d'où l'on voyait dans le lointain se dessiner les sombres monuments de Madrid et les dômes de ses églises.

Sur cette terrasse, Calderon, debout, appuyé contre le tronc d'un aloès gigantesque qui l'enveloppait de son ombre, était plongé dans une sombre rêverie.

— D'où vient que je frissonne ? dit-il à mi-voix. Ah ! c'est à cette heure fatale que j'appris que je venais d'être déshonoré par un lâche. C'est à ce moment que je l'ai tué ! Et depuis ce jour, quelle révolution dans ma vie ! Le crime m'a porté au faîte des honneurs ! Et pourtant, comme elle était paisible et heureuse, cette vie d'études à Salamanque ! Alors j'avais fois en *elle* : je me laissais guider par la flamme de ses yeux, dans lesquels je lisais ma destinée, comme l'astrologue lit dans

les étoiles du ciel; mais l'âge d'or n'a duré qu'un jour : le paradis s'est changé en fer!

Le bruit des pas rapides de Fonseca arracha Calderon à sa rêverie. Il se retourna brusquement. Il fit un effort suprême pour composer son visage et en effacer toute trace d'émotion. Quand Fonseca parut devant lui, la figure de don Rodrigues était calme et sereine.

— Réjouissons-nous, cher Rodrigues! Elle consent enfin et je viens réclamer l'appui que vous m'avez promis.

— Et le portier du couvent, est-ce un homme auquel on puisse se fier?

— Comme à moi-même.

— Avez-vous une clef pour ouvrir la porte de la chapelle?

— La voici; Margarita doit se cacher dans un confessionnal après la prière du soir.

— Bien, tâchez de remplir convenablement

votre rôle; voici comment je me suis acquitté du mien : Je connais dans un des faubourgs de Madrid, sur la route de Fuencarras, une maison isolée. Le propriétaire est de mes amis. Des chevaux et des déguisements seront mis par lui à votre disposition. Un de mes secrétaires vous remettra un passe-port. Demain je serai informé le premier de l'enlèvement de la novice, et je ferai en sorte de dépister ceux qu'on mettra à sa poursuite. N'ai-je pas tout bien arrangé, cher Fonseca ?

— Vous êtes notre ange gardien ! s'écria don Martin avec enthousiasme. Demain, à minuit, nous irons à la maison que vous venez de m'indiquer.

Fonseca quitta le palais le cœur plein de joie; mais, au détour de la rue, six hommes apostés depuis les premières heures de la soirée se précipitèrent pour lui barrer le passage.

— C'est à don Martin Fonseca que j'ai l'honneur de parler ? dit le chef de la bande.

— A lui-même.

— Au nom du roi, je vous arrête!

— Vous m'arrêtez? et pourquoi? qu'ai-je fait?

— Voici le mandat signé de Son Eminence le duc de Lerme. On vous accuse de désertion.

— Tu mens, misérable! le général m'a permis de quitter le camp.

— Que nous importe? suivez-nous.

Fonseca, naturellement bouillant et impétueux, ne put calculer froidement les suites de sa résistance. L'arrêter, l'emprisonner la veille du jour où il devait délivrer Margarita!

Un pareil malheur le plongeait dans un désespoir qui faisait disparaître à ses yeux toute autre considération. Il tira son épée, renversa l'alguazil qui s'opposait à son passage; mais les alguazils cernèrent le jeune officier et le choc des épées se fit entendre. Soudain, la rue, qui n'était que faiblement éclairée par la lune, fut inondée de lumière.

Des laquais portant des torches arrivèrent en foule en criant :

— Place au noble marquis de Siete Iglesias !

A ce nom, Fonseca laissa tomber son arme et les alguazils firent place.

Un homme au visage pâle, aux yeux étincelants, parut au milieu du groupe : c'était Calderon.

— Pourquoi tout ce bruit à pareille heure ? dit sévèrement le ministre.

— Rodrigues, cria Fonseca, je suis heureux de votre arrivée. Ces misérables ont osé arrêter un officier espagnol, en se disant porteurs d'un ordre du duc de Lerme.

— Avez-vous en effet un mandat d'arrêt contre ce gentilhomme ? demanda Calderon au chef des alguazils.

Celui-ci présenta l'ordre dont il était porteur.

Calderon le lut lentement, le rendit à l'alguazil, et puis, prenant à part Fonseca :

— Êtes-vous fou ? lui dit-il à voix basse, croyez-vous pouvoir résister aux lois ? Si je n'étais arrivé à propos, pour un mince délit dont on vous accuse, vous alliez commettre un crime capital. Suivez ces gens, ne craignez rien. Je verrai le duc et j'obtiendrai aussitôt votre mise en liberté. Demain nous irons ensemble au rendez-vous convenu.

Fonseca, le cœur gonflé de rage, allait répliquer, mais Rodrigues se hâta de lui imposer silence. Le ministre se tourna ensuite vers les alguazils :

— Il y a ici, dit-il, une erreur qui sera réparée demain. Traitez le gentilhomme avec le respect et la considération dus à sa naissance et à son mérite. Allez, don Martin, ajouta-t-il à voix basse, allez, sinon Margarita est à jamais perdue pour vous.

Vaincu par cette menace, Fonseca remit son

épée dans le fourreau et suivit les alguazils en gardant un morne silence.

Calderon, immobile et absorbé dans ses réflexions, les laissa froidement s'éloigner. Bientôt, chassant une pensée importune, il donna ordre à ses gens de le précéder, puis il remonta dans sa voiture et se fit conduire chez le prince d'Espagne.

VII

Le lendemain, à midi, Calderon vint voir Fonseca dans sa prison. Le jeune officier était assis près d'une fenêtre qui s'ouvrait sur une cour sombre et spacieuse. Sa physionomie trahissait un violent désespoir.

Il se leva dès qu'il vit entrer Calderon.

— Enfin, s'écria-t-il, vous venez me rendre la liberté? Vous en avez l'ordre sur vous?

— Pas encore, mon cher Fonseca; mais soyez sans inquiétude, j'ai vu le duc. Le motif de votre arrestation est tel que je le soupçonnais : quelques paroles imprudentes que vous avez laissées échapper. Vous avez ainsi trahi la résolution de ne jamais renoncer à Margarita. Le duc de Lerme ne veut pas de cette mésalliance. Votre captivité se prolongera si vous ne prenez pas l'engagement solennel de laisser Margarita prendre le voile.

Fonseca, que ces paroles faillirent rendre fou, regarda Calderon avec des yeux hagards. Calderon continua :

— Cependant il ne faut désespérer de rien. Patience! le duc finira peut-être par se laisser fléchir, et d'ailleurs je me sens le courage, pour servir vos intérêts, d'appeler de la sentence du duc au roi lui-même.

— Et ce soir elle m'attend! s'écria le jeune homme; ce soir elle devait être libre!

— On lui dira ce qui est arrivé; nous avons des intelligences dans la place.

— Retirez-vous, faux ami, ministre sans pouvoir. Sont-ce là vos promesses de me venir en aide? Mais je ferai connaître à Sa Majesté elle-même le malheur qui m'accable. Je verrai si Philippe III réserve un pareil traitement aux défenseurs de sa couronne. Don Rodrigues, voulez-vous porter une lettre à votre maître? Ce service est le seul que je réclame de vous.

— Non, Fonseca, je ne veux pas vous perdre. Cette lettre, le roi la montrerait au duc de Lerme. Ce n'est pas ainsi que des hommes sensés doivent supporter l'infortune: serais-je aujourd'hui ministre si, à chaque revers qui m'accablait, j'avais agi sans réflexion et comme un homme en délire? Voyons, examinons ce qui nous reste à faire.

— Avant ce soir, je veux être libre, sinon je ne veux rien entendre.

— Ecoutez... une idée me frappe! on veut, pour vous rendre la liberté, que vous renonciez à Margarita. Mais qu'arriverait-il si le duc de Lerme pouvait croire que c'est la novice qui vous

abandonne; si, par exemple, elle s'échappait du couvent, comme cela est convenu, et qu'on parvînt à persuader au duc qu'elle s'est fait enlever par un autre que vous?

— Ah! pas un mot de plus!

— Pourquoi? Mais pesez donc tous les avantages d'un pareil stratagème. Il vous sauve tous deux; si elle s'échappe seule, le duc n'aura aucun intérêt à la poursuivre; elle pourra en sûreté gagner la France, et courra mille fois moins de dangers que si elle fuyait avec vous, qui occupez dans l'Etat un rang considérable. L'inquisition, qui déteste la noblesse, vous accuserait de sacrilége; votre captivité éloignera tout soupçon de complicité avec Margarita, et le projet que vous avez formé réussira mieux que si vous l'exécutiez personnellement. Le duc de Lerme, qui croira que dans votre cœur le ressentiment a tué l'amour, vous rendra la liberté, et vous rejoindrez Margarita.

— Mais, dit Fonseca, frappé par le raisonne-

ment de Rodrigues, qui donc l'enlèvera du couvent?

— Ne ferais-je pas cela pour vous? dit Calderon en souriant; j'emmènerai Margarita au rendez-vous indiqué, elle y restera cachée jusqu'au jour où le saint-office cessera ses poursuites. Puis je la ferai conduire au lieu qu'il vous plaira de désigner.

— Et vous croyez que Margarita consentira à suivre un étranger? Non, c'est impossible, je n'approuve pas ce projet.

— Eh bien! à parler franchement, il ne me sourit pas davantage, répliqua froidement Calderon; les dangers que je me proposais de courir pour vous sont trop imminents. Je ne vous aurais pas fait cette offre, Fonseca, si je n'y eusse été poussé par la pensée que voici : si le duc de Lerme allait voir la jeune novice, s'il l'effrayait par ses menaces, s'il décidait l'abbesse à abréger le noviciat, la jeune fille serait à jamais perdue pour vous.

— Ils ne le feront pas ! ils n'oseront pas !

— L'orgueil fait tout oser ! Cherchez un autre plan !... Comptez-vous pouvoir vous évader d'ici ? c'est impossible : il faut donc vous fier à moi.

Fonseca, sans répondre, fit plusieurs fois le tour de l'appartement, puis il s'arrêta en face du ministre.

— Calderon, dit-il, je n'ai pas la liberté du choix, il faut donc que je me fie à votre amitié : je vais écrire à Margarita.

En remettant la lettre à Calderon, le jeune homme se détourna pour ne pas lui laisser voir son agitation.

Calderon était profondément ému, sa main trembla en saisissant sa lettre.

— N'oubliez pas, dit Fonseca, que je remets ma vie entre vos mains.

Rodrigues, sans répondre, ouvrit la porte pour sortir.

— Arrêtez! reprit Fonseca. J'oubliais une chose essentielle... Voici la clef de la chapelle, le mot d'ordre pour le portier est *Grenade.* Mais j'y pense, il s'attendait à me suivre avec Margarita.

— J'arrangerai cela. Adieu! Demain vous apprendrez que tout a réussi. Jusque-là soyez calme et gardez-vous de commettre la plus légère imprudence.

VIII

Minuit venait de sonner à la chapelle du couvent. Le long des murs sombres du vieil édifice s'avança lentement un homme de haute taille enveloppé d'un manteau; le bruit de ses pas éveilla de longs échos dans le lieu saint; puis d'un confessionnal sortit une blanche forme de femme, et une douce voix murmura : — Est-ce toi, Fonseca?

— Venez, répondit-on à voix basse.

Cette voix, qui lui était inconnue, fit reculer Margarita toute tremblante; mais l'homme la saisit par le bras et l'entraîna rapidement hors de la chapelle. Au dehors le portier les attendait, il tenait un manteau qu'il jeta sur les épaules de la novice. L'étranger fit avancer une voiture, Margarita y monta avec lui, et les chevaux partirent ventre à terre.

Interdite et à moitié morte de frayeur, la novice ne comprit d'abord rien à ce qui se passait. Quand elle eut repris ses sens, elle se vit seule avec un inconnu.

— Où me conduisez-vous? demanda-t-elle. Où est Fonseca?

— Ne soyez pas étonnée, señora, si don Martin n'est pas à vos côtés; il m'a remis une lettre que dans un instant vous pourrez lire, et alors vous saurez tout.

La voiture s'arrêta devant une maison isolée, Calderon descendit et frappa deux coups à la porte. Un vieillard, qu'à sa barbe pointue et à ses

traits anguleux on reconnaissait pour un fils d'Israël, vint ouvrir aussitôt.

Calderon lui dit quelques mots à voix basse; puis, avec une grande politesse, il vint aider Margarita à descendre. Il la conduisit par un escalier rapide et sombre dans une chambre richement meublée. Dans tous les angles de cette pièce, des candélabres d'argent massif étincelaient sur des piédestaux de marbre blanc. Au milieu de l'appartement était dressée une table couverte de vins exquis et de fruits les plus rares. Le luxe de cette chambre contrastait étrangement avec l'extérieur délabré de la maison et l'aspect du juif ignoble et dégoûtant qui en était le gardien.

Calderon donna à la novice la lettre de Fonseca.

La jeune fille la lut avidement.

Pendant cette lecture, Rodrigues tint constamment sur elle son œil inquiet et fixe.

Rodrigues avait résolu de se prêter aux désirs

du prince, car sa fortune dépendait de sa complaisance; mais son intention n'était pas de sacrifier entièrement Fonseca.

Plein de mépris pour l'espèce humaine, ne voyant partout que fourberies et trahisons, Calderon n'était pas convaincu, comme l'était Fonseca, que l'ancienne actrice fût un ange de vertu et de dévouement.

Il voulait savoir si elle résisterait aux manœuvres hardies et aux offres séduisantes de l'infant d'Espagne; si elle succombait, il conservait les grâces du prince et l'amitié de Fonseca, en lui prouvant que Margarita était indigne de son amour. Mais si la jeune fille résistait à l'infant, il était fermement décidé à la faire échapper et à protéger sa fuite, sans pouvoir être accusé par le prince de complicité. C'est ainsi que Calderon conciliait deux choses fort opposées : la conscience et l'ambition.

Mais, tandis que ses regards étaient fixés sur Margarita, d'étranges pressentiments l'assaillirent; son cœur, plein des souvenirs du passé,

battit précipitamment dans sa poitrine. L'innocence et la grâce exquise de la jeune novice, ses formes délicates et presque aériennes, tout, en un mot, semblait lui faire un reproche de sa trahison et éveiller dans son âme une profonde pitié.

La lecture de la lettre de Fonseca redoubla les angoisses secrètes de la jeune fille. Elle se tourna vers Calderon, l'aspect et les traits de cet homme la frappèrent.

Il venait d'ôter son manteau et son chapeau.

Leurs regards se rencontrèrent. Soudain Margarita, qui semblait anéantie, tressaillit et poussa un cri perçant.

— Calderon! s'écria-t-elle, don Rodrigues Calderon! Est-ce votre nom? n'en avez-vous jamais eu d'autre?

A peine eut-elle prononcé ces mots, qu'elle s'approcha de lui toute tremblante.

— Calderon est mon nom, balbutia le marquis d'une voix émue.

La novice vint se placer si près de Calderon, qu'elle sentit sur son front le souffle de cet homme. Alors, lui saisissant le bras, elle attacha sur ses traits un regard si perçant, si scrutateur et si profond, que Calderon ne put se défendre d'une terrible pensée. Un instant il crut que la pauvre novice était folle.

Margarita leva lentement ses grands yeux noirs sur la glace qui réfléchissait son visage et celui de Calderon.

La fraîcheur et le vif incarnat des joues de la novice avaient fait place à une pâleur livide, pareille à celle du visage de Calderon. Il y avait alors entre ces deux personnes ainsi groupées une ressemblance saisissante... Tous deux se regardèrent dans la glace, et en furent à l'instant frappés. Ils poussèrent un cri douloureux.

Margarita porta sa main frémissante dans les plis de sa robe, en tira un petit portefeuille fermé avec des agrafes d'argent. Elle pressa le ressort, l'ouvrit et dévora du regard un portrait en mi-

niature, qu'elle compara au visage altéré de Rodrigues.

— Mon père! mon père! s'écria Margarita en tombant évanouie aux pieds du ministre.

Calderon, foudroyé, parut d'abord ne pas comprendre la situation. Son esprit errait dans le passé et y retrouvait les traces d'événements tragiques avec l'aide de deux terribles guides : la mémoire et la conscience.

Calderon ramassa la miniature que Margarita avait laissée tomber.

C'était le portrait d'un étudiant de Salamanque, vêtu du simple costume de l'école. Le front était noble, calme et pur. Les yeux respiraient l'innocence et le courage. La bouche s'ouvrait en un sourire de bonheur, de paix et d'espérance.

Tel était Rodrigues avant que la physionomie de ce ministre ambitieux portât le cachet des crimes qu'il avait commis depuis cette époque. Ce portrait était comme le spectre de sa jeunesse qui

semblait être revenu lui demander compte des forfaits de son âge mûr.

— Malheureuse enfant! s'écria-t-il en regardant Margarita, que dans son trouble il ne songeait pas à secourir, puis-je croire que tu es ma fille? En te donnant ces traits, la nature n'a-t-elle pas voulu se jouer de moi! car celle qui fut ta mère m'a trompé...

Il prit la novice entre ses bras, et regarda attentivement cette figure inanimée. Le cœur de Calderon battit à lui briser la poitrine. Enfin la voix du sang se fit entendre, il déposa un baiser passionné sur le front de la jeune fille, et appela vivement.

Le juif accourut et reçut l'ordre de faire monter sa fille. Une femme entra bientôt. Calderon lui ordonna d'un ton bref de secourir Margarita; puis il prit les papiers contenus dans le portefeuille de la novice et passa dans un cabinet éclairé par une lampe.

Là, Rodrigues lut d'abord une longue lettre écrite par Inez à son lit de mort.

Calderon apprit alors combien celle qu'il avait crue coupable avait été, au contraire, pure et dévouée et avec quelle joie elle avait sacrifié sa jeunesse, son avenir, l'amour de sa famille pour suivre la destinée de l'étudiant Rodrigues. Le sombre ministre sut comment la pauvre Inez avait été poursuivie, durant une absence qu'il avait été forcé de faire, par l'amour, les prières, les menaces et les offres séduisantes d'un des plus riches descendants des rois maures, Arraez-Ferrares, et avec quelle vaillance elle avait résisté à tout. Mais, lorsque Calderon eut connaissance de la machination qui avait été ourdie contre Inez, lorsqu'il sut comment il avait été amené à tuer son rival, sa douleur ne connut plus de bornes, et il eut toutes les peines du monde à continuer la lecture d'un billet inclus dans la lettre d'Inez, et par lequel Arraez-Ferrares justifiait de la manière la plus éclatante la malheureuse femme.

« Je n'ai plus qu'un instant à vivre, disait Ar-
« raez-Ferrares à Inez, et je veux le consacrer à
« te redire que je t'aimais! Quand je t'ai revue,
« tu avais abandonné la foi de tes pères! tu avais

« accordé ta main à un étudiant sans naissance « et sans fortune. Ta résistance à mes désirs a « été inflexible, et je me suis vengé sur ton mari. « On lui a dit que je t'avais aimée avant lui, qu'a- « vant ton mariage tu m'avais appartenu, et que « l'enfant dont il se croyait le père était à moi. « Mais ces calomnies ne produisirent pas l'effet « que j'en attendais. Au lieu de t'abandonner, il « ne chercha qu'à venger son outrage. Quand je « quittai ta demeure, je trouvai Rodrigues sur « mon chemin, il m'avait vu sortir de ta maison, « nous nous battîmes...

« Je déclare solennellement, à l'heure de la « mort, que le combat a été loyal, et que je mé- « rite mon sort.

« Adieu, Inez, je veux que ces lignes te soient « remises comme une preuve irrécusable de mon « crime et de ton innocence. Puisses-tu me par- « donner !

« ARRAEZ-FERRARES. »

Calderon s'arrêta. Il était pâle et comme in-

sensé de douleur, lorsqu'il arriva à cette fin poignante de la lettre d'Inez.

« A quoi me sert ce tardif témoignage de la « pureté de mon cœur! Nous ne nous reverrons « plus sur la terre; mais que va devenr ma fille? « Léonarda, la vieille nourrice, m'a juré de lui « tenir lieu de mère.

« Si le ciel la jette un jour sur tes pas, Rodri- « gues, ce jour-là tu rendras hommage à la vertu « de ta femme, tu la béniras dans ton cœur. « Adieu, je meurs en pensant à toi! »

Calderon couvrit de baisers passionnés la lettre de la pauvre Inez, et alla rejoindre son enfant dans la chambre où il l'avait laissée.

IX

Pendant que cette scène avait lieu dans la petite maison du prince, disons ce qu'était devenu Fonseca.

Calderon était à peine sorti de la tour, que le gouverneur de la prison vint présenter ses respects au jeune officier, dont il connaissait la haute naissance et les glorieux exploits.

— Ne craignez pas, lui dit-il, d'être détenu longtemps ici; sans doute, votre ennemi est puis-

sant, mais sa puissance ne sera pas de longue durée. Déjà un orage gronde sur sa tête, et un coup de foudre le renversera bientôt.

— Est-ce mon parent, le duc de Lerme, que vous croyez à la veille d'une disgrâce?

— Non, je veux parler du marquis de Siète-Iglésias. Jamais le duc de Lerme ne signe rien sans l'autorisation de don Rodrigues. Bref, vous êtes une des victimes du fléau de l'Espagne.

— C'est impossible! s'écria Fonseca, don Rodrigues est mon protecteur, mon ami; il m'a donné mille preuves de dévouement.

— Alors, vous êtes un homme perdu, répliqua le gouverneur. Le tigre caresse toujours sa proie avant de la dévorer.

— Monsieur, répondit Fonseca d'un ton sévère, je trouve que vous parlez bien imprudemment d'un personnage dont vous connaissez la puissance.

— Je n'ai rien à craindre de lui. Déjà l'inquisi-

tion l'a condamné; il me tarde de voir arriver l'heure où il sera fait justice du vil complaisant de l'infant d'Espagne, de celui qui a trahi son roi, et qui s'est enrichi des dépouilles du peuple. Calderon n'est cruel que par intérêt. Êtes-vous riche et espère-t-il que vous donnerez une rançon considérable pour recouvrer votre liberté? Êtes-vous un obstacle sur le chemin de sa fortune? Recherchez-vous la faveur du prince? Ou bien avez-vous une sœur, une femme, une maîtresse, destinée par Calderon aux plaisirs de l'infant d'Espagne?

— Vous me rendrez fou avec vos questions, répondit le jeune homme avec impatience. Expliquez-vous plus clairement.

— Vous êtes parent du duc de Lerme et de son fils le duc d'Uzéda. Adressez-vous à ce dernier. Voulez-vous que je lui parle de votre arrestation? Il intercédera le roi en votre faveur.

— Vous me rendez la vie, mon cher gouverneur; mais il n'y a pas un instant à perdre.

— Je le verrai aujourd'hui même et je vais presser les événements qui doivent amener une crise. Ayez bon espoir.

Cela dit, le gouverneur prit congé de Fonseca.

Le soir, don Juan de la Nuga, enveloppé d'un vaste manteau, alla dans un des quartiers les plus retirés de Madrid, et s'arrêta devant une petite porte enfoncée dans l'épaisseur d'un mur élevé; puis il frappa trois coups : la porte s'ouvrit aussitôt. Il se glissa par un long passage et ne tarda pas à se trouver en présence du jésuite Fray Louis de Aliaga, confesseur du roi.

— Comment se porte le grand inquisiteur? demanda le gouverneur.

— Il vient de rendre le dernier soupir, répondit le jésuite, la belle âme de Sandoval est dans la dernière demeure des bienheureux.

— Quelle perte pour la religion! dit le gouverneur en faisant le signe de la croix. Connaissez-vous celui qui doit lui succéder.

— Pas encore, répondit Aliaga ; — mais Uzéda m'a fait dire d'aller le voir, veuillez donc m'excuser.

Aliaga se rendit auprès du duc.

— Mon père, dit Uzeda après avoir très-respectueusement accueilli l'entrée du jésuite, je vous ai fait appeler pour vous dire que je puis aujourd'hui même vous faire nommer grand inquisiteur d'Espagne.

— Moi ! noble duc, s'écria le jésuite.

— Oui, écoutez-moi, l'heure de Calderon a sonné ; quant au duc de Lerme, il a cessé d'être premier ministre, le fardeau des affaires l'accable ; l'Espagne souffre et le timon de l'Etat veut des mains plus jeunes et plus vigoureuses. Le peuple exaspéré par la misère demande une victime, et cette victime, ce sera Calderon ! L'inquisition se chargera de son supplice. Vous me comprenez, Aliaga, sachez bien que je ne promets rien que je ne puisse donner ; j'ai vu le roi, et j'ai la promesse formelle de Sa Majesté. Si vous

souscrivez aux conditions que je vous propose vous serez nommé ce soir grand inquisiteur.

Aliaga et le duc eurent bientôt conclu le pacte d'intérêt qui devait les unir. Le jésuite pratiqua contre Calderon, son ami, la maxime que, la veille encore, il commentait avec lui, à savoir que la fin justifie les moyens.

En ce moment on vint annoncer don Juan de la Nuga. Aliaga prit congé du duc.

Le gouverneur exposa le motif de sa visite. Uzeda, qui voulait faire de l'inquisition le principal instrument de sa puissance, était bien aise d'avoir des amis parmi les officiers du saint-office. Il promit de s'occuper de Fonseca et tint parole, car, à minuit, on porta à la prison l'ordre de mettre le jeune homme en liberté.

X

Dans l'ivresse de la joie causée par un triomphe qu'il croyait facile et assuré, le voluptueux infant d'Espagne prit la route de Luencarrat, où se trouvait la petite maison destinée à ses plaisirs. Il laissa sa voiture à quelque distance du lieu désigné et s'y rendit seul et à pied.

Le juif vint ouvrir au prince qui monta rapidement l'escalier et entra dans la chambre où se trouvait Margarita. Mais quelles ne furent pas

sa stupeur et sa colère, à la vue de Calderon serrant tendrement entre ses bras la novice évanouie et penchant sa tête sur sa poitrine, comme un lys affaissé sur sa tige. Immobile et muet, le prince sembla d'abord cloué sur le seuil de l'appartement; puis il porta la main à la garde de son épée.

— Misérable! s'écria-t-il, est-ce ainsi que tu tiens tes promesses?

— Arrière! répondit Calderon d'une voix sourde, arrière, infant d'Espagne, votre voix trouble ma fille dans sa lutte avec la mort. Regardez, prince, c'est là le legs et le portrait d'une mère martyre. Chut! l'entendez-vous respirer? Ah! reviens à toi, ma fille, mon enfant!

— Quelle est cette comédie? s'écria le prince; quelle ruse emploies-tu pour me tromper?

Calderon ne répondit pas. Margarita poussa un profond soupir et ouvrit les yeux.

— Mon enfant chérie! répéta Calderon.

Margarita voulut parler, mais trop faible pour

le faire, elle enlaça tendrement ses bras autour du cou de Rodrigues.

En faisant ce geste la jeune fille tourna la tête, et aperçut l'infant d'Espagne appuyé sur son épée. Les traits livides et contractés du prince portaient l'empreinte des passions qui l'agitaient; un sourire amer et méprisant errait sur ses lèvres. Habitué à ne considérer la nature humaine que dans ce qu'elle a d'abject et de hideux, la voix de la nature et de l'innocence n'allait pas au cœur de ce prince corrompu.

Margarita, terrifiée par le regard satanique de l'infant d'Espagne, cria d'une voix éperdue :

— Défends-moi contre ce démon ; défends-moi, mon père.

— Oui, je te défendrai, répondit Calderon, tu es en sûreté avec moi. Mais sortons d'ici; l'air qu'on respire dans cette maison souille ta pureté; viens, viens, mon enfant.

Et, passant un bras autour de la taille de Margarita, le ministre l'entraîna vers la porte.

— Misérable ! cria le prince en barrant le passage à Calderon. Penses-tu donc me tromper, moi ton prince et ton maître ? Non, ce ne sera pas pour la faire servir à tes plaisirs que tu auras enlevé dans la chapelle d'un couvent une novice que j'ai honorée de mon royal amour. Va-t'en seul, mais je veux que Margarita reste, et si tu fais un pas de plus en l'entraînant, je te plonge cette épée dans la poitrine.

— Point de menaces, Philippe, cette enfant est ma fille : je la protége.

— Belle histoire ! répliqua le prince d'un ton méprisant, et en se plaçant au travers de la porte. La petite actrice joue bien son rôle, mais toi, Calderon, tu me fais pitié...

Calderon n'hésita plus, il saisit le prince par le bras, et, sans lui laisser le temps de se servir de son épée, il le poussa avec tant de violence que l'infant perdit l'équilibre, et alla rouler sur le parquet.

XI

Sur ces entrefaites, Fonseca s'était rendu au couvent de *Sainte-Marie de l'Epée blanche*, mais il n'y trouva plus le portier. Il courut alors à la maison que Calderon lui avait indiquée. Il allait entrer, quand soudain il entendit prononcer son nom. Il s'approcha du lieu d'où partait la voix, et reconnut, blotti dans un enfoncement du mur, le portier du couvent.

— C'est vous, don Martin? dit-il; les saints en soient bénis! on vous a indignement trompé.

— Parle, voyons, n'hésite pas; dis-moi toute la vérité.

— Je connaissais le gentilhomme qui est venu enlever la novice; j'ai tremblé pour vous lorsque j'ai vu Calderon prendre la jeune fille dans ses bras et la placer dans la voiture; mais je me suis rassuré en pensant que j'allais, comme c'était convenu, l'accompagner dans sa fuite. Il n'en fut pas ainsi. « Cache-toi, me dit sèchement don Rodrigues, demain je te fournirai les moyens de quitter Madrid. » Je ne sus que répondre, mais je suivis la voiture. Je connais cette maison; c'est un lieu infâme! c'est le théâtre des orgies et des débauches de l'infant d'Espagne; chaque nuit qu'il y passe porte le déshonneur dans une famille.

— Ciel! s'écria Fonseca, mais j'entends du bruit, j'entends des cris dans cette odieuse maison!

Il allait enfoncer la porte lorsqu'elle s'ouvrit tout à coup.

Au milieu des cris confus et inarticulés on distinguait le bruit d'une lutte. Fonseca s'avança rapidement. Un juif, précipité en bas de l'escalier, vint tomber à ses pieds. Ensuite parut Calderon. Il tenait son épée d'une main et soutenait Margarita de l'autre. Un autre homme cherchait à le retenir, mais en vain.

— Fonseca! cria Margarita, qui aperçut le jeune homme, sauve-moi!

— Oui, dit don Martin d'une voix de tonnerre, je viens te sauver et punir un lâche! Laisse ta victime, Rodrigues, et défends-toi!

En parlant ainsi il croisa son épée contre celle de Calderon.

— Ce n'est pas lui qu'il faut frapper, cria Margarita en se précipitant sur le sein de son père.

Il était trop tard.

Fonseca, transporté de rage, n'entendit rien, ne comprit rien. D'une main plus assurée il avait

dirigé son épée contre la poitrine de celui qu'il croyait son ennemi. Mais ce ne fut pas Calderon qu'il atteignit au cœur. Ce fut Margarita, qui tomba baignée dans son sang aux pieds du pauvre insensé.

— Mortes toutes deux ! murmura Calderon.

Et il tomba aux côtés de sa fille, comme s'il eût été frappé du même coup.

A ce moment le prince d'Espagne descendit l'escalier. Il était livide, et ses pieds furent arrosés du sang de la vierge martyre !

— Misérable ! qu'as-tu fait? dit-il à Fonseca.

La jeune fille expirante tourna vers Fonseca ses yeux pleins d'une expression de pitié céleste; ensuite elle se traîna sur le sein de Rodrigues, et dit d'une voix éteinte : — Pardonne-lui, mon père, je dirai à ma mère que tu m'as bénie.

. . . .

A la suite de ce terrible événement, plusieurs

jours se passèrent sans qu'on entendît parler de Calderon à la cour, où l'on ne pouvait s'expliquer son absence. Les ennemis de Calderon surent tirer parti de son éloignement. Le complot formé contre lui allait éclater. Les partisans d'Useda avaient maintenant pour eux l'inquisition. Aliaga, nommé grand inquisiteur, préparait avec eux la perte de Calderon. Mille infernales calomnies avaient été inventées contre le favori et le roi, qui n'avait pas été prévenu du motif de son absence, soupçonnait la conduite de Rodrigues, et se montrait profondément irrité contre lui.

Le duc de Lerme, accablé d'années et d'infirmités, ne pouvait pas lutter contre ses ennemis. Dans son désespoir il appelait Calderon, mais ce puissant allié ne reparaissait pas. La tempête éclata soudain.

Un soir le duc de Lerme reçut, avec sa destitution, l'ordre de quitter la cour. Par une coïncidence bizarre, Calderon entra dans le cabinet du duc au moment même où celui-ci recevait le message du roi. Un affreux changement s'était opéré dans la personne de Rodrigues. Ses regards

étaient mornes et glacés, ses joues creuses et blêmes; en quelques jours il avait vieilli de quarante ans.

— Duc de Lerme, dit-il d'une voix sépulcrale, je suis enfin de retour.

— Que le ciel en soit béni! Calderon, pourquoi m'avoir quitté? Qu'es-tu devenu? Cours trouver le roi; dis-lui que je ne suis pas malade, que je n'ai pas besoin de repos. Fais-lui comprendre l'indigne conduite d'un fils dénaturé. On veut me bannir, Calderon; me bannir! Va trouver l'infant; il s'est renfermé dans son palais; il refuse de me voir, mais toi, il te recevra.

— Ah! l'infant d'Espagne... nous avons des raisons pour bien nous aimer.

— Oui, certainement, vous en avez. Hâte-toi donc, Calderon; ne perds pas une minute. Dois-je être banni, Rodrigues? dois-je être banni? répétait le malheureux vieillard. Va, ajouta-t-il, va, je t'en supplie; sauve-moi. Je t'aime, mon bon

Rodrigues, je t'ai toujours aimé. Laisserons-nous triompher nos ennemis?

Soudain, tant est grande la force de l'habitude, Calderon retrouva toute son ardeur, tout son génie d'autrefois. Un éclair jaillit de ses yeux; il redressa sa taille imposante.

— Je croyais, dit-il, qu'il ne me restait plus qu'à quitter la vie; mais je veux faire encore un suprême effort, et ne pas vous abandonner à l'heure du danger. Je verrai le roi! Ne craignez rien, monseigneur, je ferai voir à Uzeda que mon étoile n'a pas encore pâli.

Calderon dégagea ses mains de l'étreinte du cardinal et se dirigea vers la porte.

Trois coups secs retentirent en ce moment. Rodrigues ouvrit, et vit l'antichambre remplie d'hommes vêtus d'un sombre uniforme.

C'étaient les officiers du saint-office.

— Restez, lui dit une voix sinistre, restez, Ro-

drigues Calderon, marquis de Siete Iglesias; au nom de la très-sainte inquisition, je vous arrête.

— Aliaga! s'écria Calderon, qui recula saisi d'horreur.

— Silence, dit le jésuite; officiers, emmenez votre prisonnier.

— Adieu, bon vieillard, reprit Calderon en se tournant vers le duc, ta vie est sauve au moins. Quant à moi, je défie la destinée! Emmenez-moi.

L'infant d'Espagne fut bientôt remis de l'émotion que la mort de Margarita lui avait causée. De nouveaux plaisirs lui firent tout oublier; il n'eut pas même de remords.

Il se montra en public peu de jours après l'arrestation de Calderon, et crut devoir intercéder le roi en faveur de son ancien favori; mais, quand bien même l'inquisition eût consenti à lâcher sa proie, et Uzeda à oublier ses ressentiments, la joie du peuple fut si grande lorsqu'il apprit la

chute du redoutable secrétaire, qu'il eût fallu un monarque plus hardi que Philippe III pour braver ces clameurs et sauver le ministre déchu.

Un jour, un officier qui attendait le lever du prince, dont il était un des favoris, lui présenta une pétition afin d'obtenir de son Altesse Royale un grade vacant dans l'armée.

— Et quel est donc, demanda l'infant, celui qui s'est fait tuer si à propos pour que tu obtiennes une promotion?

— C'est don Martin Fonseca, monseigneur.

Le prince tressaillit et tourna le dos au solliciteur, qui, à dater de ce jour, perdit les bonnes grâces du prince.

Cependant l'année s'écoulait et Calderon languissait encore dans son cachot. Enfin l'inquisition ouvrit le noir registre de ses accusations. C'était un tissu d'absurdités révoltantes et d'infâmes calomnies. Le premier des crimes dont on l'accusa fut celui de sorcellerie. Calderon soutint

toutes les accusations avec une dignité qui confondit ses ennemis. On lui fit subir la torture, et tous les historiens ont rendu témoignage de l'héroïsme que montra cet homme étrange.

A cette époque Philippe III mourut, et l'infant d'Espagne monta sur le trône. Le peuple crut alors qu'on allait lui ravir sa victime : il se trompait. Autre temps, autres soins. Le roi Philippe IV avait complétement oublié celui qui avait été le favori de l'infant d'Espagne.

De son côté, don Gaspard de Guzman, un des ennemis les plus acharnés de l'ancien ministre, qui, tout en affectant de servir les intérêts d'Uzeda, convoitait secrètement le monopole de la faveur royale, vit dans Calderon un obstacle qui, tôt ou tard, pourrait l'empêcher d'atteindre son but. Il lui importait donc de faire ordonner promptement le supplice de don Rodrigues. L'inquisition procédait trop lentement au gré de son impatience, car le terrible tribunal semblait surseoir à prononcer une sentence de mort. Enfin on finit par le condamner à mourir sur l'échafaud.

Calderon sourit en entendant prononcer cet arrêt.

Par un beau jour d'été, une foule immense se pressait sur la place du pilori, à Madrid.

Des cris de joie sauvage éclatèrent quand don Rodrigues Calderon, marquis de Siete Iglésias, arriva sur la plate-forme de l'échafaud. Mais quand le peuple chercha du regard le favori à la taille imposante, tel qu'il lui était apparu dans tout l'éclat de sa jeunesse, alors qu'il courbait toutes les volontés sous sa main puissante, et qu'au lieu du colosse superbe qu'il s'attendait à contempler, il aperçut un vieillard, lorsqu'il vit ce front sillonné de rides et ces traits sur lesquels la douleur avait laissé son empreinte; le peuple, dont les instincts sont généreux, fit succéder aux cris de rage des cris d'indignation pour les bourreaux et de pitié pour la victime.

A côté de Calderon se tenait un prêtre qui lui offrait les consolations de la religion.

— Courage, mon fils, disait le ministre de l'E-

vangile, Dieu vous tiendra compte des souffrances que vous avez endurées sur la terre. Acceptez-les comme une expiation, et bénissez la main de Dieu qui vous les envoie.

— Oui, répondit Calderon, à cette heure suprême, je bénis la main de Dieu. Gloire à lui, si les tourments que j'ai soufferts ici-bas, et que termine le supplice, peuvent apaiser son courroux. Inez, murmura Calderon, le destin de ta fille et le mien vengent ta mort!

Le peuple, immobile, osait à peine respirer. Il regardait cet homme avec respect et admiration. Une minute après un gémissement sourd, lugubre, partit du sein de la foule, et le bourreau éleva en l'air une tête sanglante et livide.

Deux spectateurs, placés sur un balcon, avaient suivi d'un regard attentif toutes les scènes du drame terrible qui venait de se dénouer sur l'échafaud.

— Périssent ainsi tous mes ennemis! s'écria le duc d'Uzeda.

— On doit tout sacrifier, amis et ennemis, aux ordres et à la gloire de la religion, répliqua le grand inquisiteur en faisant le signe de la croix.

Tous deux quittèrent le balcon et rentrèrent au palais d'Uzeda.

— Don Gaspard de Gusman est maintenant avec le roi, dit le duc : j'attends à chaque instant l'ordre de me rendre auprès de Sa Majesté.

— Mon fils, répondit Aliaga en hochant la tête, je ne partage pas vos espérances. Je sais lire au fond des cœurs et deviner les caractères. Croyez-le bien, don Gaspard de Gusman ne souffrira auprès de lui aucun rival ; il n'admettra personne à partager la faveur du maître.

Ils parlaient encore, lorsqu'ils virent entrer un gentilhomme de la chambre du roi, qui remit à chacun d'eux une lettre signée de Sa Majesté, et ainsi conçue :

« Le duc d'Uzeda et le grand inquisiteur, dom fray Louis de Aliaga, ont perdu leurs titres et

leurs dignités; ils devront, s'ils ne veulent pas être traités en sujets rebelles, quitter à l'instant même le royaume d'Espagne. »

Ainsi, ni le caractère sacré du grand inquisiteur ni les habiles manœuvres du duc d'Uzeda ne purent les préserver d'une disgrâce.

Quelques instants après, la foule qui remplissait la place apprit la décision du monarque, et, toujours inconstante, elle reçut avec acclamation e nom du nouveau ministre. On entendit ce cri poussé par un peuple immense :

— Vive don Guzman Olivarez le réformateur !

L'écho des acclamations parvint jusqu'à Philippe IV, qui était avec son nouveau ministre.

— Quel est ce bruit ? demanda vivement le roi.

— Sire, c'est sans doute votre bon peuple qui applaudit à l'exécution de Calderon, répondit don Guzman.

Philippe IV se couvrit la figure de ses mains,

parut un instant absorbé dans une profonde rêverie; puis se tournant vers Olivarez, il lui dit avec un sourire sardonique :

— Comte, telle est la morale d'une vie de courtisan.

Le duc d'Olivarez, qui, disgracié plus tard, finit dans l'exil sa longue carrière, dut se rappeler plus d'une fois les paroles de son royal maître et les circonstances dans lesquelles il les avait prononcées.

FIN D'UN EXCENTRIQUE.

INA

I

Pendant les premiers jours qui suivirent la Révolution de février, on dut croire qu'au milieu des agitations qui minaient sourdement la France, le goût des plaisirs était incompatible avec la République. La société élégante avait déserté la Capitale; — aux fêtes, aux bals, aux concerts avaient succédé les clubs, la politique oratoire et l'agitation de la place publique; les acteurs jouaient, devant des stalles vides, pour l'agrément des claqueurs. Cependant Paris, — la ville turbulente mais joyeuse par excellence, — ne pouvait pour longtemps, même dans une circonstance aussi grave, abdiquer ses habitu-

des, son faste, son luxe éblouissant, et surtout sa gaité. Aussi, peu à peu, la cité reprit son ancienne physionomie; et chaque évènement, depuis la plantation d'un arbre de la liberté jusqu'à la cérémonie en l'honneur de l'agriculture au Champ de Mars, devint un prétexte à réjouissance. Chaque jour c'étaient de nouvelles fêtes; chaque jour Paris offrait aux regards étonnés de la foule un nouveau spectacle, une nouvelle merveille, et la jeunesse se laissait flatter bénévolement par les hochets de fleurs suspendus au cou de la ville immense, qui a tant d'enfants à amuser.

Chaque âge a ses plaisirs; à Paris chaque saison a les siens.

Un samedi du mois de janvier 1849, l'opéra ouvrait ses salons de bal pour la première fois. Vers minuit, dans un cabinet du café Tortoni, trois jeunes gens étaient assis autour d'un bol de punch; l'un d'eux, nonchalamment étendu sur le divan, tenait à ses lèvres un cigare de Havane à demi éteint; les deux autres buvaient, le premier par plaisir, le second par distraction.

— Parbleu, Francisque, dit un des buveurs,

Edmond deviendra muet. Voilà près d'une heure que nous sommes ensemble, et je gage qu'il n'a pas échangé avec nous dix paroles.

— Que voulez-vous que je vous dise, mes amis? reprit Edmond. Vous êtes gais, moi je suis triste, et je n'ai pas le courage de prendre part à votre causerie; c'est tout au plus si j'ai celui d'empêcher mon cigare de s'éteindre.

— D'où vient cette mélancolie? demanda Francisque, humant avec sensualité son verre de punch.

— Je ne sais, répondit le jeune homme en bâillant; puis, paraissant faire un effort sur lui-même, il se souleva, et d'un geste rapide tira le cordon de la sonnette.

— Louis, dit-il au garçon qui se présenta, montez une bouteille de champagne glacé.

— Mais il serait temps d'aller au bal, dit Francisque... A propos, messieurs, avez-vous des gants?

— J'en ai, je crois, répondit Edmond; et il fouilla dans la poche de son habit : plusieurs lettres s'en échappèrent; l'une d'elles tomba sur la table. Cette lettre, à l'enveloppe satinée, à l'é-

criture fine et déliée, était évidemment une missive féminine.

Francisque, d'une main indiscrète, l'attira légèrement vers lui.

— Un rendez-vous probablement, dit-il à demi-voix; qu'en pensez-vous, Alfred?

— Voyons...

Mais la curiosité du jeune homme fut arrêtée par un invincible obstacle : l'enveloppe était encore fermée; cette lettre était bien cependant à l'adresse de M. le comte Edmond de Thièvres.

Alfred la montra à Edmond et lui dit :

— Regarde... voici une lettre que tu n'as pas lue.

Le jeune homme la prit, examina le cachet, l'écriture, puis la reposa sur la table en disant :

— Je ne savais d'où elle venait.

— Et rien ne t'a inspiré le désir de l'apprendre?

— Rien.

— Pas même le doux parfum qu'elle exhale! s'écria Francisque, et les charmantes pattes de mouche qui font pressentir un style tout féminin.

— Mon ami, répondit le comte, j'ai pour prin-

cipe d'écrire fort peu; un coup d'œil sur l'adresse me fait connaître si les lettres que je reçois viennent de mes amis. Celles-là, je les ouvre; quant aux autres, je m'en sers pour allumer mes cigares. La lettre que tu tiens m'a été donnée ce matin par mon concierge, je l'ai mise dans ma poche, et la voici.

— C'est donc par paresse que tu ne l'as pas lue?

— Pas précisement : ne l'attendant pas, son contenu ne pouvait que m'être indifférent ou désagréable.

— Désagréable! Une lettre de femme! Edmond. Edmond, qu'est devenue dans ton esprit cette vieille et noble tradition de galanterie française! dit Alfred en riant.

Edmond sourit d'un air presque dédaigneux, puis il fit sauter le bouchon de la bouteille, et le champagne pétilla bientôt dans les coupes.

— Eh bien, tu ne lis pas cette lettre? reprit Alfred, curieux de connaître le contenu de ce papier qu'il froissait avec impatience.

— Si tu veux m'en éviter la peine?

— Volontiers.

— Nous écoutons, dit Francisque en se renversant sur son fauteuil.

Alfred brisa le cachet, un léger et suave parfum d'iris s'échappa de la lettre, et se perdit dans la vapeur des cigares.

— C'est bien court, dit le jeune homme, et il lut ces quelques lignes :

« Monsieur le comte,

« Cette nuit, vers trois heures, une femme vous « attendra au bal de l'Opéra dans une loge des « premières, n° 7; pour marque de reconnais« sance, elle aura au poignet un ruban bleu « frangé d'argent. »

Ce rendez-vous parut médiocrement toucher celui qu'il intéressait.

— Y vas-tu? demanda Alfred.

— Ma foi non.

— J'irai, moi... Me cèdes-tu tes droits?

— Parfaitement.

— C'est entendu.

— Et nos gants, et nos gants, dit Francisque; allons en prendre; plus tard, nous serions forcés de nous contenter de ceux que nous avons.

Les deux jeunes gens vidèrent leur coupe, et se levèrent.

— Veux-tu que nous passions te chercher? demanda Alfred au comte de Thièvres, qui s'était recouché sur le divan.

— C'est inutile, dit Edmond en bâillant.

— Tu ne viendras donc pas au bal?

— Si, plus tard.

— Mais il est une heure, dit Francisque en regardant à sa montre.

— Eh bien, à deux heures, dans ma loge.

— A moi l'inconnue! s'écria Alfred joyeusement.

— Parbleu, dit le comte.

— A bientôt, Edmond, mais surtout ne t'endors pas.

Le jeune homme fit un léger signe de la main, et ses deux amis s'éloignèrent.

Oubliant la recommandation qui venait de lui être faite, le comte s'accommoda de son mieux sur les coussins du divan, et se laissa aller à une rêverie qui ressemblait à une sorte de somnolence. Le timbre de la pendule l'arracha à son apathie; il se leva, alluma un cigare, et sortit.

Une foule compacte encombrait la rue Le Pe-

letier et les rues voisines. Edmond réfléchit quelques instants avant de se décider à suivre le tourbillon ; puis, prenant pour ainsi dire son courage à deux mains, il se dit que, pour une fois, il pouvait aller traîner dans les couloirs de l'Opéra son indifférence et son ennui.

Pourtant, ce soir-là, la salle était resplendissante; c'était, nous l'avons dit, le premier bal de la saison : ce fut peut-être le motif qui décida notre insouciant jeune homme à se laisser aller à une distraction pour lui sans attrait.

Edmond prit un billet et se réfugia dans sa loge. Ses deux amis vinrent bientôt l'y rejoindre.

— Nous te trouvons enfin, dit Alfred en entrant.

— Ne vous avais-je pas donné rendez-vous ici?

— Certainement, mais ce n'est pas, je pense, une raison, pour que nous restions renfermés dans cette loge... Le foyer est assez animé, les femmes élégantes; allons, viens.

Edmond se laissa entraîner, et ils furent s'asseoir dans le petit salon de l'Horloge.

Francisque était fort gai ; Alfred, quoique préoccupé de la démarche incongrue qu'il devait faire, faisait tous ses efforts pour s'élever au dia-

pason de son ami, et à chaque costume original, c'était un nouveau lazzi provocateur de la part des deux jeunes gens. Quant à Edmond, il se contentait de sourire.

Le comte de Thièvres, dernier rejeton d'une vieille famille de la Picardie, avait 25 ans, une figure fine et pâle, à laquelle une barbe épaisse ôtait quelque peu de sa distinction. Maître fort jeune de son patrimoine, il s'était abandonné sans discernement à tous les plaisirs que procure la fortune. Cette satisfaction de tous ses caprices l'avait blasé! Sa nature, autrefois jeune et ardente, était devenue froide; le contact seul d'une affection véritable aurait pu rendre à son intelligence l'énergie qu'elle avait perdue... Mais quelle affection possible pour une âme fatiguée, pour un cœur saturé de sensations.

Alfred de Sérielles, moins riche que ne l'était Edmond, et à peu près de son âge, était un garçon franc et jovial, de ceux qui portent sur leurs traits l'empreinte de la bonhomie; sa taille ronde, ses épaules carrées, son abdomen naissant, avaient fait de lui un de ces bons garçons qui ne sont déplacés nulle part, et qui amusent

partout. Sa figure blanche, rosée, sans expression, était rehaussée par un soupçon de favoris, d'un effet peu séduisant, mais immensément britannique.

Quant à Francisque Richer, rien de saillant au physique; grâce à son intarissable gaîté il avait du succès auprès de certaines femmes, et s'arrogeait le droit d'être insolent avec toutes sans exception, ce qui ne lui réussissait pas toujours.

La nuit s'avançait, Edmond proposa à ses amis de quitter le bal.

— Et le rendez-vous! rappela Francisque.

— Fixé pour trois heures... Dois-je y aller? demanda Alfred en se dandinant.

— Oui, dit le comte; et, comme César, il est probable que tu pourras dire : je suis venu, j'ai vu, j'ai vaincu.

Au milieu de la foule qui circulait autour d'eux, les jeunes gens distinguèrent un domino noir d'une élégance remarquable, suivi d'un rose qui ne lui cédait en rien sous le rapport de la coquetterie.

Un nouveau lazzi d'Alfred expira sur ses lè-

vres; malgré le masque qui cachait les deux femmes, il n'osa les arrêter.

Le domino noir, sous l'ample costume de satin qui déguisait sa tournure, laissait deviner à sa démarche noble et élégante, une taille svelte et cambrée ; sa beauté se trahissait d'elle-même, malgré le faible obstacle de velours qui la retenait prisonnière.

Edmond suivit cette femme du regard, une rougeur fugitive éclaira sa figure, ses lèvres frémirent, une émotion profonde vint arrêter les bâillements nerveux qui depuis son entrée au bal avaient contracté sa bouche.

Tandis qu'Alfred s'éloignait songeant à représenter dignement le comte de Thièvres au rendez-vous où il était attendu, Edmond se mit à la poursuite des deux inconnues.

Mais les dominos s'étaient perdus dans la foule; vainement Edmond les chercha du regard, il ne restait rien de ces deux oiseaux, que l'approche sans doute de quelque malencontreux chasseur avait fait envoler si mal à propos.

— Ces deux femmes sont ravissantes, dit le comte à Francisque, surtout celle qui est en

noir. Viens, nous les retrouverons probablement dans une galerie.

— Les voilà, s'écria Francisque.

— Où donc?

— Là-bas, sous ce lustre; elles causent avec un homme d'un certain âge.

— Encore un importun, dit Edmond avec une contrariété non dissimulée, mais... elles le quittent enfin... Viens, viens.

Et, par un mouvement d'une vivacité charmante, le comte prit le bras de Francisque et le glissa sous le sien :

— Eh bien, eh bien, dit le jeune homme en riant, quelle mouche te pique? toi si maussade tout à l'heure, si mélancolique...

— Trêve! trêve! de réflexions, reprit Edmond avec impatience, cette femme me plaît, je veux lui parler, qu'y a-t-il d'étrange à cela?

A l'approche des deux jeunes gens, le domino noir fit un brusque mouvement de retraite, et craignant sans doute d'être reconnu, rabattit le capuchon de sa pèlerine, et appuya son mouchoir sur la dentelle de son masque.

Ce mouvement rapide n'avait pas été aperçu

par Francisque, qui, résigné à se soumettre au caprice de son ami avait déjà jeté son dévolu sur la femme coquettement parée d'un élégant costume de satin rose.

Fidèle à ses habitudes d'impertinence et de fatuité, Francisque aborda la jeune femme d'un air fort cavalier.

— Beau masque, dit-il, un mot, je te prie!

— Que veux-tu? repondit le domino sans quitter le bras de sa compagne qui semblait examiner le jeune homme avec un étonnement mêlé de défiance.

— Ce que je veux? Bien des choses.

— Parle, répondit le domino en montrant d'un air provocant de charmantes petites dents, écrin de perles voilé sous la dentelle.

Francisque, un instant intimidé par la sérieuse contenance du domino noir, s'enhardit devant ce sourire.

— Belle enfant, reprit-il, j'espère que tu ne nous échapperas plus. Ecoute, j'ai une confidence à te faire.

Tout en parlant le jeune homme se penchait

vers le domino rose et lui glissait *ex abrupto* une invitation à souper.

Edmond, stupéfait des manières inconvenantes de son ami, attendait silencieusement qu'il eût achevé sa confidence.

— Insolent! s'écria le domino rose qui, entraînant sa compagne, se fraya rapidement un passage dans la foule.

Les deux femmes disparurent.

— Maladroit! dit le comte. Laisse-moi seul, je saurai les retrouver.

Quelques instants après, Edmond aperçut le domino noir, debout à l'entrée du foyer.

Le jeune homme s'approcha.

— Pardon, madame, dit-il d'un ton de politesse exquise, pardon de la liberté qne je prends, mais vous me semblez bien isolée et surtout bien triste...

— En effet, monsieur, répondit l'inconnue en jetant autour d'elle un regard craintif, il est toujours pénible de se trouver seule dans un lieu public.

— Et surtout dans un bal masqué, madame.

— Oui, monsieur, répondit la jeune femme

d'un ton très-froid, car on s'y trouve exposée à d'étranges méprises.

— Le bal masqué a ses licences, madame, et une femme, si haut placée qu'elle soit, ne peut s'offenser des libertés qu'il autorise.

—Monsieur, l'impertinence est toujours fort mal venue, quelle que soit la personne qui en est l'objet, et rien ne l'autorise, quel que soit le lieu où l'on se trouve... Une femme est-elle déplacée dans un endroit où son mari l'a conduite? ajouta l'inconnue après un moment de silence.

— Vous êtes mariée, madame? demanda le comte de Thièvres avec une expression de chagrin qu'il ne chercha pas à dissimuler.

— Et que vous importe, monsieur? répondit la jeune femme d'un ton sec.

— Oh! madame, dit le comte avec tristesse.

L'inconnue resta pensive.

— Tenez, madame, reprit Edmond en ouvrant son portefeuille; voici mon nom, je ne vous demande pas le vôtre; je vous prie seulement de me permettre de ne pas vous laisser ainsi isolée.

La jeune femme accepta en souriant la carte que lui tendait le comte, y jeta un coup-d'œil,

pâlit sous son masque, et d'une main tremblante glissa la carte dans son gant.

— On dirait, madame, que la foule prend plaisir à nous assiéger; on étouffe ici; le plaisir de l'intrigue excepté, le foyer est une triste chose; si je ne craignais de vous blesser d'une proposition pourtant naturelle, je me permettrais de vous offrir mon bras jusqu'à ma loge; là vous auriez de l'air, un coup d'œil délicieux, et un siége plus doux pour vous reposer.

La jeune femme prêtait, non aux paroles, mais à la voix du jeune homme une attention si profonde, qu'elle n'entendit pas l'offre qui lui était faite; le silence contraint qu'elle gardait fit qu'Edmond répéta sa proposition dans des termes d'une si gracieuse obligeance, que la jeune femme à la fin convaincue se laissa entraîner.

Edmond lui offrit son bras, et reprit la conversation où il l'avait laissée, encouragé par le demi-succès qu'il venait d'obtenir.

Malgré tout le calme indifférent qu'affectait l'inconnue, une émotion douloureuse et profonde s'était plusieurs fois emparée d'elle; une question qu'elle n'osait adresser au comte montait jus-

qu'à ses lèvres, puis elle la refoulait vivement et ne répondait plus aux paroles gracieuses du jeune homme.

— Monsieur, dit tout à coup le domino après un silence, quel sentiment vous guide? Au bal masqué les propos galants, les promesses flatteuses sont l'accompagnement inévitable du masque. Ces paroles tendres, vraies ou fausses, sont toujours dictées soit par une politesse banale, soit par la curiosité.

— Ne soyez pas injuste envers vous-même, madame; si la curiosité y entre pour quelque chose, c'est pour bien peu.

— Vous avouez pourtant, monsieur, qu'elle est un des motifs de votre amabilité.

— Soyez franche, madame; n'est-ce pas bien naturel? Croyez-vous, cependant, que si vous ne m'aviez semblé ni belle, ni gracieuse et distinguée comme vous l'êtes, je vous eusse donné mon nom; vous avez trop d'esprit pour attribuer seulement à un désir curieux la loyale franchise qui m'a fait agir.

— Vous avez raison, monsieur; et l'inconnue, paraissant faire un effort pour parler, ajouta :

— Franchise pour franchise, ce matin une...

Ici la porte de la loge s'ouvrit brusquement, Alfred parut.

A la vue du tête-à-tête qu'il troublait si mal à propos, le jeune homme voulut se retirer ; mais auparavant, et pour motiver sa maladroite entrée, il s'écria en riant :

— Mon cher comte, la dame au ruban bleu est une mystification, j'ai attendu une heure; de guerre las, me voici...

— C'est bien, mon ami, c'est bien, dit Edmond d'un ton d'impatience.

Aux paroles d'Alfred, l'inconnue qui avait pâli sous son masque s'était levée. Sans prononcer un mot, elle arracha de son bras un large ruban bleu frangé d'argent, qu'elle avait tenu caché jusqu'alors, le jeta aux pieds du comte, et s'élança hors de la loge, sans que les jeunes gens stupéfaits songeassent même à la poursuivre.

— C'est elle ! dit Alfred, que l'étonnement rendait stupide.

— Courons à sa poursuite, s'écria le comte en se levant, et ne t'étonne pas davantage... As-tu sa lettre ?

— La voici.

Edmond la glissa dans sa poche.

Vainement les deux jeunes gens parcoururent le bal ; vainement ils envoyèrent Francisque sur l'escalier de sortie ; l'inconnue fut introuvable.

— Allons souper, dit le gros Alfred en poussant un gros soupir.

— Allons, répéta Francisque.

— C'est sa taille, sa voix, sa démarche, murmurait Edmond en suivant ses deux amis. Pauvre Ina !

— Ina ! ! dit Alfred que ce nom fit tressaillir ! de quelle Ina parles-tu ?

— Moi, répondit le comte, je cherche un nom pour ma jument anglaise, celui-ci me plaît.

— Edmond, reprit Alfred avec une expression navrante, ne prononce jamais le nom d'Ina ; car, vois-tu, ce nom..... je ne l'aime pas enfin !

— Où soupons-nous ? demanda Francisque, qui n'avait pas entendu les quelques mots échangés entre les deux jeunes gens.

— Chez Vachette, répondit le comte en prenant le bras d'Alfred.

— Soit.

Un quart d'heure après, le nuage qui avait obscurci la joyeuse figure d'Alfred s'était entièrement dissipé; sa gaîté était revenue, et le jeune homme présidait joyeusement le souper qu'il offrait à ses amis.

Edmond seul était pensif, contrarié, il répondit brièvement et presque avec impatience aux questions que Francisque fit sur l'inconnue. Le jeune homme se tut, comprenant que sa curiosité était indiscrète, et le souvenir du domino noir parut s'ensevelir dans un profond oubli.

Le lendemain de cette nuit, où l'insouciant Edmond avait rencontré à l'Opéra la femme dont il avait dédaigné la gracieuse requête, le comte de Thièvres se leva plus triste, plus ennuyé, plus découragé encore que la veille; l'émotion produite par le domino noir semblait être effacée; cette émotion, qui était une espérance, avait fui avec l'illusion.

En se levant il ordonna à son valet de chambre de faire tenir sellée pour trois heures cette fameuse jument anglaise, qu'il voulait, avait-il dit, baptiser du nom d'Ina. Ce nom avait arraché une exclamation douloureuse à Alfred, et le comte, intrigué, se demandait, quel regret ou quel souvenir il avait éveillé dans l'esprit de son

joyeux compagnon. Il se promit d'user de tout son ascendant pour arracher une confidence au jeune homme, et cela le jour même. Espérant la venue de son, ami il resta chez lui jusqu'à trois heures, puis enfin, las d'attendre une visite toute de hasard, il s'habilla et sortit à cheval.

Le temps, quoique un peu froid, était magnifique : Edmond se dirigea vers les Champs-Elysées, ce rendez-vous de la fashion, certain d'y rencontrer de Sérielles.

En effet, à peine eut-il atteint le Jardin d'hiver, que le bruit d'un cheval arrivant au galop lui fit tourner à demi la tête.

Bientôt le cavalier fut à portée de voix.

— Je t'attendais, dit le comte en souriant.

— Je te cherchais, répondit Alfred du même ton.

— As-tu vu Francisque? demanda Edmond.

— Oui, il dort, digère et rêve; je l'ai laissé profondément absorbé par ses graves occupations.

Pendant quelques minutes encore les jeunes gens chevauchèrent côte à côte, échangeant à intervalle des paroles insignifiantes.

Ils quittèrent les Champs-Elysées et suivirent les équipages au bois de Boulogne.

Rapprochés l'un de l'autre, la conversation devint plus animée ; le comte chercha à la ramener sur la soirée de la veille, et particulièrement sur les quelques mots échangés entre eux à la porte de l'Opéra.

Ce nom d'Ina, qui s'échappa encore une fois des lèvres d'Edmond, fit tressaillir Alfred : il arrêta brusquement son cheval, et attachant sur le comte un regard profond, il lui dit :

— Ecoute, Edmond, tu sais que ce nom me rappelle un souvenir douloureux; c'est mal à toi de sonder la plaie de mon cœur. Qui dicte tes questions? l'intérêt ou la curiosité? Dans l'un ou dans l'autre cas, tu as tort; si, malgré l'amitié qui nous unit, je ne t'ai pas fait de confidence, c'est que je ne devais pas t'en faire.

— Cette discrétion est-elle de la méfiance? demanda le comte, en mettant son cheval au pas.

— Non, mon ami, mais de la douleur.

— Est-ce le nom d'une femme que tu as aimée ?

— Encore! s'écria de Sérielles avec un geste d'impatience.

— Allons, ne te fâche pas, ami, reprit le comte d'une voix affectueuse, c'est un frère qui e parle; s'il est indiscret, pardonne-le à son amitié, et ne vois aucun sentiment de curiosité dans des questions dictées par l'intérêt que je te porte.

Alfred tendit la main à son ami, et lui dit :

— Oui, c'est une femme que j'ai aimée, que j'ai tendrement aimée !

Edmond pâlit involontairement, sa main laissa retomber celle d'Alfred, et il murmura :

— Mon Dieu, j'aurais tant désiré la retrouver digne de mon nom !

Surmontant par une dissimulation nécessaire la profonde émotion qu'il éprouvait, Edmond tâcha d'effacer par quelques mots consolants le triste souvenir qu'il venait de réveiller; tout en causant, les jeunes gens arrivèrent à Madrid.

Là, ils descendirent de cheval. Edmond demanda un salon et du punch. Quelques minutes après, les deux amis se trouvèrent seuls devant un feu brillant, qu'un valet avait allumé.

Alfred parut avoir chassé ses idées soucieuses, car il reprit la conversation interrompue, non en cherchant à en renouveler la tristesse, mais en paraissant oublier complètement les demi-confidences qu'il avait faites.

Edmond feignit de ne pas comprendre le silence volontaire que gardait le jeune homme, car, au risque de l'irriter encore, il lui dit :

— Je vais t'offenser par mes indiscrètes questions, tu es libre de n'y pas répondre ; un seul mot les excusera, je dirai mieux, les motivera : ma vie et mon bonheur dépendent peut-être de ta franchise... Au nom de l'amitié qui nous lie, dis-moi quelle est cette femme, dis-moi où elle est, où tu l'as connue, si elle t'aime enfin !..

— Mais pourquoi veux-tu le savoir ? demanda Alfred avec une pénible angoisse.

— Confidence pour confidence, je serai sincère comme toi... mais parle... parle...

Alfred parut encore hésiter, une pensée terrible traversa son esprit, et jaillit en éclair de ses yeux ; mais bientôt cette muette fureur s'éteignit, l'idée qui l'avait fait naître lui parut déloyale, absurde, et il murmura :

— Ce n'est pas lui ! non, ce n'est pas lui ! !

Edmond tressaillit à cet examen, à ce sourd et indistinct murmure de paroles ; mais, surmontant l'angoisse ou la honte qui lui serrait le cœur, il reprit :

— Moi aussi, Alfred, j'ai aimé une femme du nom d'Ina, une femme que j'ai perdue, car mon unique rêve était de lui donner mon nom !

Un soupir d'allégement s'échappa de la poitrine d'Alfred, cette demi-confidence détruisit tout-à-fait les doutes qui avaient un instant obscurci sa pensée ; il attira son fauteuil près de la cheminée, et commença ainsi :

— Il y a de cela sept ans, je sortais du collège ; mon père, en me rappelant à la maison paternelle, m'annonçait un malheur terrible : la plus jeune de mes sœurs était devenue folle ! Ce dérangement d'esprit résultait des mauvais traitements que faisait subir à cette enfant l'indigne femme qui, dans le cœur de mon père, avait remplacé la mère que nous avions perdue ! La haine que madame de Sérielles avait conçue pour ma sœur se manifesta d'abord par l'indifférence la plus profonde ; si parfois un souvenir la ramenait

vers Ina, c'était pour inventer une torture, que la pauvre martyre subissait toujours patiente et résignée. C'était une jeune fille naïve et simple, trop soumise pour résister, trop bonne pour se défendre : elle succomba, mais ne se plaignit jamais.

En mettant un voile sur son intelligence, Dieu l'avait étendu jusqu'à son cœur, ma sœur ne me reconnut pas !

Une seule personne l'arrachait à l'apathie physique et morale qui était le résultat des atroces privations qu'elle avait supportées : c'était madame de Sérielles ; le son de sa voix, son approche qu'elle pressentait avant de l'entendre, lui faisaient jeter des cris affreux. Quant à mon père, aveuglément soumis aux moindres caprices de sa femme, il ne s'interposa jamais entre la victime et le bourreau.

— Ina, disait-il, était un esprit faible.

Cet état de choses me révolta ; moi seul j'osai secouer le joug de cette impérieuse domination ; moi seul, j'ordonnai à cette femme ! Soit crainte, soit condescendance aux désirs qu'à ma prière mon père manifesta, madame de Sérielles se

soumit à mes volontés, et j'arrachai ma sœur de ses mains.

Un ami de notre famille possédait près de Tours un petit château qu'il ne visitait qu'à de rares intervalles; ce château fut notre refuge, j'y conduisis ma sœur.

Le voyage se fit rapidement, quoique la distance qui séparait le lieu de notre destination de la maison paternelle fût assez étendue : nous habitions alors Saint-Jean-d'Angély.

Ma sœur me suivit avec joie, la malheureuse enfant pressentait sans doute un avenir meilleur!

Je restai trois mois avec Ina...

Edmond tressaillit, une rougeur fugitive effleura ses joues; il se pencha vers la cheminée, et d'une main distraite ranima le feu à demi éteint.

— Ce fut une vie bien triste, reprit Alfred, bien monotone, mais qui n'était pas sans charmes.

Nous vivions dans une retraite absolue, et afin que rien ne vînt la troubler, j'avais échangé notre nom aristocratique de Sérielles pour celui plus modeste de Blanchart qui est le nom de ma mère.

Je mis auprès de ma sœur une jeune fille du village, qui eut mission de veiller à tous ses besoins, de ne jamais la laisser seule, de la distraire autant que possible, soit par des jeux du premier âge, soit par de longues promenades, qui toutes étaient une moisson de fleurs ou de fruits.

Le matin j'allais moi-même réveiller Ina : elle accueillait ma venue par de douces caresses, par des paroles tendres, souvent insensées, mais toujours naïves ou touchantes. Après le déjeuner je partais pour la chasse ; Ina restait avec Madeleine, obéissant comme un enfant soumis aux ordres que j'avais donnés à la servante.

A la nuit tombante, les deux jeunes filles venaient à ma rencontre jusqu'au bas de l'avenue.

Je vois encore Ina, dit Alfred en appuyant sa main brûlante sur son front contracté par de poignants souvenirs; elle était plus jolie que belle; sa taille svelte, élancée, se voilait toujours sous d'amples peignoirs de couleurs variées; dans sa folie, elle avait conservé la conscience de sa jeunesse et de sa beauté; désireuse de toutes les parures qui flattaient ses regards, elle mettait un art inimitable à entrelacer les larges

nattes de ses cheveux blonds des fleurs les plus fraîches et les plus colorées. En la voyant passer triste ou folâtre, le long des charmilles, on se sentait le cœur étreint par un sentiment de douloureuse pitié. Il y avait tant de poésie dans cette jeune fille de seize ans, que le malheur avait brisée !

Au retour de mes excursions journalières, Ina accourait donc joyeusement à ma rencontre, fêtant ma venue par des rires sans fin, par des acclamations joyeuses !

Madeleine se chargeait de mon fusil, de ma gibecière; je prenais ma sœur par le bras, et nous rentrions lentement au château.

Cette vie calme, heureuse, rendit plus rares les accès de folie, ils ne reparurent qu'à des intervalles éloignés; j'avais prié mon père de taire les motifs de l'absence d'Ina, pour ne nuire en rien à l'avenir de ma sœur; je fis venir un médecin de Paris, il m'assura une guérison entière, mais peut-être éloignée; le calme, le repos, une grande quiétude morale, c'était tout ce qu'il fallait, disait-il, pour préparer et attendre des jours meilleurs.

L'été touchait à sa fin, mon père me rappela. Avant de m'éloigner, je fis venir le régisseur : je lui recommandai à l'égard de ma sœur une surveillance de toute heure, de tout instant, de toute minute. Il le promit!

La mort inattendue d'un oncle de mon père exigea ma présence à Toulon. Chaque semaine le régisseur me donnait des nouvelles d'Ina : les premiers jours de mon absence avaient paru tristes à la pauvre enfant, puis elle s'y était habituée...

L'année s'écoula.

Un matin le facteur m'apporta une lettre; avant d'arriver jusqu'à moi, elle avait fait de longs détours; l'adresse illisible ~~m'explique~~ le retard de sa réception; cette lettre était de Madeleine. La douleur m'avait longtemps cherché sous la forme de ce papier.

Madeleine m'écrivait qu'un étranger s'était introduit auprès d'Ina, non au château, — c'eût été encore moins lâche, — mais qu'il l'avait suivie dans ses promenades, qu'il s'était fait aimer, qu'il avait abusé de la pauvre enfant, qu'elle portait enfin tous les symptômes de la maternité!

Le comte de Thièvres bondit sur son fauteuil. Un pâleur livide envahit ses joues, puis, tendant la main à Alfred, il lui dit d'une voix émue :

— Pauvre ami !

— Un espoir me restait, reprit le jeune homme, retrouver le séducteur d'Ina. J'écrivis à mon père que ma sœur était fort souffrante, et, sans retarder mon départ d'un seconde, je quittai Toulon.

Deux jours après, j'arrivais au château. Le printemps était dans tout son éclat. Le bruit de la voiture fit accourir ma sœur. Un funeste changement s'était opéré dans toute sa personne, elle marchait pâle et languissante; en tombant dans mes bras la pauvre fille laissa échapper un cri, un nom, son amour enfin !

Mais l'illusion dura peu : ses mains se détachèrent de mon cou autour duquel elles s'étaient nouées, elle détourna la tête en murmurant d'une voix suppliante le nom de Charles.

En flattant ce souvenir funeste, je parvins à arracher à ma sœur quelques lambeaux de confidences. Syllabe par syllabe, j'obtins des mots qui eu-

rent un sens, un corps, une pensée; mais, somme toute, cela se résumait à peu de chose; elle avait rencontré un jeune homme, elle l'avait aimé; puis, un jour, la malheureuse enfant avait vainement attendu sa visite, il n'était pas revenu.

Mon premier soin, en rentrant au château, fut d'en chasser le régisseur. Quant à Madeleine, je n'avais aucun reproche à lui faire, sa mère était morte vers la fin de l'automne, et la pauvre fille s'était trouvée dans l'impérieuse nécessité de s'absenter de la maison pendant quelques jours. Ces quelques jours avaient suffi pour changer la vie de ma sœur, — cette vie pure et sans tâche, — en souffrances pour elle, en désespoir pour moi. — Dans son naïf bon sens, Madeleine avait eu l'esprit de ne se confier à personne. — Aussi innocente que sa jeune maîtresse, elle voyait, sans en comprendre la cause, les larmes de ma sœur, puis enfin la vérité se fit jour.

Mon père ne s'informait jamais de la santé de sa fille. Pour cacher à tous les yeux le nouveau malheur qui était venu frapper cette pauvre enfant, j'écrivis à M. de Sérielles que les bains de mer

étaient nécessaires à Ina. Huit jours après nous partîmes pour Boulogne.

Sans avoir conscience de son malheur, ma sœur avait cependant compris l'abandon de Charles; mais elle ne témoignait ses regrets que par un abattement profond.

Arrivés à Boulogne, je louai une maison de campagne à une lieue de la mer; trois mois après, Ina donna le jour à une fille.

Cet évènement changea toute sa destinée : le premier cri de son enfant lui rendit la raison, mais avec sa folie s'éteignit le souvenir de Charles.

Madeleine nous avait suivis. Une amitié réelle, profonde, l'attachait à sa maîtresse. Souvent Ina interrogeait sa jeune servante sur les évènements qui avaient précédé la naissance de sa fille; dans son ignorance des choses du monde elle s'étonnait de l'abandon de Charles, car nous fûmes forcés de soulever le voile du passé; alors la pauvre fille se reprit à aimer cet être inconnu, et souvent je surpris Madeleine assise aux pieds de ma sœur, lui faisant à voix basse de longs récits qu'Ina écoutait avec un étonnement curieux et naïf. Deux années s'écoulèrent dans cette re-

traite ; comme par le passé, ma vie se passait en courses au dehors. Un jour, pour satisfaire à une fantaisie d'Ina, je partis pour Paris... Quand je revins, la maison était déserte ! Une lettre de ma sœur me disait que je ne la reverrais jamais, que les murs d'un cloître étaient entre elle et moi; trente mille francs qui lui appartenaient devaient, m'écrivait-elle, lui servir de dot. Je cherchai en vain les traces des fugitives, le secret de leur retraite fut un mystère profond.

Alors je me souvins des confidences que Madeleine faisait à ma sœur, et je pensai que les deux pauvres femmes s'étaient éloignées de moi pour chercher ce misérable, qui deux fois m'enlevait tout mon bonheur! Il ne me restait donc plus rien de ces deux êtres qui m'étaient si chers! car vois-tu, Edmond, je n'avais pu haïr son enfant : c'était une belle petite fille blonde, tout le portrait d'Ina. Un enfant qui vous sourit, qui vous tend les bras, qui bégaie votre nom, peut-on le repousser! Je les aimais, je les aimais, mes deux Ina !!

Et maintenant, dit Alfred en se levant, Edmond, ne prononce jamais le nom d'Ina.

Le comte était si ému, qu'il ne put que serrer la main que lui tendait Alfred. Après un silence d'une seconde, il demanda :

— Mais n'as-tu jamais retrouvé ses traces ?

— Il y a deux ans que je les cherche !

— Et ton père ?

— Mon père la croit morte ! La douleur a été pour moi seul, et, ajouta Alfred avec un sourire plus triste que des larmes, le chagrin va mal à ma figure de joyeux compagnon, les pleurs la sillonnent sans y laisser de traces ; pendant longtemps, j'ai dissimulé les intenses souffrances de mon cœur. — Cette dissimulation a pris le masque de la gaîté, mais en vérité elle n'en a que le masque.

Tout en écoutant les tristes confidences de son ami, Edmond s'était rapproché de la fenêtre et l'avait ouverte.

Le soleil venait de reparaître, un de ses rayons glissa dans la pièce ; l'air encore froid avait cependant perdu son âpreté glaciale ; il rafraîchit doucement le front brûlant du jeune comte.

En ce moment, une voiture déboucha d'une allée, — à la portière apparut la tête d'une

femme, gracieusement encadrée dans une capote blanche.

Edmond jeta un cri, Alfred se leva vivement.

— Qu'y a-t-il? Tu m'as fait peur, Edmond, es-tu malade?

— C'est elle! C'est elle, répondit le comte en s'élançant hors de la chambre.

— Qui, elle? Et dans sa précipitation à suivre son ami, Alfred heurta la table; tout se renversa, mais le bruit scintillant des éclats du cristal ne fit même pas retourner le jeune homme.

Dans la cour il trouva Edmond à cheval.

Alfred se remit en selle, et ils sortirent de Madrid.

— Par ici, s'écria Edmond, et il lança sa jument au galop.

Alfred le suivit.

Vainement ils arpentèrent le bois de Boulogne; le coupé s'était évanoui semblable à une vision.

— Mais enfin, dit de Sérielles, essoufflé, qui est-ce?

— Ina, ta sœur!

— Ma sœur! s'écria le jeune homme, ma sœur!... mais à quoi l'as-tu reconnue?...

Edmond ne répondit pas.

Alfred resta sombre et pensif, l'orage de ses pensées allait peut-être éclater; néanmoins aucune parole hostile ne s'échappa de ses lèvres.

Les deux jeunes gens rentrèrent à Paris, et se séparèrent au coin de la rue Royale.

III

La femme qui se trouvait dans la voiture avait vu le comte de Thièvres et entendu le cri de surprise qu'il avait laissé échapper. — Elle donna à son cocher l'ordre de retourner sur ses pas, et la voiture reprit au grand trot le chemin des Champs-Elysées.

Cette femme était bien Ina de Sérielles, le domino noir du bal de l'opéra.

La voiture ne ralentit la rapidité de sa marche qu'à l'entrée de la rue de Provence; — la jeune femme était arrivée à sa destination.

Nous avons dit qu'au coin de la rue Royale, les deux amis s'étaient séparés. Alfred longea l'église de la Madeleine, et disparut dans la rue Tronchet, Edmond suivit les boulevards.

A l'entrée de la chaussée d'Antin, il remarqua un coupé vide dont le cheval couvert de sueur paraissait revenir d'une longue course. — Un éclair de joie épanouit la figure du jeune homme, il fit un signe au cocher qui s'arrêta.

— Voulez-vous gagner dix francs, mon brave? lui demanda-t-il.

— En toute honnêteté, ça ne se refuse pas.

— D'où venez-vous ?

— Du bois de Boulogne.

— Vous y avez conduit une jeune femme coiffée d'une capote blanche.

— Oui, monsieur.

— Vous êtes passé devant Madrid ?

— Justement.

— Où avez-vous ramené cette dame ?

— Rue de Provence, la troisième maison à droite.

— Merci.

Le comte glissa dans la main du cocher la récompense promise, et se rendit rue de Provence.

Là, avisant un commissionnaire, il lui dit :

— Placez-vous en face de cette maison, vous en verrez peut-être sortir une femme blonde

coiffée d'un chapeau blanc; suivez-la adroitement partout où elle ira. Je reviens dans une demi-heure. — Si je ne vous retrouve pas ici, vous m'apporterez les renseignements que je vous demande, demain matin, vers dix heures, à la Maison d'Or. — Je vous verrai venir.

Le commissionnaire s'établit au poste qui lui était indiqué, et Edmond rentra chez lui.

Après avoir changé de toilette, il regagna la rue de Provence, le commissionnaire était encore là; — la jeune femme n'était pas sortie.

M. de Thièvres entra dans la maison.

— Madame Ina de Sérielles? demanda-t-il au concierge.

— Nous n'avons personne de ce nom, monsieur.

— Il n'y a qu'un instant, reprit Edmond, une jeune femme blonde, descendant d'un coupé, est entrée ici. Ce nom n'étant pas le sien, je ne sais alors sous lequel la désigner; si elle habite la maison, veuillez, je vous prie, lui porter cette carte de visite, et réclamer pour moi un entretien de quelques minutes.

En donnant sa carte, le comte déposa un louis sur la table du concierge.

Celui-ci ôta rapidement sa calotte de velours, s'inclina respectueusement devant le généreux visiteur, et s'en alla remplir les ordres qui lui étaient si bien payés.

Cinq minutes après le concierge revint.

— Madame Robert attendra monsieur le comte, ce soir de huit à neuf heures.

Ravi de cette réponse, le jeune homme s'éloigna. C'était sans nul doute pour déjouer toutes les recherches qu'Ina de Sérielles avait caché son nom charmant sous le pseudonyme plébéien de madame Robert.

A l'heure où le comte dînait au café de Paris, une scène d'une tristesse profonde se passait au troisième étage de la maison où il était entré deux heures auparavant.

Couchée plutôt qu'assise sur un canapé, une jeune femme sanglotait douloureusement; à quelques pas d'elle une paysanne était debout, tenant dans ses bras une enfant endormie.

— Pourquoi pleurer ainsi, Ina? dit la paysanne à demi-voix; lorsque vous êtes allée au bal de

l'Opéra aux pressantes sollicitations de madame Lebrun, une espérance vous y conduisait; cette espérance, qui fait toute votre force depuis la naissance de cette enfant, est enfin réalisée.

Cet homme dont je savais seule le nom, vous l'avez longtemps cherché; le voici enfin au but où vous vouliez le conduire, et pour remercier la providence de ce bonheur, vous n'avez que des larmes.

— Ah! Madeleine, dit Ina en redoublant ses sanglots, la providence s'occupe-t-elle d'une pauvre fille qu'elle a si cruellement abandonnée?

Madeleine baissa la tête et effleura de ses lèvres le front de l'enfant qu'elle tenait dans ses bras.

— Ai-je tort de me plaindre de ma destinée, Madeleine? Chaque pas que j'ai fait dans la vie a été une douleur pour les autres et pour moi: ma naissance a tué ma mère; la femme qui l'a remplacée m'a toujours mortellement haïe; mon frère, lui, qui m'a aimée, lui qui a sacrifié une partie de sa jeunesse à soigner une pauvre fille, n'a recueilli pour ses bienfaits que la plus noire ingratitude! J'aime tant ma fille, et oserai-je le

dire, j'aime encore cet être longtemps inconnu, qui a pris une si large part dans ma destinée. Eh bien, pour suivre ce fantôme sur lequel reposent toutes mes espérances d'avenir, j'ai été ingrate envers Alfred. Nulle parole, Madeleine, n'aurait assez d'expression pour te faire comprendre la douloureuse joie que j'ai ressentie au bal de l'Opéra, à la vue de mon frère! Je me suis enfuie, et pourtant je l'ai appelé du cœur et des lèvres!

Oui, j'ai toujours été ingrate! même envers toi, Madeleine, qui te sacrifies à deux êtres marqués par la fatalité; car enfin, l'amertume de mes pensées se retrouve parfois dans mes paroles.

La bonne paysanne hocha la tête avec un doux sourire, et posant doucement sur des coussins la fille d'Ina, elle se rapprocha de sa jeune maîtresse.

— Vous m'avez toujours appelée sœur et amie. Ina, vos souffrances sont l'excuse de vos inégalités d'humeur. Dieu me garde de vous en vouloir; mais chassez ces idées tristes, venez faire

un peu de toilette, que le comte de Thièvres vous retrouve belle comme par le passé.

Mademoiselle de Sérielles sourit doucement, et prenant le bras de Madeleine elle se dirigea vers la chambre à coucher.

Sur le lit, un peignoir blanc était préparé, Madeleine lissa les beaux cheveux d'Ina, et par un accord de pensée qui n'avait pas besoin de parole pour se communiquer, elle la coiffa comme au temps où la pauvre folle allait à la recherche de Charles.

La toilette fut vite achevée.

Lorsque Ina revint s'asseoir au salon, l'enfant était réveillée.

Comme l'avait dit Alfred, c'était une belle petite fille blonde, la miniature d'Ina.

A la vue de sa mère, son premier cri fut un mot de tendresse, son premier geste une caresse naïve.

Ina couvrit de baisers cette tête si chère, et les deux jeunes femmes présidèrent, avec une charmante coquetterie, à la toilette de l'enfant.

A peine cette toilette était-elle achevée que le timbre de la porte d'entrée retentit doucement...

Ina devint très-pâle, son cœur battit avec violence. Madeleine emporta la petite fille dans la chambre à coucher, et courut ouvrir la porte.

C'était le comte de Thièvres.

Lorsque Édouard entra dans le salon où l'attendait mademoiselle de Sérielles, une émotion aussi vive que celle qui retenait la jeune femme anéantie dans un fauteuil, l'arrêta un instant au seuil de l'entrée.

D'un geste gracieux, Ina invita le jeune homme à s'approcher d'elle : Edmond obéit.

Profondément émus l'un et l'autre les deux jeunes gens semblaient s'examiner mutuellement avec une surprise embarrassée.

Le comte rompit le premier ce pénible silence.

— C'est un par donque je viens vous demander, madame, dit-il ; — votre fuite précipitée du bal m'a empêché de vous faire les excuses que nécessitait ma conduite. La lettre que vous m'aviez fait l'honneur de m'écrire m'avait été prise par un de mes amis, M. Alfred de Sérielles.

Ce nom fit passer une rougeur fugitive sur le front pâle de la jeune femme.

— Cette lettre, reprit Edmond, mon ami en

a abusé. Je vous avoue pourtant, madame, qu'il m'eût été difficile d'obéir aux ordres charmants qu'elle me donnait ; pardonnez-moi, ce crime de lèse-galanterie, ajouta le comte en souriant, mais mon cœur appartient depuis longtemps à une femme que j'ai perdue! — Écoutez l'histoire de cet amour, madame, et soyez mon juge...

Ina inclina la tête en signe d'assentiment.

Edmond parla ainsi d'une voix émue :

— En 1846, j'allai en Touraine. Un soir, au retour d'une excursion, je fus arrêté dans ma route par le tableau le plus ravissant qu'ait jamais rêvé un peintre ou un poète. Figurez-vous, madame, une jeune fille, ou plutôt une enfant de quinze à seize ans, blonde et belle comme... comme vous, madame. Cette enfant était assise sur le tronc renversé d'un arbre couvert de lierre, ses mains distraites jouaient avec des fleurs; par moment, avec un geste d'une coquetterie adorable, elle posait une branche fleurie dans ses cheveux et le corps penché, sa jolie tête inclinée comme vers un miroir, elle se souriait à elle-même, paraissait admirer sa parure.

Le chant d'un oiseau l'occupa bientôt tout entière. — Elle descendit de son siège rustique et courut à la poursuite du sauvage chanteur, mais il avait fui et la pauvre enfant se mit à pleurer.

Ses larmes me firent une douloureuse impression : sans réfléchir à l'inconvenance de ma conduite, je franchis le mur qui me séparait d'elle, et je lui offris de lui venir en aide dans ses recherches.

Mon approche et le son de ma voix ne parurent point étonner la jeune fille, — elle accourut à mon appel, prit mes deux mains dans ses mains mignonnes, et murmura : L'oiseau ! L'oiseau !...

Tout m'avait paru étrange dans cette enfant, sa toilette, ses regards, ses gestes ; — je compris bientôt que Dieu lui avait donné non-seulement la beauté d'un ange, mais encore la sainte ignorance des choses de la terre.

Elle me reconduisit jusqu'au mur qui formait l'enceinte du parc, et me dit adieu, en me baptisant du nom de Charles.

A mon tour, je lui demandai le sien.

Ma question parut l'embarrasser: néanmoins elle la comprit, car le nom d'Ina s'échappa de ses lèvres.

Le lendemain je revins, Ina m'attendait.

Quinze jours de bonheur nous virent réunis à l'ombre des arbres; j'aimai cette enfant avec toute la force d'amour que Dieu met au cœur de l'homme; amour et faiblesse, car je ne sus le dompter, Ina m'appartint.

Elle était si adorable, lorsqu'elle murmurait de sa voix douce et plaintive :

— Charles, je t'aime !

Edmond s'arrêta un instant. Ina, la tête dans ses mains, étouffait les sanglots qui soulevaient sa poitrine; enfin le jeune homme reprit d'une voix à la fois tendre et émue :

— Un jour, madame, il me fut impossible de me rendre au parc à l'heure fixée, j'étais malade. Malgré ma souffrance, j'essayai vers le soir de me traîner au lieu du rendez-vous; mais Ina

s'était fatiguée d'attendre, le tronc de chêne ne conservait que les traces de sa présence, quelques fleurs effeuillées !...

Cette promenade redoubla mon mal, la fièvre augmenta. Une de mes parentes, qui habitait Tours, usa de son titre de tante pour me faire emporter de l'auberge où il était difficile de me procurer les soins réclamés par mon état. Pendant l'hiver entier, je fus presque entre la vie et la mort ! Dès qu'il me fut possible de supporter le mouvement d'une voiture, je courus au château où reposaient toutes mes espérances. Ina était partie, madame, le château avait de nouveaux propriétaires. Je cherchai longtemps sous les arbres fleuris du parc les traces de ma pauvre Ina, je ne trouvai rien et je rentrai à Paris désespéré !

Depuis, madame, un dégoût profond de la vie s'est emparé de moi. En vain j'ai voyagé, en vain j'ai épuisé de longues années dans la recherche de cette enfant que je veux adopter dans ma famille, comme je l'ai adoptée dans mon cœur ! Voilà pourquoi, madame, je n'aurais

apporté au rendez-vous où vous auriez daigné m'attendre, qu'un front pensif, un cœur qui ne m'appartient plus! Hier, au bal, le charme qui m'a attiré vers vous a été votre voix, c'est la voix d'Ina! Votre démarche noble et fière, c'est encore Ina; qui êtes-vous, madame, si vous n'êtes pas la femme que je cherche?...

Mademoiselle de Sérielles leva sur le comte ses yeux baignés de larmes, et lui tendit la main.

Edmond saisit avec bonheur cette main si chère, et s'inclinant, à demi agenouillé vers la jeune femme, il lui dit d'une voix suppliante et tendre...

— Ina! et notre enfant...

La jeune femme rougit, et d'un geste adorable, rempli à la fois de honte et de bonheur, elle montra la porte de la chambre à coucher.

Edmond s'y élança.

Mais Ina reprenant ses forces, brisées par l'émotion, se leva et vint s'appuyer au bras du jeune homme; avec une violence pleine de

grâce, elle le ramena au fauteuil qu'il avait quitté, et voulut entrer seule dans la chambre.

Une seconde après la jeune femme reparut, tenant sa fille par la main.

— Ina, dit-elle à l'enfant qui regardait Edmond avec une curiosité naïve, Ina, allez embrasser votre père.

La petite fille s'élança dans les bras que lui tendait le jeune homme, et dit en lui faisant un collier de ses bras blancs et potelés :

— Papa, tu es donc revenu de voyage?

Aux paroles de sa fille, Edmond jeta sur Ina un regard d'une tendresse reconnaissante, et lui dit :

— Merci d'avoir fait attendre mon retour à notre enfant.

— Je priais tous les jours pour toi, papa, reprit la petite fille, comme si on lui avait dicté les paroles.

Edmond répondit à ces aveux d'amour par les caresses les plus folles et les plus tendrement passionnées.

Ina était radieuse, son beau visage s'était embelli d'une rougeur charmante; appuyée au fauteuil du jeune homme, elle inclinait vers lui ses beaux yeux pleins d'amour.

— Le bonheur est enfin avec nous, dit Edmond en lui prenant la main, il ne nous manque plus que notre frère.

— Si je l'envoyais chercher, dit la jeune femme.

Et elle appela Madeleine.

La bonne fille pleurait de joie; il était bien naturel que la curiosité, ou pour mieux dire, son attachement pour sa jeune maîtresse, l'eût emporté sur les convenances, elle avait écouté, elle avait tout entendu !

— Edmond, dit Ina en prenant Madeleine par la main, je vous présente ma sœur, celle dont l'affection a été pour moi une providence visible.

Le comte serra dans les siennes les mains de la pauvre paysanne, et lui dit :

— La sœur de ma femme, et ma sœur aussi.

Toute rougissante, Madeleine dégagea douce-

ment sa main de l'étreinte du jeune homme, et dit à demi-voix :

— Je vous aimerai aussi, monsieur.

Edmond sourit, et donnant à Madeleine l'adresse d'Alfred, il fut convenu qu'on enverrait le concierge le prier de passer rue de Provence, chez madame Robert.

La petite fille suivit sa bonne, et les deux jeunes gens reprirent leur douce causerie.

IV

Alfred était rentré chez lui dans un état d'irritation que la réflexion avait augmenté.

— Oui, se disait-il en arpentant son salon, avec une vivacité orageuse, c'est lui! c'est lui!... Il faut que je le tue; c'est mon ami, je l'aime comme un frère, mais si c'est lui je dois le tuer.

Dans ce cercle étroit qui le ramenait toujours vers cette nécessité impérieuse et terrible, le jeune homme tâchait d'augmenter sa colère par la faute sans excuse que le comte avait commise. Dominé par cette idée, il se mit à son bureau, et écrivit à Edmond une lettre où le mot vengeance se répétait à chaque ligne; puis il trouva ce billet furibond beaucoup trop calme, et il recommença. Bien des feuilles griffonnées volè-

rent dans la chambre, le jeune homme restait toujours mécontent de ce qu'il écrivait. Las enfin de cette lutte où sa pensée, malgré ses efforts, restait toujours enfouie dans son cerveau, il jeta plume et papier, et recommença sa promenade furieuse, puis, toujours guidé par la colère, il entra dans une bibliothèque attenant au salon, et chercha à la panoplie d'armes qui garnissait le mur, des épées de combat. Cet examen passa des épées à une charmante paire de pistolets demasquinés et d'un travail merveilleux. Ces armes lui parurent en bon état, car il les posa près de lui, et se jetant sur un canapé, la tête dans ses mains, il se mit à réfléchir profondément.

Cette fois-ci la pensée d'Ina calma son esprit : le souvenir de cette sœur bien-aimée arracha au pauvre garçon une larme de regret! Dans cette lutte suprême où allait se jouer la vie de deux hommes peut-être, également chers à la pauvre jeune fille, il se demandait lequel Dieu frapperait dans sa pitié, ou dans sa justice! Alfred se prit à dire que si Edmond aimait réellement Ina, il faudrait mieux que le sort l'attei-

gnît lui-même, car si sa sœur, qu'il espérait revoir, le savait couvert du sang du père de sa fille, voudrait-elle jamais lui pardonner une mort qui brisait toute espérance de réhabilitation. En tuant son ami, il se créait de plus un remords éternel, car le brave jeune homme aimait réellement le comte, et il se révoltait intérieurement de l'obligation où il se trouvait de le tuer!

Pour conclure, Alfred finit par se dire: Eh bien, si le hasard m'est favorable, je ne survivrai pas à Edmond, j'éviterai ainsi les reproches d'Ina! Deux ans elle a vécu sans moi, elle vivra bien encore sans moi!

Ce fut le seul reproche qui, depuis la fuite d'Ina, s'échappa des lèvres d'Alfred. L'idée de sa mort prochaine finit par lui sourire, il se prépara à ce sacrifice par des projets d'avenir qui tous se reportaient sur sa sœur bien-aimée.

Au milieu de ses réflexions, son valet de chambre vint le surprendre, et lui annonça l'arrivée d'un homme qui ne voulait parler qu'à lui seul.

— Faites entrer, répondit Alfred avec l'indif-

férence superbe d'un homme qui a renoncé aux choses de la terre.

Le concierge de la rue de Provence se présenta de la part d'Ina ; il était venu en voiture.

— On attend M. de Sérielles rue de Provence, dit-il, je viens chercher monsieur.

— Qui me demande ?

— Une jeune dame.

Alfred devint pâle, mit vivement son chapeau, et sans ajouter une parole, suivit l'envoyé de la jeune femme.

Le coupé l'emporta rapidement au lieu du rendez-vous. — Au troisième la porte à gauche, dit le concierge au jeune homme.

Alfred escalada les marches, et sonna avec un battement de cœur inexprimable.

Madeleine ouvrit.

A la vue de la jeune servante, Alfred rougit et pâlit tour à tour ; un éclair de joie, un cri de bonheur, s'échappèrent à la fois de son cœur et de ses lèvres, ce cri fut le nom de Madeleine.

La pauvre fille tomba dans les bras ouverts du jeune homme et, déjà toute émue, elle fondit en larmes.

Ces pleurs arrachèrent Alfred à ses rêves heureux, car il murmura d'une voix entrecoupée :

— Ma sœur ! ma sœur !

Madeleine sourit, et refermant avec vivacité la porte du palier, elle entraîna le jeune homme, et le poussa plutôt qu'elle ne l'introduisit au salon.

Ina s'élança au cou d'Alfred ; mais c'était trop d'émotion pour le pauvre garçon, car sa voix se perdit dans un sanglot, et il fut près de perdre connaissance.

Les deux femmes le firent asseoir dans un fauteuil ; Ina, toute en larmes, et agenouillée aux pieds de son frère, couvrait ses mains de tendres baisers.

Enfin cette émotion se calma, Alfred revint à lui, releva sa sœur, qui s'assit près de lui, et leurs deux cœurs s'épanchèrent en doux reproches d'un côté, en amicales excuses de l'autre.

Quand chacun d'eux eut raconté les angoisses de sa vie, Alfred parla de Charles :

— Je l'ai trouvé, dit-il, je l'ai trouvé, Ina ! C'est mon meilleur ami, mais n'importe je le tuerai !

La jeune femme sourit.

Tout à ses idées de vengeance, le jeune homme interpréta ce sourire comme une approbation muette, et il répéta :

— Je le tuerai ! et tu seras vengée !

— Tuer mon mari ! s'écria la jeune femme.

— Tuer ton ami, ton frère ! murmura une voix masculine.

M. de Sérielles bondit sur son fauteuil. Edmond était derrière lui, tenant sa fille dans ses bras.

Alfred porta tour à tour sur les deux jeunes gens des regards éperdus ; puis enfin il comprit.

Alors il tendit ses deux mains à Edmond et à sa sœur, et d'une voix pleine de larmes, il dit :

— Oh ! non, je ne détruirai pas tant de bonheur.

FIN

Sceaux. — Imprimerie de E. Dépée.

COLLECTION A 1 FRANC LE VOLUME.

PAUL DUPLESSIS.

vol.

Les Peaux-Rouges. . . . 1
Juanito le harpiste. . . . 1
Une Fortune à faire. . . 1
Le Batteur d'Estrade. . . 2
Les Mormons 2
Etapes d'un volontaire. . 4
L'illustre Polinario. . . . 1
Un Monde inconnu . . . 1
Aventures mexicaines . . 1
Grands-Jours d'Auvergne. 4
La Sonora. 2
Les Boucaniers 4

A. DE GONDRECOURT.

Le Légataire. 1
Chevalier de Pampelonne. 2
Le Baron La Gazette. . . 2
Les Péchés mignons . . . 2
Un ami diabolique. . . . 1
Le bout de l'Oreille. . . 3
Le dernier des Kerven. . 2
Médine. 2

PUBLIÉ PAR

ALEXANDRE DUMAS.

La Princesse de Monaco. 2
Mémoires d'un Policeman. 1

PAUL FÉVAL.

La Louve. 2
Les couteaux d'or. . . . 1

HENRI DE KOCK.

L'amant de Lucette. . . . 1
La Tigresse. 1
Les Mystères du Village. 2
La Dame aux émeraudes. 1
Brin-d'Amour 1
Les Femmes honnêtes. . 1
La Tribu des Gêneurs. . . 1
Minette. 1

ALEX. DUMAS FILS.

Sophie Printemps. 1
Tristan le Roux 1

MARQUIS DE FOUDRAS.

vol.

Madame Hallali 1
Lord Algernon. 2
Caprice de Grande Dame. 3
Soudards et Lovelaces. . . 1
Capitaine de Beauvoisis. 2
Gentilshommes Chasseurs. 1
Jacques de Brancion. . . 2
La comtesse Alvinzi . . . 1
Madame de Miremont. . . 1

ÉLIE BERTHET.

Les Mystères de la famille. 1
Une Maison de Paris. . . 1
Le roi des Ménétriers. . . 1
Antonia. 1
L'Etang de Précigny . . . 1
Le Nid de Cigogne. . . . 1

ALEX. DE LAVERGNE.

La duchesse de Mazarin. . 1
La Pension bourgeoise . . 1
Recherche de l'Inconnue. 1
Le comte de Mansfeld. . . 1

XAVIER DE MONTÉPIN.

La Fille du maître d'école. 1
Compère Leroux. 1
Les Valets de Cœur . . . 1
Sœur Suzanne. 2
L'Officier de fortune . . . 2
Un Brelan de Dames. . . 1
La Sirène. 1
Viveurs d'autrefois. . . . 1
Les Amours d'un Fou. . . 1
Geneviève Galliot 1
Chevaliers du Lansquenet. 4
Pécheresses, Pivoine et Mignone. 2
Les Viveurs de Paris . . . 4
La comtesse Marie. . . . 2
Les Viveurs de Province. . 3

ERNEST CAPENDU.

Le Pré Catelan. 1
Mademoiselle la Ruine . . 2
Les Mystificateurs 1
Les Colonnes d'Hercule. . 1
Le Chasseur de Panthères. 1

ADRIEN ROBERT.

vol.

Jean qui pleure et Jean qui rit 1
Les Diables roses. . . . 1
Léandres et Isabelles. . . 1

MADAME V. ANCELOT.

Le Nœud de ruban 1
Gabrielle 1
Une Famille parisienne. . 1
Georgine. 1

CHARLES DESLYS.

Simples Récits. 1
L'Aveugle de Bagnolet . 1

VICTOR PERCEVAL.

Un Amour de Czar. . . . 1
La plus Laide des Sept . . 1

LOUIS BEAUFILS.

Cicatrices du cœur. . . . 1
Les Secrets du hasard. . . 1

DIVERS.

Le Médecin des Femmes, *par Jules Rouquette et Eugène Moret*. 2
Le chien de Jean de Nivelle, *par Fabre d'Olivet* 1
Mémoires d'une Lorette, *par Maximilien Perrin*. 1
Les gens de notre âge, *par Victor Thierry* 1
Les Orages de la vie, *par Charles Maquet*. . . 1
Les Amours de d'Artagnan, *par Albert Blanquet*. . 2
Contes d'un Marin, *par La Landelle*. 1
La Succession Lecamus, *par Champfleury*. . . 1
Chasses et Pêches de l'autre monde, *par Bénédict Révoil*. 1
Rachel, *par Léon Beauvallet* 1
Les Inutiles, *par Angelo de Sorr*. 1
Six mois à Eupatoria, *par Léon Pallu*. 1
Une Histoire de soldat, *par Louise Colet* . . . 1

Sceaux. — Typographie de E. Depée.